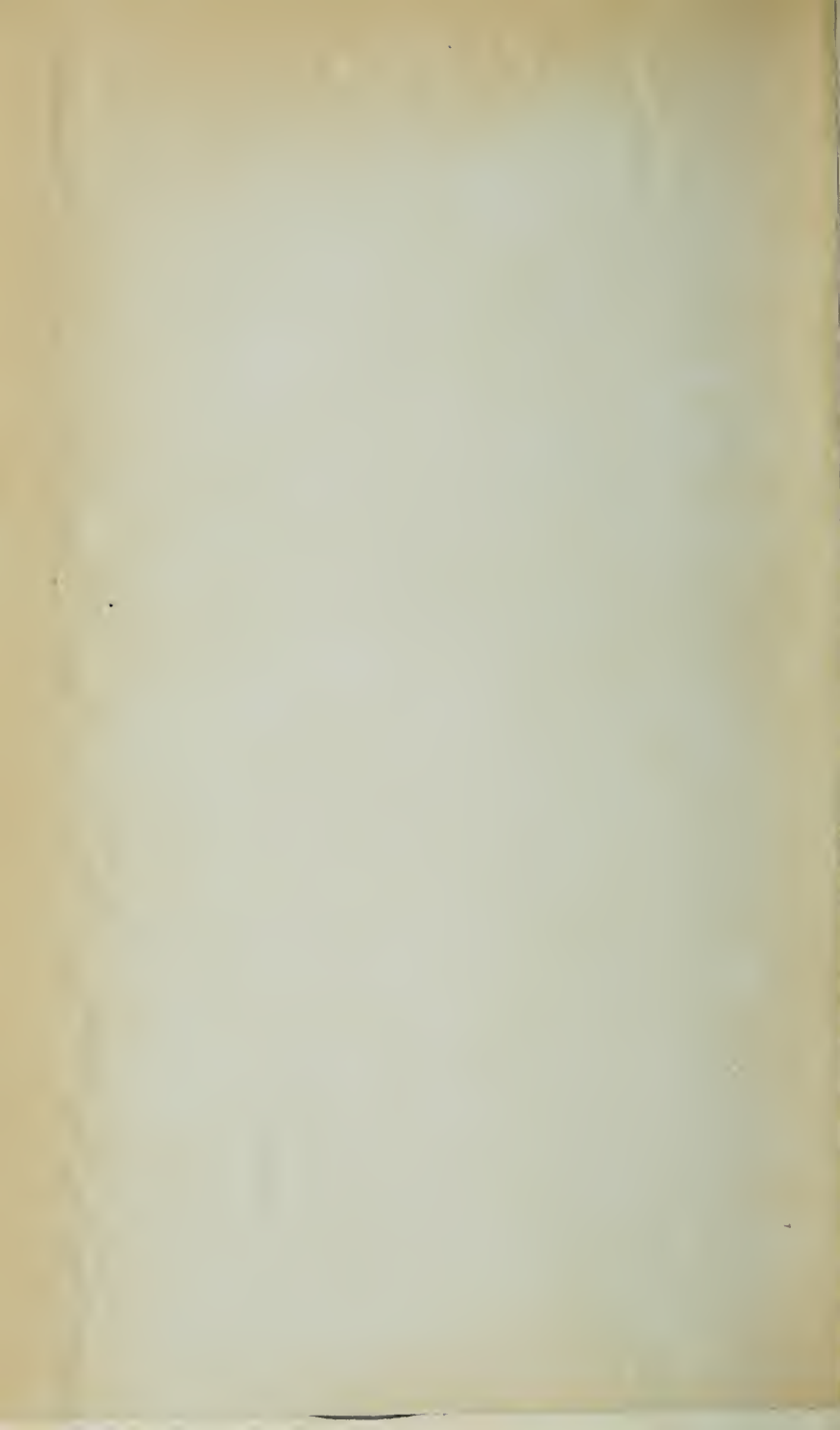


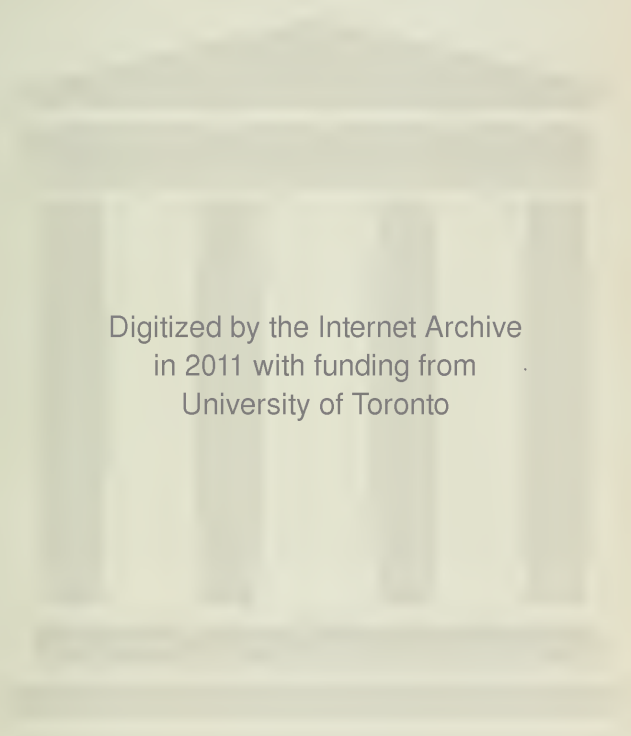
CLASSIQUES POPULAIRES

U d'of OTTAWA



39003002430931





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES.

BERNARDIN
DE SAINT-PIERRE

EN VENTE DANS CETTE COLLECTION

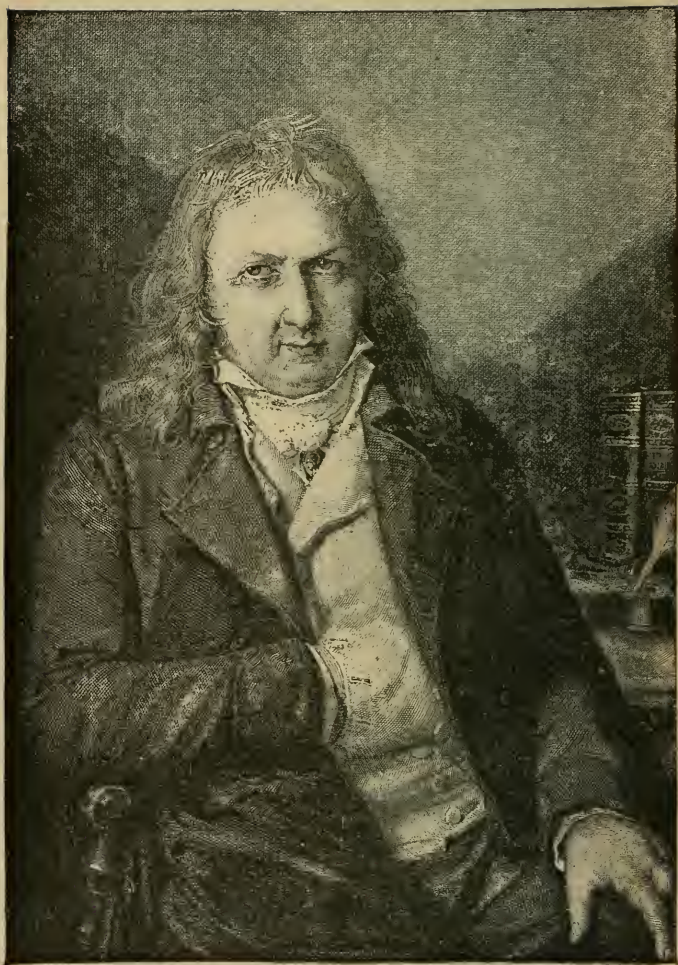
Prix de chaque volume, broché. 1 50
— — cart. souple, tr. rouges. 2 50

Chaque volume contient de nombreuses illustrations

- VICTOR HUGO**, par ERNEST DUPUY, inspecteur de l'Académie de Paris. 1 vol.
- MICHELET**, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 vol.
- EMILE AUGIER**, par H. PARIGOT, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.
- MONTESSQUIEU**, par EDGAR ZÉVORT, Recteur de l'Académie de Caen, 1 vol.
- BUFFON**, par H. LEBASTRE, professeur de rhétorique au Lycée de Caen. 1 vol.
- J.-J. ROUSSEAU**, par L. DUCROS, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, 1 vol.
- FLORIAN**, par LÉO CLARETIE, professeur agrégé des Lettres, docteur ès lettres, 1 vol.
- CORNEILLE**, par EMILE FAGUET, docteur ès lettres, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, 1 vol.
- LA FONTAINE**, par LE NÈME, 1 vol.
- MOLIÈRE**, par H. DURAND, inspecteur général honoraire de l'Université, 1 vol.
- M^{me} DE SÉVIGNÉ**, par R. VALLERY-RADOT, lauréat de l'Académie française, 1 vol.
- FÉNELON**, par G. BIZOS, Recteur de l'Académie de Grenoble, 1 vol.
- SAINT-SIMON**, par J. DE CROZALS, professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
- RONSARD**, par G. BIZOS, 1 vol.
- LES CHRONIQUEURS**, par A. DEBIDOUR, inspecteur général de l'Enseignement secondaire.
 PREMIÈRE SÉRIE : *Villehardouin* ; — *Jainville*, 1 vol.
 DEUXIÈME SÉRIE : *Froissart* ; — *Communs*, 1 vol.
- SHAKESPEARE**, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France, 1 vol.
- DANTE**, par EDOUARD ROB, professeur à l'Université de Genève, 1 vol.
- GOËTHE**, par FIRNERY, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Lyon, 1 vol.
- CERVANTES**, par LUCIEN BIART, 1 vol.
- HOMÈRE**, par A. COUAT, Recteur de l'Académie de Bordeaux, 1 vol.
- VIRGILE**, par A. COLLIGNON, professeur de rhétorique et maître de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy, 1 vol.
- PLUTARQUE**, par J. DE CROZALS, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Grenoble, 1 vol.
- DÉMOSTHÈNE**, par H. OUVRIÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1 vol.
- CICÉRON**, par M. PELLISSON, agrégé des Lettres, inspecteur d'Académie, 1 vol.
- HÉRODOTE**, par F. CORRÉARD, professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne, 1 vol.

28 Volumes parus. — 22 à paraître.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAR

M. DE LESCURE

CHEF DES SECRÉTAIRES RÉDACTEURS DU SÉNAT

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un volume orné d'un portrait et de plusieurs compositions
de Maurice LELOIR.



PARIS

LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

—
1892

Tout droit de traduction réservé.

A FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HOMMAGE D'ADMIRATION ET D'AFFECTION.

OUVRAGES DE M. DE LESCURE

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Henri IV (2^e prix Gobert, 1872-1873), P. Ducrocq, édit

Éloge de Marivaux (prix d'éloquence, 1880), Firmin-Didot, édit.

Les femmes philosophes (prix Marcellin Guérin, 1881), Dentu, édit.

Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'Emigration (prix Guizot, 1883), E. Plon et Nourrit, édit.

Étude sur Beaumarchais (prix d'éloquence, 1885), Paul Perrin, édit.

LIVRE PREMIER

L'HOMME ET LA VIE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

LIVRE PREMIER

L'HOMME ET LA VIE

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGES ET APPRENTISSAGES.

(1737-1771)

Le premier ouvrage des grands écrivains — qui n'est pas toujours le meilleur, — c'est leur vie. Bon ou mauvais, il importe de le connaître tout d'abord, car c'est celui où l'auteur met le plus de son esprit et de son caractère, de ses idées et de ses passions, le plus de lui-même en un mot; et, par là, c'est celui qui éclaire et explique tous les autres.

Il est d'autant plus naturel de commencer cet essai sur Bernardin de Saint-Pierre par l'histoire de sa vie, qu'il est peu d'écrivains dont la vie et les ouvrages offrent plus de rapports entre eux, se rattachent par des liens plus intimes et plus

directs. Bernardin de Saint-Pierre s'est formé solitairement, à l'école de la Bible et de l'Évangile, d'Homère et de Plutarque, de Fénelon et de Rousseau, mais surtout à l'école de la nature et de la vie. Il a commencé à écrire très tard, après avoir mené longtemps une existence aventureuse et romanesque, pendant laquelle il accumulait, sans autre dessein que celui de se distraire, de se consoler, de se venger de l'injustice du sort et de celle des hommes, les impressions, les souvenirs, les couleurs qui devaient servir plus tard de matériaux à ses ouvrages. Si l'on voulait rechercher les sources de son talent, on les trouverait cachées derrière les principaux événements de sa longue et parfois dramatique odyssée. Il avait beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup aimé, beaucoup souffert avant de publier une seule ligne. Son premier écrit est une relation de voyage, ouvrage de circonstance, inspiré par la nécessité beaucoup plus que par l'ambition littéraire.

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre le 19 janvier 1737.

« Son père, Nicolas de Saint-Pierre, avait la prétention de descendre d'une famille noble ; il comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Eustache de Saint-Pierre, maire de Calais, et quoiqu'il ne pût donner des preuves bien claires de cette illustration, il ne cessait d'en parler à ses enfants comme d'une gloire appartenant à la famille (1). »

(1) *Mémoires*, par Aimé Martin, sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre,

Bernardin de Saint-Pierre partagea naturellement les prétentions ou les illusions paternelles, respectables et même salutaires, en ce qu'elles entretenaient dans ses enfants l'émulation et la fierté et les consolait de la médiocrité de leur fortune et de leur héritage. Il les appuya sur des recherches généalogiques qui n'aboutirent guère qu'à un certificat du marquis de l'Aigle, lieutenant général de Normandie, attestant que sa famille était originaire de Lorraine, que son grand-père, gentilhomme de ce pays-là, sortit de sa patrie et vint s'établir en Normandie, que lui et plusieurs de ses frères avaient servi dans la maison du roi, etc. (1).

En vertu de ce certificat, il se laissa donner par ses amis le titre de chevalier, titre de courtoisie aussi banal et aussi indispensable qu'une épée pour un jeune officier sans fortune et sans crédit, égaré longtemps, en pays étranger, dans des aventures où il s'en fallut de peu qu'il ne se perdît.

Plus tard, quand il n'eut plus besoin, pour avoir sa place dans la société et son rang dans le monde, de posséder un nom, s'en étant fait un, quand la réputation lui permit de se passer de noblesse et que d'incontestables titres de gloire, fruit de ses œuvres, le dédommagèrent de l'inanité de ses titres généalogiques, il souriait philosophiquement de ces vanités de sa jeunesse.

1) *Correspondance*. Lettres à M. Hennin, 5 juin 1765 et 15 septembre 1765. T. I, p. 64 et 101.

Henri était l'aîné de deux frères, Dutailly et Dominique, et d'une sœur nommée Catherine, cette dernière « spirituelle et jolie, mais vaine et précieuse », demeurée fille par pruderie, par dédain, qui ne s'affranchit que tard de l'aigreur et des regrets des célibats involontaires, pour les remplacer par la douceur et les grâces tardives de la résignation.

Quant au jeune Henri, dit son biographe, qui le connaissait bien, « il réunissait à lui seul les qualités et les défauts de ses deux frères, la vanité de sa sœur, et une imagination brillante qui environna d'illusions toutes les époques de sa vie. Dès sa plus tendre jeunesse, ses lectures le jetèrent dans les rêveries d'un monde idéal où il se créa une existence et des habitudes solitaires. »

Ce défaut d'équilibre entre les facultés, cette prédominance de l'imagination et de la sensibilité sur la raison, cette facilité à recevoir des événements ou des hommes des impressions aussi vives que passagères, cette humeur des rêveurs, promptement révoltée, qui voit dans la contradiction une injustice et dans l'obstacle un affront, cette tendance à une exaltation à la fois généreuse et chimérique, caractérisèrent de bonne heure l'âme du jeune Bernardin. Les influences de milieu et d'éducation le firent encore pencher du côté où le portaient naturellement les influences d'origine.

Né dans un port, de parents d'une ambition supérieure à leur fortune et mécontents de leur sort, ayant vécu, enfant, avec des vaisseaux sous les yeux et par de là l'horizon infini de la mer,

fil-leul d'une grande dame prodigue et déchuë, la comtesse de Bayard, qui lui racontait, avec le regret ému du passé, des histoires du temps de Louis XIV, et d'un financier avare, M. de Saval-lette, dont le cœur, fermé comme sa bourse, n'en-courageait pas d'espérance fondée sur sa protec-tion ; rejeté ainsi et ballotté tour à tour par les dégoûts de la vie domestique aux consolations du rêve, aux enivrantes délices de la vie intérieure, par la fatigue de ces langueurs stériles aux fièvres de l'action, le jeune Bernardin de Saint-Pierre fut ce qu'il devait être.

Il fut d'un tempérament inquiet, d'un carac-tère fier et susceptible, d'une imagination ardente, curieux de vérité, affamé de justice, épris de l'inconnu, amoureux de la chimère du beau et du bien absolus ; il devait avoir et il eut la jeunesse romanesque, aventureuse, vagabonde des hommes au cœur généreux, à l'esprit impatient, qui apportent au progrès le tribut de leurs épreuves personnelles et d'une expérience cruellement acquise, arrivent à la vérité par le paradoxe, à la réforme par l'utopie, à l'éloquence par la dou-leur, à la gloire par un chef-d'œuvre ou le martyr.

A la fois actif dans ses projets et passif dans ses actes, mobile et tenace, observateur et vision-naire, enclin à l'imitation, avant d'arriver à cette indépendance individuelle, à cette originalité qui ne pouvait être que la rude et tardive conquête de l'expérience et de l'adversité, Bernardin vou-lut faire tour à tour tout ce qu'il voyait faire aux autres.

La lecture de la *Vie des Pères du désert* et de *Robinson Crusoë* l'enchantait d'abord, et il fut ermite tout un jour, à la grande inquiétude de ses parents, qui purent arracher avant la nuit l'enfant aux délices et aux déceptions de la solitude. L'agrément de ses promenades avec un aimable capucin, le Frère Paul, le passionna ensuite pour le froc, la sandale, la ceinture de corde, la vie agreste et nomade, aux haltes fréquentes dans l'hospitalité des châteaux, des presbytères et des fermes. Il revint de chez les jésuites de Caen avec la vocation jésuitique. Enfin, il paya des mésaventures et des déboires d'une précoce et brutale initiation aux fatigues de la vie du matelot durant un premier voyage aux Antilles, l'illusion d'une vocation maritime dont son oncle Godebout, vieux capitaine au long cours, aux façons de corsaire, le désabusa rudement.

Nous ne dirons rien de plus de cette enfance et de cette jeunesse de Bernardin de Saint-Pierre. Nous allons le voir, après une éducation dont le décousu devait se retrouver dans sa vie, aux prises avec les épreuves inévitables de la lutte pour l'existence et pour la lumière. Il y était mal préparé par une instruction hâtive, plus variée que profonde, une confiance excessive en lui-même et dans les autres, une hardiesse d'esprit mêlée à une grande faiblesse de caractère. Il était mieux armé par les qualités mêlées à ses défauts : une foi ardente dans la providence divine, une grande modération de besoins et de goûts, un sentiment de dignité et un amour de la vérité et de la jus-

tice, qui, s'ils l'exposaient à plus d'une erreur, le préservaient de beaucoup de fautes.

Elevé successivement par un magister local, par un curé pédagogue des environs de Caen, passé de là chez les Jésuites de Caen, enfin ayant achevé ses études au collège de Rouen, où il fit sa philosophie et obtint le premier prix de mathématiques en 1757 sous le professeur Le Cat, le jeune Bernardin se trouva, à vingt ans, maître de sa destinée et libre de choisir la voie où il allait chercher la fortune, sans autres moyens de parvenir que la jeunesse, une figure intéressante, un talent qui s'ignorait encore lui-même, et l'espérance.

La guerre de Sept Ans paraissait offrir ces occasions de fortune et de gloire qui tentent toujours les jeunes gens. Bernardin, à qui son prix de mathématiques semblait indiquer sa vocation, entra à l'école des ponts et chaussées, qui devait lui permettre, au titre du génie, l'accès de la carrière militaire par un sentier détourné. Il n'y était pas depuis un an, que, son père, qui était devenu veuf, se remaria, et que, par une de ces mesures des bureaux qui parent l'arbitraire d'un prétexte d'économie (l'économie sous Louis XV !), l'école fut licenciée, la plupart des ingénieurs et tous les élèves congédiés.

Le ministre de la guerre formait à Versailles un corps d'officiers ingénieurs. Bernardin se présenta, dut au hasard d'un heureux quiproquo d'être agréé, reçut son brevet, qui lui donnait droit à cent louis d'appointements, une gratifica-

tion de 600 livres, et partit aussitôt pour Dusseldorf, où se rassemblait une armée de 30,000 hommes aux ordres du comte de Saint-Germain.

C'est ainsi qu'il fit la campagne de Hesse en 1760, et se trouva jeté, du haut de ses spéculations juvéniles, au milieu des fièvres de l'action, des horreurs et des leçons de la guerre, terribles le jour d'une victoire, plus terribles encore le jour d'une défaite. Or c'est au milieu d'une déroute que le jeune officier reçut le baptême du feu. Il avait fait preuve de courage dans le combat, mais, sous la tente et dans les rapports administratifs d'une franchise et d'une indépendance de caractère qui s'appellent facilement de l'indiscipline et ne tardèrent pas à lui valoir sa première disgrâce.

Accueilli comme un intrus par des camarades qui ne pardonnaient pas à un auxiliaire sans diplôme d'avoir forcé l'entrée de la carrière, desservi par son chef, l'ingénieur en chef Berthier, jaloux de ses talents et mécontent de ne pouvoir les exploiter impunément, le jeune officier fut suspendu de ses fonctions et reçut l'ordre de se rendre à Paris.

Dégoûté par ces premiers déboires, il chercha dans sa famille des consolations qu'il n'y trouva pas. Après un séjour de trois mois auprès d'un oncle à Dieppe, auprès de son père au Havre, las d'un accueil de plus en plus aigre qui lui rendait le pain des siens aussi amer que celui de l'étranger, il résolut d'aller de nouveau tenter la fortune dans la capitale, où il arriva au commencement de mars 1761, avec douze louis pour tout pécule.

Une des fréquentes querelles qui survenaient entre le Grand Seigneur et l'Ordre de Malte, ayant fait redouter le siège de la capitale de l'Ordre, plusieurs ingénieurs furent envoyés à son secours. M. de Saint-Pierre fut du nombre, et partit pour Toulon, où l'on avait promis de lui envoyer sa commission de lieutenant et le brevet d'ingénieur géographe. Son impatience ne lui permit pas d'attendre ces papiers indispensables dont l'absence devait l'exposer aux plus graves embarras.

Là encore, et dès que le vaisseau le *Saint-Jean* eut levé l'ancre, les officiers du génie, ne lui voyant ni titre ni fonction, refusèrent de le reconnaître, et il se trouva en butte à l'hostilité du corps et traité en intrus. L'ingénieur en chef trouva bon de le faire passer pour son dessinateur. De là indignation de Bernardin, qui porte sans succès ses réclamations auprès du ministre de France, du grand-maître, et qui prend le parti, devant lequel il n'hésita jamais en pareil cas, de préférer la retraite et la misère à un affront.

Il loua une petite maison à un étage six francs par mois, et y vécut frugalement avec un vieux domestique qui lui coûtait le même prix. Le siège n'eut pas lieu, et chacun de songer à retourner en France, Bernardin plus que tout autre. Il reçut 600 livres d'indemnité et de frais de voyage, et le voilà embarqué sur un vaisseau danois qui faisait voile pour Marseille. Il faillit n'y jamais arriver, grâce à une tempête qui manqua de changer le voyage en naufrage. Il rentra à Paris pour y cuver sa deuxième disgrâce, sans

place, presque sans argent, mais riche déjà de bien des déceptions, de bien des déboires, de l'expérience de la guerre, de la tempête, de la pauvreté et de l'injustice.

Il ne se découragea point : il ne se décourageait jamais, ayant l'espérance aussi vivace que le coup de tête facile. Le voilà donc visitant le bailli de Froullay, M. de Mirabeau, n'en recevant que des compliments, essuyant les hauteurs d'un premier commis aussi flatté que le ministre, et vivant dans son hôtel de la rue des Maçons de quelques leçons de mathématiques, tout en faisant dans sa mansarde d'utopiques projets d'expéditions lointaines, de colonies dont il serait le législateur, de fondation de Salentes bataves, slaves ou américaines, sur le patron Fénélonien, retailé avec les ciseaux de Jean-Jacques. Et le voilà parti pour la Hollande avec quelques louis d'emprunt et deux lettres de recommandation, l'une pour l'ambassadeur de Hanovre à la Haye, l'autre pour le chevalier de Chazot, commandant de Lubeck et son compatriote, dont M. Blaze de Bury a publié les curieux Mémoires sur Frédéric II et sa cour (1).

Arrivé à la Haye, Bernardin s'empessa de présenter au baron de Sporken, ambassadeur de Hanovre, la lettre de recommandation qu'un protecteur de hasard, un de ces officieux dont le monde fourmille, qui se mettent à votre disposi-

(1) Où il n'est pas question de Bernardin et où nous avons vainement cherché son nom.

tion pour se parer d'un crédit qu'ils n'ont pas, lui avait remise, l'assurant de sa liaison intime avec le destinataire. Celui-ci ne reconnut pas le signataire, et Bernardin fut éconduit, ne retirant de cette nouvelle épreuve qu'une juste méfiance des lettres de recommandation, qui ne vaudront jamais, en effet une lettre de crédit.

Dégoûté de la Haye, il partit pour Amsterdam, où il trouva meilleur accueil auprès d'un personnage plus modeste, le journaliste français Mustel. Ce brave et savant homme vivait en sage, cultivant son jardin du faubourg, et y rédigeant sous sa tonnelle l'été, l'hiver dans son cabinet, entouré de sa femme et de quelques amis, la *Gazette*, où il traçait d'une main tranquille le tableau des vicissitudes de l'Europe. Le bonhomme, qui était fin observateur, n'eut pas de peine à reconnaître le talent de son visiteur. Un jour, tout en buvant sa bière et en fumant sa pipe, il lui offrit de partager son existence patriarcale, et de s'associer à son travail, en acceptant la main de sa belle-sœur et la place de rédacteur de la *Gazette*, qui valait mille écus. Bernardin remercia, et refusa, heureusement pour sa gloire, et, en dépit des apparences. pour son bonheur; car il était de ceux qui ne trouvent la paix qu'après de longues agitations; et ce n'est pas sans avoir essuyé plus d'une tempête que, naufragé de l'amour et de l'ambition, il devait aborder au port du mariage et du bonheur domestique.

Bernardin partit d'Amsterdam avec l'argent prêté par M. Mustel, et de Lubeck pour Saint-

Pétersbourg avec deux cents francs que lui prêta le chevalier de Chazot, qui lui avait ouvert sa bourse. Hâtons-nous de dire, à propos de ces fréquents emprunts qu'excusait la nécessité, que Bernardin de Saint-Pierre, justifiant la confiance des prêteurs, se fit un devoir d'honneur de désintéresser, avec des procédés qui honoraient le service en même temps qu'ils acquittaient la dette, jusqu'au dernier des bienfaiteurs de sa jeunesse militante; ajoutons que cette jeunesse souvent ne fut besogneuse que par suite de nobles scrupules de délicatesse et de fierté.

L'avènement au trône impérial de Catherine, princesse intelligente, spirituelle, lettrée, ambitieuse de gloire, avide des éloges des philosophes et des hommages des artistes, semblait offrir au jeune officier d'aventure l'occasion favorable qui lui avait déjà plusieurs fois échappé, et justifiait les espérances qui le conduisaient dans la capitale de la Russie. Le chevalier de Chazot l'avait chaudement recommandé à son beau-père, le chevalier Torelli, premier peintre de l'empire, qui se rendait à la cour pour y faire le tableau du couronnement.

Le peintre de la cour, reçu sur le quai de la Néva par une députation de l'Académie, avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper du protégé de son gendre, qui se trouva seul errant, son épée sous le bras, à la recherche de l'unique auberge de Pétersbourg tenue par des Français, M. Lemaignan et sa sœur. Notre héros y entra avec si peu d'argent que, peu de jours après, il ne pouvait,

sans nouvelles ressources, décemment en sortir. Une heureuse rencontre de ses promenades mélancoliques lui fit faire la connaissance du secrétaire du maréchal Munich, gouverneur de Pétersbourg, qui lui offrit obligeamment de le présenter à son puissant patron. Le maréchal, et ce n'était pas sa seule originalité, donnait ses audiences à trois heures du matin. L'heure n'était pas pour effrayer Bernardin, car il ne dormait guère en attendant que la Fortune, qui aime, comme on sait, les gens éveillés, frappât à sa porte. Le jeune homme, assez naïf ou assez hardi pour oser se présenter sans autre recommandation que lui-même, reçut un accueil brusque mais cordial du vieux soldat parvenu, qui aimait à jouer auprès des débutants dignes de son intérêt le rôle du hasard heureux auquel il devait sa fortune. Il fut satisfait de la conversation de Bernardin et d'un plan qu'il lui montra au point de lui promettre de le recommander à M. de Villebois, grand maître de l'artillerie, et de lui offrir un sac de roubles pour ses frais de voyage jusqu'à Moscou. Le refus modeste et fier de son protégé l'étonna sans lui déplaire. Bernardin accepta du moins, avec une reconnaissance un peu hâtive, la proposition de faire le voyage sous les auspices d'un ami du maréchal, le général Sivers, auprès duquel il fut introduit par une recommandation jugée sans doute banale par le destinataire, car, se réservant pour lui et son adjudant deux voitures bien chaudes et bien closes, il laissa le jeune Français se morfondre, à côté de son domestique, dans un

traîneau découvert où il eut une joue gelée, et où il eût perdu ses deux oreilles sans la charité de son compagnon, qui lui prêta un bonnet fourré.

Il n'était pas sans argent, grâce à la générosité d'un Gênois nommé Duval, joaillier de la couronne. Le digne homme s'était pris pour Bernardin, rencontré par lui à l'hôtel Lemaignan, d'une admiration qui devinait l'avenir et d'un dévouement qui devinait le présent. Duval fut le premier ami de Bernardin dans son odyssée, le meilleur, le premier qui crut en lui, un ami à la Tiberge, toujours prêt au conseil et au pardon. Bernardin, qui avait cru devoir refuser l'argent d'un protecteur étranger, avait consenti à accepter quelques roubles de son ami.

C'est avec les restes de ce modeste pécule, qu'abandonné à l'arrivée comme il avait été négligé pendant le voyage, il se trouva à l'auberge, se préparant stoïquement, couché, avec un portemanteau pour oreiller, sur la banquette de la salle commune, à sa présentation en cour, et se confiant, pour tout le reste, à la Providence. Elle lui avait ménagé un ami à Pétersbourg dans le joaillier Duval. Elle lui en ménagea un à Moscou, dans la personne d'un jeune et généreux officier, compagnon plus favorisé que lui du rude voyage à la suite du général Sivers, admirateur du courage et de l'inaltérable dignité du disgracié, et indigné des procédés de son chef, qu'il prit spontanément à tâche de réparer.

Il le pouvait, car il était le neveu de M. de Villebois, grand maître de l'artillerie. Mais avant

d'essayer, en faveur de son protégé, du crédit de son oncle, il s'enquit des lettres de recommandation qu'il pouvait posséder pour d'autres personnages influents. Dans le nombre, il en aperçut une tout entière de la main du maréchal Munich et adressée au général du Bosquet.

C'était un Français au service de la Russie. Il y en avait plus d'un alors qui, à travers les intrigues de cour ou les aventures militaires, avait fait son chemin, depuis les marquis de la Chétardie et les Lestocq, qui avaient connu, sous les règnes précédents, tous les tours de roue de la fortune, du plus haut au plus bas. Le règne de Catherine, patronne de Grimm, protectrice de Diderot, admiratrice de Voltaire, n'était pas fait pour décourager les espérances fondées sur plus d'un exemple de rapide faveur et d'éclatante fortune, non plus que pour diminuer l'autorité de la leçon de subites disgrâces. Mais on ne pensait qu'aux précédents favorables, oubliant volontiers les autres.

Il y avait donc plus d'un Français bien en cour au moment où Bernardin allait pour un moment en augmenter le nombre. En général, ils étaient hospitaliers et confiants à l'égard du compatriote dans lequel ils ne voyaient pas encore un concurrent ou un rival. Quant à notre ambassadeur, le baron de Breteuil, il ne fallait compter sur lui qu'autant qu'il pouvait compter sur vous. Il était de ces diplomates courtisans — il y en a encore — qui protègent surtout le succès, viennent volontiers au secours du plus fort, offrent tous les bons offices qu'on ne leur demande pas, et en pré-

sence de celui qui sollicite leurs services, supportent surtout les services qu'ils peuvent en attendre.

M. de Villebois, dont on a de curieux Mémoires, où il n'est pas question de Bernardin de Saint-Pierre, et le général du Bosquet se montrèrent pour Bernardin des protecteurs bienveillants et désintéressés. Bernardin ne quitta pas ce dernier sans en avoir obtenu la promesse d'un brevet d'officier du génie, qu'il reçut en effet quelques jours après. Grâce à la bourse de M. Lemaignan, l'hôtelier français de Moscou, sur laquelle l'entremise prévoyante de Duval lui avait ouvert crédit, le nouvel officier au service de Russie put pourvoir à son équipement et endosser, non sans satisfaction, l'élégant uniforme de son corps et de son grade : habit écarlate à revers noirs, gilet ventre de biche, bas de soie blancs, brillante épée au côté, et superbe plumet au chapeau.

M. de Villebois le trouva fort à son gré dans ce costume et résolut de présenter sans retard à la souveraine, qui ne haïssait point les beaux officiers, le jeune mais naïf courtisan ; car, à l'insu de son protecteur, il se préparait à l'audience de la tzarine en relisant son Plutarque et en écrivant fiévreusement, sous le titre de *Projet d'une compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie*, le plan d'une colonie, ou plutôt d'une république dont il serait le législateur.

La présentation eut lieu au milieu de l'appareil fastueux d'une cour plus orientale qu'européenne. Sur un signe de M. de Villebois, Bernardin s'avança

sur le passage de la souveraine, mit un genou en terre pour baiser respectueusement sa main, et, relevé d'un geste plein de grâce et de majesté, répondit heureusement à quelques questions qui lui furent adressées sur la France.

Il reçut en récompense un de ces sourires enchanteurs et décevants des belles souveraines, témoignage d'un succès quelquefois durable, le plus souvent passager, qui mènent quelquefois à tout, le plus souvent à rien. Ce fut le cas de Bernardin de Saint-Pierre, qui n'avait rien de cet esprit d'intrigue sans lequel on ne réussit pas en cour. Ses services se bornèrent à quelques voyages d'inspection avec le général du Bosquet, et la récompense n'en dépassa point une gratification et le grade de capitaine. La disgrâce et l'exil de son protecteur, M. de Villebois, et de son ami Borosdine le dégoûtèrent bientôt d'une carrière pleine de vicissitudes et de dangers, surtout pour les officiers philosophes et réformateurs, et il quitta un peu brusquement l'uniforme russe.

A ce moment éclatait l'occasion tentatrice des événements qui suivirent, en Pologne, la mort d'Auguste III. Bernardin de Saint-Pierre ne pouvait manquer d'être attiré par cette révolution dramatique et romanesque, par ce spectacle nouveau, qu'il voyait à travers le prisme de l'illusion, d'une couronne royale élective décernée au plus digne par une diète de grands seigneurs délibérant à cheval, le sabre à la main, sous les yeux de gracieuses et, au besoin, héroïques amazones, comme jadis le prix du tournoi était donné au

meilleur chevalier par la plus belle dame, au bruit des fanfares et des cymbales.

Bernardin ne devait pas tarder à être détrompé de son erreur ingénue sur la loyauté de ces suffrages, sur la générosité des électeurs à mine chevaleresque, sur la vertu de ces amazones au panache héroïque, sur la durée de cette république oligarchique, qui n'était qu'une aristocratique anarchie, où la guerre civile préparait l'intervention, la conquête et la domination étrangères, moins dures encore peut-être que le joug féodal à un peuple de serfs misérables.

Cet étonnant courtisan n'avait pas trouvé de meilleur moyen de reconnaître les bontés de l'impératrice Catherine effacées à ses yeux par la disgrâce de ses amis, que de donner sa démission avec un éclat imprudent, demeuré heureusement impuni, et de partir pour Varsovie, portant contre Stanislas Poniatowsky, candidat de Catherine, au prince Radziwil, chef et candidat des mécontents, l'appui de ses conseils et de son épée.

Ce zèle n'était pas absolument désintéressé : il était inspiré, encouragé, récompensé par les bonnes grâces d'une de ces séduisantes amazones dont nous avons parlé plus haut, la princesse Marie Milsnik, cousine du prince Radziwil, qui faisait, comme plus d'une autre belle et honnête dame — à la Brantôme, — de son temps et de son pays, servir sa beauté au succès de sa cause, et mêlait agréablement l'amour et la politique.

Ici la vie de Bernardin devient un roman d'aventures et de mésaventures dont il faut chercher

te prototype plutôt dans les contes de Boccace et de l'Arioste, ces voluptueux charmeurs des cours de la Renaissance italienne, que dans les épopées du moyen âge et les chastes et mystiques légendes de la chevalerie à son âge d'innocence.

Ce n'est pas le lieu d'insister sur les tableaux de cette partie, qui n'a rien d'héroïque, de l'histoire de Bernardin ; c'est plutôt un devoir pour nous de jeter d'une main attristée le voile sur le sommeil de Renaud, endormi sur le sein d'Armide par la pire des ivresses, et de l'attendre, pour en dire la leçon, aux désabusements expiatoires du réveil.

Bernardin, même dans ses confidences de vieillard devenu sage à ses meilleurs amis, s'est gardé de tout dire sur ces fautes et ces malheurs de l'amour, qui devait être, avec l'ambition, la grande passion de cette partie de sa vie. Il ne citait, avec le sourire mélancolique des échappés du naufrage, non sans avoir laissé plus d'une épave, plus d'une dépouille à la mer, que la conclusion morale d'un épisode qui n'aurait rien eu que d'immoral sans cette salutaire leçon, cet exemplaire aveu.

Il avait aimé, été aimé, ou cru l'être, ce qui est la même chose. Il avait été heureux quelques jours par l'espérance, puis par la réalité et leurs passagères délices, avant d'être longtemps malheureux, par le désabusement, le repentir, le regret et leurs durables amertumes. Il avait sacrifié en Russie à une décevante ambition d'utopiste, quatre, et en Pologne à une passion plus

décevante encore pour une femme, trois des plus belles années de sa vie. Et il ne rapportait de ces sept années de servitude de l'ambition, de servitude de la passion, que le regret amer de la jeunesse envolée, de la chimère en vain poursuivie, de la vie stérile. Bernardin se trompait en s'accusant ainsi à son retour. Il oubliait que nous n'arrivons à la vérité que par l'erreur, à la sagesse que par nos fautes, que le meilleur de l'âme humaine est fait de l'expérience de la douleur, qu'avoir été un moment esclave de ses passions n'est rien si on a su à temps s'affranchir du joug et faire servir aux autres et à soi-même l'exemple et les leçons de la liberté reconquise.

Si l'homme dans Bernardin pouvait se consoler de ses erreurs et de ses fautes par l'expiation et la rédemption morale qui les lui avaient rendues salutaires, l'écrivain, l'artiste, le poète en lui ne pouvaient considérer comme entièrement stériles ces années de voyage. Il avait peu écrit ; mais il avait fait provision d'observations pour son métier, de matériaux pour son art ; l'expérience souvent cruellement payée avait fortifié sa raison ; son imagination s'était élargie, élevée, vivifiée, enrichie par ce commerce intime avec la nature, la flore et la faune septentrionales, elle avait accumulé dans ses magasins le souvenir de spectacles rians ou grandioses, enchanteurs ou terribles, les images et les couleurs nouvelles du passage slave, du décor de neige, en attendant les images et les couleurs nouvelles de la nature tropicale, du décor de soleil.

Bernardin ne pouvait donc pas considérer comme irréparable le mal qu'il s'était fait, et c'est nous, c'est le public qu'il a depuis consolé et charmé, qui aurions probablement à regretter que, cédant aux suggestions de la sagesse vulgaire, il eût continué en Russie à suivre la carrière du génie militaire et eût vécu au foyer du général du Bosquet, qui lui offrit en vain, pour le retenir, la main de sa nièce, M^{lle} de La Tour, et l'assurance de son héritage. Il eût été heureux peut-être, mais il eût éteint dans les travaux de son état et les devoirs domestiques la flamme de son génie naissant; il eût élevé de beaux enfants, mais il n'eût pas écrit de beaux livres; il est bien difficile de servir deux maîtres à la fois, et de travailler en même temps pour son bonheur et pour sa gloire.

Nous nous abstiendrons d'ailleurs de tout détail sur les aventures de ces années de voyage et d'épreuve, sur les scènes où il joua le rôle d'acteur, sur les spectacles dont il fut témoin, sur les dangers que coururent plus d'une fois sa liberté et même sa vie. Nous serons tout aussi sobres d'inutiles développements sur le voyage et le séjour à Dresde et à Berlin, où Bernardin, en quittant la Pologne, avait porté de nouvelles illusions, où il succomba à de nouvelles tentations, et où il traversa de nouveaux désabusements, sans plus de profit pour sa fortune que pour sa vertu, mais non sans ajouter quelque chose à l'éducation de son esprit et de son cœur.

Là encore il trouva un ami véritable, le bon Taubenheim, conseiller du roi et régisseur de la ferme des tabacs, qui lui offrit de partager sa vie patriarcale et de se fixer à son foyer, en qualité de mari de la fille de son hôte, la vive mais douce, la tendre et folâtre Virginie. Là encore Bernardin refusa et passa peut-être à côté du bonheur. Mais il était et se sentait peut-être parfois né pour la gloire, qui l'attendait en France. Il y revint, débarquant au Havre le matin du 20 novembre 1766, comme il en était parti, avec une valise pour tout bagage, son épée pour toute fortune et sept années de plus, dévorées par les passions, perdues pour l'espérance. Il parcourut tristement les lieux témoins de son enfance et de sa jeunesse, en constatant les changements subis par les êtres, par leur cadre, comme par lui-même, durant cette absence si longue au regard de la fragilité des hommes et de la brièveté des choses.

A son retour dans sa patrie, Bernardin s'y trouvait comme un étranger. A son retour dans sa famille, il n'avait plus de famille. A son retour dans sa maison, il n'avait plus de maison. Son père était mort ; ses deux frères couraient les aventures maritimes et coloniales. Sa sœur était retirée dans un couvent sur les bords de la mer, à Honfleur. Il aurait vécu de l'hospitalité mercenaire de l'auberge, il n'aurait eu personne avec qui échanger ses souvenirs et ses regrets, s'il n'eût rencontré et reconnu, dans une vieille femme qui filait devant sa porte, la fidèle servante qui

avait pris soin de son enfance. Après avoir mêlé ses larmes à celles de Marie Talbot, après avoir accepté sa modeste et cordiale hospitalité et, malgré ses refus, partagé sa bourse avec elle, après avoir embrassé sa sœur, et assuré son sort en faisant en sa faveur abandon de quelques menues rentes patrimoniales, Bernardin revint tristement chercher fortune à Paris.

Il y passa l'hiver en fastidieuses correspondances de procédure pour le règlement de la succession paternelle, en démarches décevantes auprès de M. de Sainte-Foy, de M. du Bucq, de M. Durand, premier commis des affaires étrangères, de M. le comte de Broglie, pour lequel il avait des lettres de recommandation, de M. Hennin, notre résident à Genève. Celui-ci, qu'il avait connu secrétaire d'ambassade en Pologne, en 1764, qui, depuis, se montra un ami solide, sûr, mais d'un bon sens sévère et d'une raison quelque peu sceptique, ne lui ménagea ni les services, ni les prêts d'argent, plus tard fidèlement rendus, ni les conseils, ni au besoin les reproches, lui parlant le langage d'un dévouement sans illusions, et prêtant, pour ainsi dire, une voix à sa conscience.

Tout en fréquentant quelques salons, et surtout en faisant de longues et vaines stations dans l'antichambre de protecteurs indifférents, il se délassait des fatigues de ses énervantes sollicitations, et se consolait des déboires d'une ambition pourtant bien modeste, — car elle se bornait à obtenir une mission d'ingénieur colonial, un bre-

vet d'ingénieur militaire, ou une place de secrétaire dans quelque légation, — en mettant en ordre ses notes et observations sur les pays du Nord où il avait vécu, Hollande, Russie, Pologne, Saxe, Prusse, Autriche.

Il en promenait les feuilles éparses, avec ses livres et ses instruments de mathématiques, à travers les domiciles précaires de sa vie errante, tantôt à l'hôtel de Grenelle, rue de Grenelle, tantôt à l'hôtel des Nations, rue des Maçons, tantôt chez M. Noguères, vis-à-vis de M. de Boulogne, près des Jacobins, rue Saint-Honoré, tantôt enfin chez le curé de Ville-d'Avray, chez lequel il vivait pendant le printemps et l'automne de 1766, errant le plus souvent dans les bois, accompagné de Favori, l'épagneul de sa sœur, qui le lui avait donné pour compagnon de ses solitudes.

Rentré à Paris, logé tour à tour à l'ancienne Académie, rue de Vaugirard, puis à l'hôtel du Petit-Luxembourg, rue de Tournon, il y était encore en juillet 1767, ajoutant à toutes les précédentes ses sollicitations auprès du duc de Choiseul, du duc de Praslin, « s'accrochant à tout, et laissant flotter çà et là des fils comme l'araignée, jusqu'à ce qu'il pût ourdir sa toile », écrivant aussi dans la même lettre à M. Hennin, en usant de ces comparaisons et de ces images rustiques qui attestaient sa prédilection et sa vocation croissante de peintre de la nature : « Malgré tant de traverses, je n'ai point perdu courage, je trace, comme le bœuf, ce pénible sillon qu'on appelle la vie, sans regarder devant ni derrière moi, et

quand je serai au bord du fossé, il faudra faire la culbute » (1).

Enfin, le 20 novembre 1767, les tribulations de cette longue attente arrivaient à leur terme, et il pouvait écrire à M. Hennin : « Je me hâte de vous mander que je suis enfin placé à l'Ile-de-France, en qualité de capitaine-ingénieur du Roi. Mes appointements sont de cent louis par an. Mon départ de Paris est fixé à la fin du mois, et de Lorient dans le cours de décembre » (2).

Cen'est que le 18 février 1768 que Bernardin de Saint-Pierre partit sur le *Marquis de Castries*, vaisseau de sept cents tonneaux, installé dans une petite cabine où il couchait avec son chien, « un ami de deux ans et un ami fidèle », dit-il (3).

Ce voyage ne devait pas être, plus que les précédents, exempt de vicissitudes et de déceptions, et le séjour sous les tropiques ne devait pas être plus favorable, moralement parlant, à notre explorateur que le séjour sous le climat du Nord.

Il n'emportait pas le même bagage d'illusions et de passions. De plus en plus son ambition prenait le caractère philanthropique et humanitaire, et il n'était plus personnellement intéressé à son propre succès que par le désir de la gloire et l'amour des hommes, malgré l'injustice et l'ingratitude de quelques-uns. Mais cette ambition d'utopiste longtemps contenue et refoulée, depuis l'échec de ses plans de fondation d'une

(1) *Correspondance*. T. I, p. 110, 112.

(2) *Ibid.* p. 120.

(3) *Ibid.* p. 123.

colonie sur les bords du lac Aral, s'était légèrement aigrie. Elle apportait à la contradiction une certaine impatience, voisine de l'intolérance ; et la vue des abus et des excès de ce régime colonial, plus despotique à coup sûr que le régime tzarien, allait exciter l'indignation, plus encore que le zèle du réformateur.

Il devait sa commission à l'intervention, une fois par hasard active et efficace, du baron de Breteuil. C'était un protecteur intermittent. Sa bienveillante indifférence était capable de quelque effort, quand il s'agissait d'obliger un de ces hommes de talent dont il caressait par intérêt la vanité, moins soucieux de se ménager leur reconnaissance que d'éviter leur rancune, et dont il se faisait des clients par devoir de fonction plus que par goût, sauf à écarter systématiquement l'occasion de les employer, comme pour Rulhière, ou à saisir avec empressement celle de les éloigner, comme pour Bernardin de Saint-Pierre. Soit par complaisance banale, soit par ironique malice, le baron avait flatté la manie réformatrice de son protégé d'une mission secrète, jointe à sa commission patente, trop conforme au caractère et aux desseins de Bernardin pour ne pas lui susciter les jalousies et les hostilités qui empoisonnèrent en effet la joie de son premier débarquement.

Bernardin avait donc reçu un brevet pour l'Ile-de-France ; mais sa destination véritable était Madagascar. Il était chargé de relever les murs du fort Dauphin, et de civiliser la colonie en offrant

à l'émulation des Européens et à l'imitation des indigènes, l'exemple et le modèle d'une organisation fondée sur l'humanité, le travail et la vertu. On ne peut se défendre du sourire qui effleura sans doute les lèvres diplomatiques du baron de Breteuil, quand il découvrit, en le voilant de fleurs, à son protégé enthousiasmé, ce mandat secret, véritable guêpier dont il n'allait pas tarder à sentir les piqures. Le chef de l'entreprise, — et Bernardin aurait dû s'en apercevoir, si sa méfiance naturelle et trop juste des hommes n'avait été aveuglée par sa confiance en lui-même, — n'était pas du tout l'homme qui lui convenait.

Il n'emmenait ni soldats, ni laboureurs, ni artisans, mais des secrétaires, des valets, des acteurs, des danseuses et des cuisiniers. Il emportait aussi les volumes parus de l'*Encyclopédie*. Au fond, il se proposait tout simplement de faire le commerce des noirs, et de vendre ses futurs sujets (1). Et cela pendant que Bernardin lisait les Mémoires de son prédécesseur, M. de Flacourt, employait les restes de son héritage à acquérir des livres et des instruments de colonisation, et travaillait aux plans de législation et d'organisation d'une république coloniale modèle, destinée à réaliser les rêves d'où devaient sortir seulement les pages inachevées de son *Arcadie*.

Après une pénible traversée de cinq mois, pendant laquelle le vaisseau courut, au milieu d'une effroyable tempête, risque de perdition, et l'équi-

(1) *Mémoires*, par Aimé Martin, p. 230.

page fut décimé par le scorbut, Bernardin de Saint-Pierre aborda à l'Île-de-France Il avait renoncé à sa commission secrète, et s'était séparé avec horreur et mépris d'une expédition de flibusterie décorée du prétexte de colonisation, et de son chef couvrant de dehors frivoles des desseins scélérats (1).

Sa commission ostensible était en règle. Il la présenta à M. du Breuil, ingénieur en chef, fut agréé en sous-ordre et reçut comme logement une misérable cabane, au lieu du palais patriarcal de pasteur de peuples qu'il avait rêvé à Madagascar. Il ne tarda pas à être désenchanté, à l'Île-de-France comme ailleurs, de tout, excepté de la nature. Il y trouva, comme ailleurs, la société divisée, les chefs en discorde ; et sa pauvreté fière, qui se préoccupait moins de bien vivre que de l'acquittement de ses dettes, eut à lutter contre la cherté de l'existence et l'insuffisance de ses ressources. Comment faire, avec cent louis d'appointements, payés en papier et non sans perte, pour vivre dans un pays où une pension valait 50 écus par mois, une petite chambre sans meubles dix écus, où le bœuf coûtait dix-huit sous la livre et le pain six sous ? Comment faire surtout pour payer en surplus quatorze cents livres de dettes ?

Bernardin fut bien accueilli de son chef M. Dumas et de l'intendant, M. Poivre, dont Brissot dans ses *Mémoires*, et Crévecœur dans ses ouvrages, font un juste éloge, mais qui, à cause

(1) On peut voir ce que devint cette expédition au t. II des *Harmonies de la Nature*. Voir aussi la *Correspondance*, t. I, p. 139-143.

même de ses qualités, était peu fait pour s'entendre avec le gouverneur. D'où des tiraillements perpétuels, dont Bernardin fut exposé plus d'une fois à recevoir désagréablement les contrecoups.

Ses confidences à M. Hennin respirent dès les premiers temps un découragement qui devait bientôt lui rendre son séjour insupportable (1).

A la fin de 1770, la coupe d'amertume avait été vidée jusqu'à la lie. Bernardin n'aspirait plus qu'à renoncer à son décevant état d'ingénieur militaire ou civil et à revoir la patrie. Il avait la nostalgie de la France, de son climat tempéré, de son ciel clair, de ses douces verdure. Il avait aussi la nostalgie de Paris, de son animation intelligente et gaie, de son hospitalité discrète pour la pauvreté, de ses monuments, de ses bibliothèques, de ses salons, même de son ruisseau de la rue du Bac. Il était rassasié jusqu'au dégoût des ciels en feu, des villes en cases, de la tyrannie des blancs et de la servitude des noirs.

Dès le 18 avril 1770, il écrivait à M. Hennin à Genève :

« Je désire avec ardeur retourner en France; il n'y a rien ici qui puisse flatter l'ambition de mener à la fortune. Je suis bien las de courir le monde... Que les hommes sont fous! Ne valait-il pas mieux que j'employasse le crédit du baron de Breteuil à m'obtenir en France quelque emploi honnête? Ne valait-il pas mieux

(1) *Correspondance*, 3 août et 6 décembre 1768, t. I, p. 132 et 136.

se jeter au fond d'une campagne, sur la terre d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille (1) ?...

Enfin, le 3 juillet 1771, Bernardin annonçait à son ami son retour en bonne santé, sept mois après son départ de l'Ile-de-France. Il revenait seul, ayant perdu, quelques mois avant son départ, son chien Favori, auquel il devait consacrer plus tard sous ce titre : *Eloge de mon ami*, une oraison funèbre d'un mélancolique enjouement, satire des éloges académiques, « plaisanterie, dit-il, qui a beaucoup plu à quelques dames, mais qui m'a brouillé avec de graves philosophes ».

(1) *Correspondance*. T. I, p. 152.

CHAPITRE II.

LIAISON AVEC JEAN-JACQUES. — LE PREMIER LIVRE.

(1772-1778)

Ne se fiant plus qu'à lui-même, après avoir tant et trop compté sur les autres, Bernardin de Saint-Pierre revenait à Paris, à trente-cinq ans, sans emploi, sans argent, pour solliciter, et surtout pour écrire, dans une solitude précaire, son premier livre. C'était le *Voyage à l'Ile-de-France*, balbutiement déjà éloquent de son génie enfin éveillé, où il cherchait, en la trouvant déjà par instants, par éclairs, la langue originale et le style nouveau dont le chef-d'œuvre sera *Paul et Virginie*.

Ce n'est pas, tant s'en faut, dès le premier jour de son arrivée que Bernardin put se mettre à l'ouvrage. Il dut courir encore la fortune des recommandations et des sollicitations de bureaux pour conserver, jusqu'à un nouvel emploi, ses appointements de disponibilité de 1,200 livres, sur lesquels il acquitta tout d'abord la moitié des cent ducats qu'il devait à M. Hennin.

Nous notons ce fait, de peu d'importance en soi, parce qu'il est caractéristique et de *moralité*,

comme on dit au Palais. Des censeurs trop rigoureux et d'une susceptibilité morale qu'il est trop facile de déployer au coin du feu, après un bon dîner, à l'abri du besoin et du danger, ont reproché à Bernardin de trop fréquents recours à la bourse de ses amis, et dans ses lettres un trop fréquent mélange des détails de ménage et de finances, aux expansions amicales, ou aux effusions humanitaires (1). Autant vaudrait lui reprocher la pauvreté qui l'obligeait à tirer sur la confiance de ses amis. Pauvreté n'est pas vice. Il est vrai que Dufresny ajoutait tristement à ce dicton indulgent : « C'est bien pis ». Il serait plus juste de reconnaître que Bernardin n'accepta de service de ce genre que de ses amis, c'est-à-dire dans des conditions qui honorent les deux parties. D'un autre côté, si ses lettres contiennent fréquemment des détails parfois fastidieux sur sa pénurie de ressources, l'échec ou le succès de ses sollicitations de secours ou de pensions, le tort que lui faisait la contrefaçon, il faut se rappeler la condition des écrivains en un temps où, mal payés par des libraires parfois peu scrupuleux, dépouillés, par la contrefaçon impunie, des fruits de leur privilège, ils n'avaient de ressource que dans la

(1) Sainte-Beuve, qui convient d'un faible particulier pour le talent de Bernardin de Saint-Pierre, un de ses auteurs favoris, est moins indulgent pour son caractère, et M. Anatole France, dans son édition de *Paul et Virginie*, chez Lemerre, tout en rendant justice au talent de Bernardin, n'est pas tendre à ses erreurs d'utopiste, à ses plaintes de solliciteur parfois maussade, à ses illusions et à ses affectations sentimentales ou *sentimentales*, comme on disait alors. Sa préface est d'un fort joli tour, alerte et maligne; car elle n'est pas sans mêler à son admiration le sel piquant d'une légère ironie.

libéralité des souverains, surtout des souverains étrangers, ou dans la munificence ministérielle.

Les plus grands et les plus riches, de Voltaire à Diderot, passèrent par cette nécessité, sans se plaindre, en se félicitant au contraire du succès. Et les exemples d'indépendance et de désintéressement furent plutôt donnés par ces mécontents besogneux, tels que Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, que par les plus opulents et les mieux rentés, les gros prébendiers littéraires, comme Voltaire, d'Alembert, Duclos, etc. Enfin, il faut constater, à la décharge de Bernardin, que s'il déplore souvent sa pénurie, il ne mendie jamais, et qu'il se préoccupe de sa pauvreté moins parce qu'elle le réduit à des privations et à des sacrifices de bien-être que ne redoutaient pas sa sobriété spartiate et sa patriarcale frugalité, que parce qu'elle le condamne souvent à l'impuissance de remplir ses engagements et de payer ses dettes. Tous ces détails dont abondent ses lettres sur les soucis parfois vulgaires et subalternes de sa vie militante et souffrante, n'ont donc rien que d'honorable, s'ils sont parfois ennuyeux pour le lecteur... millionnaire et froissent son sybaritisme moral, étendu sur le lit de roses de la satiété.

Bernardin passa la fin de l'année 1771 et l'année 1772 à écrire son *Voyage à l'Ile-de-France*, à cultiver la protection intermittente du baron de Breteuil et l'amitié intermittente de quelques gens de lettres, comme Rulhière et Chamfort, l'abbé Arnaud et l'abbé Raynal ; il se montra dans

quelques salons, comme celui de M^{me} Dupin, et celui de M^{lle} de Lespinasse où il connut Turgot, un économiste peu enclin à l'utopie, et Condorcet, un philosophe d'une sécheresse toute mathématique. Il reçut les bons offices de d'Alembert qui lui procura un éditeur, dont il ne fut payé que par des injures, au moment de l'échéance des mille francs convenus pour prix de son ouvrage, et qu'il eût puni plus militairement que littérairement de sa mauvaise foi, en coups de canne, si on ne l'eût arraché de ses mains. Enfin (et c'est là le véritable événement de sa vie en ce temps-là), il fit la connaissance de J.-J. Rousseau, mécontent et misanthrope comme lui. Il parvint, non sans avoir essuyé quelques rebuffades, à l'approcher, et noua avec le philosophe, ennemi comme lui des philosophes, qui croyait en Dieu et aimait la nature, un commerce intime, dont il goûta le charme et recueillit le fruit.

La longue et intime liaison de Bernardin de Saint-Pierre avec Jean-Jacques Rousseau occupe une grande place dans la vie de notre auteur, dont elle est un des épisodes les plus importants. A ce titre, elle mérite mieux qu'une simple mention. Cette liaison exerça certainement une grande et décisive influence sur le talent de Bernardin, ses idées et même son caractère. Cette influence a été telle qu'elle a fait illusion à plusieurs critiques au point de leur faire commettre une injustice en l'exagérant au delà de toute proportion et de toute mesure. Il n'est pas rare que l'erreur sorte ainsi d'une vérité, et l'injustice de l'excès de la

justice même. Certains critiques ont donc affecté de considérer Bernardin comme un simple disciple de Jean-Jacques, comme son écho, son reflet, son clair de lune, et lui ont refusé, dans leurs galeries, le portrait à part réservé aux individualités originales (1).

La première visite de Bernardin de Saint-Pierre à Jean-Jacques Rousseau est du mois de juin 1772. C'est sans doute Rulhière qui en fut le négociateur et le truchement. Il est permis de l'induire de ce passage de la *Préface* de l'éditeur des œuvres de Bernardin, c'est-à-dire d'Aimé Martin, fort au courant des intimités de la vie de l'auteur, dont il avait épousé la veuve, pouvant ainsi consulter à tout instant la confidente et comme la tradition vivante d'une chère mémoire. Voici son témoignage :

« Vers le milieu du mois de janvier 1771, Bernardin de Saint-Pierre se trouvait au cap de Bonne-Espérance, et, près de s'embarquer pour revenir en France, il écrivit à Rulhière une lettre qui fut communiquée à Jean-Jacques Rousseau; il désira d'en connaître l'auteur; et lorsqu'il le vit pour la première fois, il l'accueillit avec beaucoup d'empressement. Telle fut l'origine d'une liaison qui fait époque dans la vie de Bernardin de Saint-Pierre. Dès qu'il connut Rousseau, il l'aima, on peut le dire, avec passion. »

(1) Pas tous pourtant. Le caractère du talent de Bernardin de Saint-Pierre a été très bien défini et sa place à part comme paysagiste, entre Jean-Jacques et Chateaubriand, a été très bien déterminée et délimitée dans le *Mouvement littéraire au XIX^e siècle* par Georges Pellissier, justement couronné par l'Académie française, 1889, p. 27.

Ce n'est pas trop dire en effet. Bernardin ne s'est pas montré ingrat envers ce qu'il considérait comme un bienfait de Dieu. Il a rendu hommage à cette amitié d'un grand homme, à l'honneur qu'elle lui faisait, aux services intellectuels et moraux qu'il en avait reçus en termes émus et enthousiastes, dans de nombreux passages des *Etudes de la Nature*, des *Harmonies de la Nature*, des *Vœux d'un solitaire*, la *Préface* de l'*Arcadie*, etc... Il a consacré à défendre le caractère de Jean-Jacques, à honorer sa mémoire, un *Essai sur Jean-Jacques*, rempli de faits curieux, d'anecdotes caractéristiques.

Bernardin est certainement l'homme qui a le mieux connu Jean-Jacques et qui le fait le mieux connaître. Le portrait qu'il en trace est un portrait d'ami, un peu flatté peut-être, et éclairé d'un jour un peu optimiste ; mais il est le plus ressemblant et, en somme, le plus fidèle de tous. Il ne méconnaît pas les défauts, les erreurs et les fautes ; mais il explique beaucoup de choses, il excuse celles qu'il n'explique pas, et il porte témoignage de qualités qui font pencher la balance du côté de l'indulgence.

Pour nous, nous nous sentons gagnés par l'accent de sincérité, d'ingénuité de cette déposition. Il est si rare d'entendre un écrivain, un disciple, un émule sinon un rival, louer son maître, son rival, et proclamer sa dette envers lui, que nous nous plaisons à le croire sur parole, jusque dans l'excès évident d'une reconnaissance trop compensée par les oublis, les ingratitude

et même les jalouses partialités d'autres témoignages. Cela fait du bien de trouver dans ces hautes régions de la littérature, d'où partent les bons et trop souvent aussi les mauvais exemples, un écrivain arrivé à la gloire et demeuré fidèle aux admirations et aux affections de sa jeunesse encore obscure. D'ailleurs, il est impossible d'inspirer de tels sentiments sans les mériter. Et c'est en cela que l'écrit de Bernardin de Saint-Pierre sur Jean-Jacques Rousseau est un document important autant qu'intéressant, trop peu consulté jusqu'ici pour l'histoire de ce grand homme. Bernardin demeure le grand témoin à décharge ou, du moins, à circonstances atténuantes, dans ce procès toujours pendant où il convient de faire à sa déposition sur une liaison de sept années, interrompue seulement par la mort, la place due à son talent et à son caractère, et de ne pas écouter seulement les relations malignes et intéressées des Grimm, des Diderot, des Duclos, des d'Épinay, des Dussault, des prince de Ligne ou des Corancez.

Les relations de Bernardin de Saint-Pierre et de Jean-Jacques Rousseau furent favorisées par toutes sortes d'affinités morales, de sympathies intellectuelles, et par cette double circonstance qu'ils se connurent au moment où ils jouissaient de la liberté et du loisir de la retraite, l'un du génie qui se repose de la gloire dans l'obscurité, l'autre du génie qui cherche sa voie, attend son heure et aspire à la gloire du fond de l'obscurité. Elles ne tardèrent pas à devenir familières,

intimes, cordiales, et leur sérénité ne fut troublée que par de rares orages, quand l'inquiète et soupçonneuse susceptibilité du misanthrope genevois se réveillait et se hérissait malgré les précautions de Bernardin pour en prévenir les effarouchements ou ses ingénieuses et flatteuses caresses pour les apaiser.

Jean-Jacques ne pouvait être indifférent aux hommages naïfs, désintéressés, d'une tendresse et d'un respect filiaux, qu'il recevait d'un homme intéressant, honnête, malheureux, dont la modestie ne dissimulait pas le talent, dont la destinée, ingrate au début comme la sienne, pouvait s'épanouir aussi, comme ces fleurs et ces fruits choisis qui croissent et qui mûrissent au milieu des épines. Ce qui flattait Rousseau, c'était moins l'admiration que l'affection de ce jeune homme généreux et mélancolique. Il fut certainement celui de tous qui approcha le plus près de son cœur. On aime à être plaint par ceux qu'on juge dignes de vous comprendre et qu'on sent capables de vous estimer, en dépit des calomnies et même des apparences. Rousseau se plaisait à jouer à l'apôtre, et Bernardin au disciple. L'un et l'autre étaient naturellement exaltés, chimériques, utopistes, épris du progrès, impatients de réformes, amoureux de la nature, qui les consolait des torts de la société, et ils se dédommageaient, en adorant l'humanité, d'être obligés de haïr les hommes.

Tous deux étaient d'infatigables marcheurs, des promeneurs insatiables des voluptés de la rêverie, des délices de la flânerie. Tous deux aimaient les

voyages, les voyageurs, les conversations à la péripatéticienne sur les mystères et les phénomènes de la création, les mœurs, les institutions et les coutumes des nations. Tous deux, enfin, avaient des goûts simples et patriarcaux. Ils se rencontrèrent donc volontiers et plusieurs fois la semaine au sortir de leur solitude, occupée chez l'un par ses soins domestiques ou le labeur servile et nourricier de la copie musicale, chez l'autre par les travaux aigris et stériles du solliciteur trop souvent déçu. Ils trouvèrent plaisir et profit à déambuler, à observer, à philosopher, à rêver, à herboriser, à déjeuner ou à souper ensemble, soit chez le Suisse des Tuileries, ou de Saint-Cloud, soit dans quelque cabaret à Montmorency, à Saint-Gratien, ou quelque café à Romainville, au Pré-Saint-Gervais, aux Champs-Élysées, au Bois de Boulogne, à Sèvres, soit au réfectoire des moines du Mont-Valérien, soit dans le modeste intérieur, propre et rangé, du quatrième de la rue Plâtrière.

Au retour de ces excursions suburbaines, de ces promenades botaniques, philosophiques, où les deux mécontents, les deux humoristes, les deux misanthropes pansaient mutuellement leurs blessures, et se dédommageaient des dégoûts du séjour à Paris et des déceptions du commerce des hommes, en échangeant, au milieu du rafraîchissement de la paix agreste, les confidences sur leur vie, les impressions sur la nature, les opinions sur la littérature et sur l'art, les jugements sur les écrivains anciens ou contemporains, les projets et les plans de réformes, Bernardin de Saint-

Pierre tenait journal ou du moins gardait note de ces conversations fécondes. Elles éveillaient en effet son esprit, formaient son goût. Elles fournissaient à son imagination et à sa sensibilité, pour les ébauches de scènes ou de tableaux qu'il s'exerçait solitairement à peindre, les couleurs d'un pittoresque nouveau, les ressources de ce style original qui devait, à l'heure de la perfection, mêler l'attrait de l'argumentation passionnée à la Jean-Jacques, aux enchantements et aux attendrissements de la grâce Fénélonienne.

On peut juger de l'influence de ce commerce par les traces qu'il a laissées dans les ouvrages de Bernardin. Il se proposait de consacrer à la mémoire de cette amitié unique un monument digne de son objet. Sans doute, la publication des *Confessions* le décida à renoncer à ce projet déjà en cours d'exécution. Les débris de l'édifice abandonné et ses matériaux occupent la moitié du tome XII des œuvres complètes, où l'on trouve des *Fragments* sur J.-J. Rousseau, un *Essai sur J.-J. Rousseau*, un *Parallèle entre J.-J. Rousseau et Voltaire*, pleins de traits curieux d'esprit ou de caractère, d'observations précieuses et de révélations piquantes sur les habitudes, les sentiments, les opinions de l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* pendant la dernière période de son existence. Les *Etudes* et les *Harmonies* ont enchâssé dans leur trame plusieurs morceaux demeurés sans emploi : tels sont les jugements sur Plutarque, sur la Grèce et sur Rome, le récit de la promenade au Mont-Valérien, au Pré-Saint-Gervais, la description du *Déluge*, du

Poussin, et le morceau si touchant du triomphe de Paul-Emile et de ses petits-enfants ; enfin les plus belles pages sur les dangers de l'émulation et sur l'abus et l'incertitude des sciences. On verra partout l'éloge et le regret de Jean-Jacques mêlés au souvenir de ces conversations pacificatrices, consolatrices, inspiratrices, dont les bienfaits n'ont pas trouvé en Bernardin un ingrat. Il était de ceux, trop rares, qui ont la religion de l'amitié, le culte de la reconnaissance, qui n'insultent pas les arbres dont ils ont mangé les fruits, et couronnent de fleurs aux jours anniversaires, comme le bon Ducis, célébrant la naissance de Skakespeare, les sources où ils ont bu.

Le *Voyage à l'Ile-de-France*, dans lequel Bernardin avait comme tracé au crayon, d'un dessin sûr mais un peu nu, les tableaux que plus tard il devait reprendre pour y répandre un si neuf et si vivant coloris, et où l'on trouve déjà, à l'état embryonnaire, plusieurs des scènes de l'immortel récit auquel il dut la gloire, eut, à ce qu'il dit, non sans quelque illusion peut-être, « un grand succès littéraire ; mais il ajoute plus justement » que ce fut presque tout le fruit qu'il en tira ». Il lui valut quelques amis, et déjà quelques admirateurs ; il lui fit aussi bien des ennemis parmi les colons, dont il contrariait les intérêts, et dans l'administration dont il révélait les injustices.

Il n'eut pas, dans le monde philosophique, un retentissement égal, tant s'en faut, à la déclamatoire *Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal.

Les encyclopédistes se méfiaient d'un homme dont les aspirations humanitaires et les idées réformatrices, sincères et désintéressées, ne comportaient pas les concessions et capitulations secrètes, familières à ces apôtres sans conviction, hardis seulement dans les sphères de la spéculation et de la critique, où ils pouvaient l'être à peu près impunément, au risque seul des impuissantes foudres sorbonniques. Mais peu soucieux des dangers de l'héroïsme et des honneurs du martyre, ils trouvaient moyen de flatter l'humanité sans offenser les princes et s'accommodaient fort bien avec les puissances.

Bernardin ne devait pas mieux réussir que Rousseau dans ces salons présidés par des femmes philosophes, dont la conduite était moins morale que leurs discours. Là sa mélancolie sincère, fruit des luttes de la pauvreté contre le besoin et du travail contre l'idée, offusquait la mélancolie affectée de M^{lle} de Lespinasse, née des défaillances des nerfs et des regrets de la passion. Là, son honnêteté même, le jour où il résista aux pièges d'une autre dame bel esprit, plus vertueuse en paroles qu'en actions, où il eut le tort impardonnable de se souvenir du mari en un moment où tant d'autres l'oubliaient, et le courage de préférer offenser une coquette qu'outrager un ami, ne lui valut que d'ironiques éloges, et en fit une sorte de héros ridicule.

Brouillé avec le baron de Breteuil en qui il avait cru trouver un ami, brouillé presque un moment avec M. Hennin, dont il trouvait le zèle mé-

thodique et circonspect trop lent au gré de ses impatiences et de ses mécontentements, aigri par l'échec de ses dernières tentatives soit pour obtenir un emploi d'officier à l'Ecole militaire, combinaison que faisait avorter la mort du gouverneur M. de Croismare, soit pour obtenir un poste consulaire, soit pour être chargé d'une expédition colonisatrice — toujours son utopique et tenace chimère — en Corse, ou d'une entreprise militaire sur l'île de Jersey, Bernardin de Saint-Pierre passa plusieurs années en proie à une crise de misanthropie qui frisa un moment l'hypocondrie.

C'est durant les intervalles lucides et tranquilles de ces troubles d'esprit et de ces tempêtes de cœur, que n'encourageaient que trop sa hantise avec Rousseau, ces promenades où ils envenimaient plus encore qu'ils ne pansaient réciproquement leurs blessures, et les défaillances de sa santé minée par le chagrin, les privations et la solitude, c'est durant ces éclaircies que Bernardin, décidé à renoncer à tout appui des hommes, et à ne plus vivre que par lui-même et pour lui-même, écrivait les premières pages de son poème philosophique de l'*Arcadie*, dont les fragments inachevés devaient plus tard trouver place dans les *Etudes de la Nature* et des *Harmonies*.

Rendant justice à des susceptibilités qui tenaient surtout à d'honorables scrupules, M. Hennin (1), ami aussi sûr et aussi fidèle que peu banal, exhor-

(1) De résident à Genève, M. Hennin était devenu premier commis au ministère des affaires étrangères.

tait Bernardin à la patience, au courage, aiguillonnait son dessein de travailler à des ouvrages suivis, plutôt qu'à des projets et à des Mémoires, le pressait de cultiver son jardin, c'est-à-dire de cultiver son génie, de tirer de l'eau de son puits, c'est-à-dire de tirer honneur et profit de son talent, et il favorisait ce qu'il y avait de juste dans ses revendications, d'immérité dans son infortune en lui ménageant, autant qu'il le pouvait, les faveurs de la cour.

A une gratification de cent pistoles accordée par le roi à la fin de 1774, étaient venues s'ajouter, grâce à M. Hennin, pour ramener un peu de calme et d'aisance au modeste logis de l'hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine-Saint-Honoré, quelques grâces plus effectives par leur caractère annuel. Pour comprendre la soif, chez Bernardin, de cette pluie d'or des subventions royales ou ministérielles, soit de nécessité et non d'avarice, il faut songer que si sa pauvreté fière et infatigable, qui faisait volontiers à pied le chemin de Paris à Versailles, à travers les bois, surtout à la faveur du silence ami de la nuit éclairée par la lune, n'avait pas de grands besoins, sa générosité avait ajouté à ses charges une pension à sa sœur, une pension à la vieille servante Marie Talbot, et bientôt l'entretien de son frère Dutailly. Celui-ci, dont l'ambition impatiente usait imprudemment de tous les moyens, même de ceux qui sont suspects, avait été emprisonné à la Bastille, sous l'accusation injuste de trahison, mais fut trop nécessairement, le désespoir l'ayant conduit à la

folie, interné dans une maison de fous gardée par les Chartreux de Noyon.

Avec ces charges, ces chagrins, ses démarches, ses Mémoires à M. de Vergennes sur ses services, sur ses pertes, sur les dédommagements qui lui étaient dus, ses placets et ses suppliques en faveur de son frère, ses plans et projets à l'appui de la fondation d'une colonie dans le Canada ou la Caroline, sur des terrains cédés par la reconnaissance américaine, comment Bernardin eut-il le courage de poursuivre encore des travaux, il est vrai consoleurs et vengeurs, et comment son imagination, victorieuse de tant de deuils, put-elle demeurer drapée des plus riantes couleurs, et dorée, par la vivace espérance, de ses lueurs d'aurore?

C'est le moment où il passe tour à tour des temples de marbre et des cabanes pastorales du décor de son *Arcadie* aux plantes et aux fleurs, aux ruisseaux et aux verdure, éclairés par le soleil providentiel, de ces *Etudes de la Nature*, où celui qui avait tant à se plaindre de la vie, se réfugiait dans le spectacle de la création, et en glorifiait l'auteur.

Dégoûté du monde et de ses mensonges, ne trouvant la vérité que dans la nature, la paix que dans la solitude, il renonçait à intéresser à son sort M. et M^{me} Necker, dont la faveur n'allait qu'à des hommages plus éclatants que les siens, et ne sortait guère de son hôtel de la rue de la Madeleine-Saint-Honoré, puis de l'ermitage des faubourgs où nous le verrons se retirer tout à l'heure,

que pour aller à Versailles, faire visite à M. Hennin, son conseiller sévère, mais son bienfaiteur efficace. Il ne pensait plus à solliciter un emploi. L'objet de ces visites du promeneur intrépide, qui se faisait un jeu d'aller à pied à Versailles, était surtout d'obtenir de M. d'Angivilliers un petit logement à Madrid, à Meudon ou dans quelque forêt du roi. En attendant que son protecteur obtienne pour lui « ce trou de lapin », cette « vue du ciel » nécessaires à son inspiration, il suit du moins le raisonnable conseil qu'il lui a donné de se loger un peu plus selon ses goûts et ses commodités.

En février 1781, un peu réconcilié avec la vie par l'avancement de son ouvrage et l'espérance du succès, un peu réchauffé par un rayon d'aisance sorti de la libéralité ministérielle dont M. Hennin dirigeait vers lui le plus qu'il pouvait les trop pâles largesses, il prit le parti de plier et de fixer sa tente. Faute de pouvoir se payer le luxe du séjour à la campagne, il se donna du moins celui d'habiter chez lui, de se mettre dans ses meubles par la location d'un modeste appartement rue Neuve-Saint-Etienne, maison de M. Clarisse, faubourg Saint-Victor.

Un logement dans le faubourg, c'est encore ce qui ressemble le plus à un logement à la campagne, quand on peut la voir de sa fenêtre et la posséder par les yeux, sous la forme d'un jardin. Aussi Bernardin célèbre, avec une joie enthousiaste et spirituelle qui lui est peu habituelle, la lune de miel de ce voisinage de la nature qui a

ses voluptés, moindres pourtant que celles de son commerce. Il est ravi « de la tranquillité et de l'honnêteté de sa demeure, du bon marché, d'une multitude de petites commodités, réunies dans quatre petites pièces dont deux tapissées d'un joli papier, des jardins qui l'entourent et qui l'embaumeront bientôt » (1). Il se déride tout à fait, et, devenu plus expansif et plus confiant, il s'enhardit jusqu'à des offres d'hospitalité qui respirent la candeur touchante de sa bonté et de sa fierté.

« J'irai vous voir à la première violette ; j'aurai bien près de cinq lieues à aller, j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation... Je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines, mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des Dames anglaises et de voir leurs pensionnaires et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin. »

(1) Lettre du 7 février 1781. *Correspondance*. T. II, p. 61.

CHAPITRE III.

TRIOMPHE LITTÉRAIRE.

(1779-1789)

C'est à partir de son séjour au faubourg Saint-Victor, dans cet ermitage aérien, couronnement fragile d'une maison en vétusté, pliant mais heureusement ne rompant pas sous les secousses du vent d'ouragan « qui fait remuer le chandelier sur la table », que Bernardin entre en pleine incubation de son ouvrage. Il commence à colliger, à reviser, à rédiger ses notes aux feuilles éparses, tellement nombreuses qu'il lui faudrait, dit-il, pour les étaler et les débrouiller, la table au tapis vert d'une vaste prairie.

Dès le 26 mars 1781, Bernardin se met à ce travail qui devait l'absorber jusqu'au printemps de 1784. Il repousse toute tentation de hâte et de précipitation, en dépit de tant d'urgences qui le pressent, en dépit même des conseils de M. Henin, impatient de voir fleurir ce talent qu'il avait deviné, et redoutant qu'une fois encore, son ami ne laissât la fleur se flétrir et ne manquât l'occa-

sion du succès. Bernardin ne regimbe pas à ces aiguillons ; mais il leur oppose les scrupules de sa conscience d'artiste, qui veut approcher autant que possible de la perfection, résistant à ses propres impatiences inspirées par les motifs les plus honorables et les plus modestes. Il souhaiterait surtout gagner de quoi payer ses dettes. « Je mourrais content si j'en venais à bout, et si je mettais en fonte ma mine sablonneuse, où je suis sûr qu'il y a des grains d'or ».

Il est intéressant de suivre, dans cette correspondance avec M. Hennin, qui nous initie à toutes les intimités de l'esprit, du caractère et du cœur de Bernardin pendant cette période décisive de sa vie, les progrès de sa transformation physique et morale, correspondant aux progrès mêmes de la gestation de son ouvrage. Enfin sa vocation éclate, irrésistible, à ses yeux ; il a enfin conscience de son génie. Aussi peu à peu son humeur inquiète s'apaise, sa mélancolie se déride, il goûte la douce et salubre ivresse du travail éclairé par les lueurs d'aube des pressentiments de gloire. Il reprend confiance en lui et dans les hommes ; il renouvelle avec une gaieté ingénue ces offres de libéralité et d'hospitalité qui attestent une reconnaissance impatiente de cordiales et patriarcales réciprocités. Ne pouvant offrir un dîner à son ami, il lui offre du moins un plat à son choix ; il veut lui faire présent des plus curieux et gracieux spécimens de sa collection d'histoire naturelle ; il détachera du mur en son honneur un petit tableau de Chavannes, peint en 1715, représentant un

rocher avec une chute d'eau, et qui porte déjà son nom inscrit sur le châssis, etc.

Quand on pense que Bernardin écrivait ces jolies lettres au milieu des embarras et des soucis que lui causaient sa sœur et ses deux frères, auxquels il distribuait, avec une générosité infatigable, ses secours, lui qui avait tant besoin d'être secouru lui-même, vivant précairement des libéralités des mains ministérielles, prodigues envers la médiocrité flatteuse, avares pour le talent fier ou méconnu, on l'admire d'avoir pu surmonter de tels obstacles, on le plaint d'avoir eu à les subir, on l'aime de garder encore le courage et la force de sourire à travers les soupirs que lui arrache parfois l'ingratitude de sa destinée.

Enfin il peut ajouter à ses avances cordiales et à ses offres hospitalières l'appât, qu'il sent avoir quelque prix pour l'amicale curiosité de M. Hennin, d'une première communication de son ouvrage qui avance, récompensant sa peine de ces mâles joies, connues même du laboureur au bout de son sillon.

« Je viens de mettre en ordre les préliminaires d'un ouvrage qui m'occupe depuis neuf ans et qui a pour épigraphe : *Miseris succurrere disco*. Je les ai communiqués à deux personnes de caractères très différents ; il ne me convient pas de répéter le jugement qu'elles en ont porté ; mais j'ai pensé qu'ils méritaient l'attention d'un homme de goût et d'Etat, puisqu'ils ont pour objet de découvrir la source de nos plaisirs dans la nature, et celle de nos maux dans la société.

Le 6 décembre 1783, Bernardin a fini ce terrible

travail de copie et de mise au net, travail nécessaire, mais fastidieux, dont quiconque tient une plume connaît le supplice. Il a achevé, rongé « par la lime sourde du travail sédentaire », ses quinze cahiers de grand papier, chacun de 24 pages, petite écriture, qui formeront, pense-t-il, trois petits volumes. Il était temps qu'il finît : « sa vue se trouble le soir, il voit les objets doubles, surtout ceux qui sont élevés ou à l'horizon ; mais sa confiance est en celui qui a fait la lumière et l'œil ».

En même temps qu'à la transcription, l'auteur procède à la correction, à la revision, qu'il décrit en termes pittoresques.

« Tous ces contretemps ne m'empêchent pas de travailler à mon ouvrage... Vous ne connaissez pas jusqu'où va la tendresse d'un auteur pour sa production. Celle d'une mère pour son fils ne lui est pas comparable. J'ajoute ou je retranche toujours quelque chose à la mienne : l'ours ne lèche pas son petit avec plus de soin... »

On pourrait ajouter : avec plus de bonheur, car ce supplice de la composition comme celui de la gestation a ses alternatives de douleur et de délices. « Il y a eu des moments, dit Bernardin à son ami, où j'ai entrevu les cieux, éprouvant, à la vérité, dans ce monde, des maux inénarrables. »

Ces maux qui faisaient retomber si cruellement le rêveur à terre, qui provenaient toujours des mêmes causes, ses sollicitudes pour sa famille, redoublaient à ce moment d'intensité, de façon

à arracher à un ami bien raisonnable, bien sûr et bien fidèle pourtant, cette exclamation tristement plaisante : « Vraiment, vous êtes aussi par trop malheureux ! »

A quoi Bernardin répondait, avec son sourire de résignation et de lassitude, et son philosophique et mélancolique enjouement : « Les Persans disent en proverbe que le plus étroit du défilé est à l'entrée de la gloire ; si ce proverbe est vrai, mes malheurs vont finir, car ils sont à leur comble. » Par là, il faut entendre l'état de son frère Dominique, le maniaque, qui faisait des siennes à Ham, et en faveur duquel il se décidait à renouer ses relations relâchées avec le baron de Breteuil, afin de l'intéresser à ce malheureux persécuté par une lettre « qui devait lui faire verser des larmes, si son cœur n'était pas de rocher » ; et l'état de ses finances, menacé de la suppression de la gratification du contrôle général sur laquelle reposait le fragile édifice de sa sécurité matérielle ; et l'état de ses affaires littéraires, au moment où il entrait dans le labyrinthe de l'impression de son ouvrage.

Sur sa requête, M. de Villedeuil lui avait accordé un censeur à son choix. Il avait choisi M. Sage. Mais ce censeur au nom d'heureux augure le justifierait-il ? Serait-il indulgent ou sévère ? Et puis ce n'était pas tout que de satisfaire le censeur savant, ou du moins de ne pas le mécontenter par ce livre où la science n'était pas trop bien traitée ; il y avait deux censeurs à subir quand il était question dans un ouvrage de philosophie, de

politique, de religion. Or l'ouvrage de Bernardin était dans ce cas. Il était assujetti à un double visa : celui du censeur ordinaire et celui du censeur théologien.

Tout se passa à merveille, s'il faut en croire le récit optimiste mais sincère de la correspondance, écrit sous l'impression toute chaude des faits ; le récit que nous trouvons dans les *Vœux d'un solitaire* est un peu différent. Bernardin s'y plaint amèrement de la double et humiliante épreuve, par laquelle son livre n'a pu passer sans laisser de sa laine au buisson. Malgré des sacrifices qu'il regrette, il n'a pu complètement apaiser les susceptibilités de son censeur théologien, et n'en a obtenu, non sans peine, qu'une simple approbation, qu'un sec et dédaigneux visa, sans la moindre phrase d'éloges.

Où est la vérité ? Dans les deux récits sans doute, quoiqu'ils soient assez différents pour paraître contradictoires. On les concilie très bien en remarquant que l'un est de 1784 et l'autre de 1789. Il y a tout un monde.... écroulé entre ces deux dates. Dans le premier récit, l'épistolaire, Bernardin voyait en beau, avait intérêt à espérer, et à associer ses amis à ses espérances. Dans le récit de l'ouvrage politique, Bernardin avait intérêt à se poser en victime et à se plaindre. Et peut-être le faisait-il sans intérêt, de très bonne foi, parce qu'il était de mode, à ce moment, de se plaindre, que la critique de l'ancien régime était de rigueur. Ceux même, ceux surtout qui n'avaient pas souffert des abus, criaient comme les

autres, même plus fort. Tout cela est très humain.

Dans sa lettre du 6 avril 1784, Bernardin de Saint-Pierre poussait un long soupir, cette fois de satisfaction et de délivrance. Il respirait largement, comme un prisonnier dont on lève l'écrou. Il y avait bien de quoi. Non seulement son censeur n'avait pas justifié ses craintes ; mais il avait dépassé ses espérances. Non seulement il s'était contenté de quelques retranchements, mais ses redoutables ciseaux n'avaient taillé que dans des passages que l'auteur eût sacrifiés de lui-même. Enfin, pour comble de bonne fortune, non seulement il avait satisfait son censeur, mais il l'avait séduit, conquis. Il en avait reçu des éloges que la qualité de la personne rendait doublement flatteurs. Son censeur était devenu son prôneur, son ami, s'intéressant à son succès, et lui en faisant savourer l'avant-goût par des compliments fort inattendus, un zèle et un dévouement plus étonnants encore.

Pour le coup, il s'enhardissait jusqu'à offrir à M. Hennin et à M. et à M^{me} Mesnard (encore une conquête de Bernardin : le mari, un financier, ancien premier commis au contrôle général, était devenu un des plus dévoués amis du solitaire), un dîner destiné à célébrer des nouvelles de si heureux augure. Et en quels termes cordiaux et gracieux qui attestent l'homme, si volontiers heureux, si volontiers généreux, jaloux non de jouir égoïstement de son bonheur, mais d'en partager les prémices avec les rares courtisans de son génie inconnu, les rares protecteurs

de son adversité. Après tant d'autres lettres, tristes comme sa situation, il y a plaisir à lire ces lignes, écrites d'un esprit et d'un cœur épanouis :

« J'ai précisément une table ronde, où il peut tenir quatre personnes. Je vous donnerai des viandes simples, parmi lesquelles se trouvera un grand pâté, que veut me donner M^{me} Mesnard, du vin naturel, mais d'un bon naturel, d'excellent café et du punch que je fais supérieurement, soit dit sans vanité. La nature doit faire les principaux frais de ma petite fête ; ainsi j'attends qu'elle ait tapissé de verdure les parterres, et pavoisé de feuillages et de fleurs les bosquets d'arbres de mon paysage ; elle y travaille jour et nuit. Si vous étiez un homme qui l'observiez, je vous dirais : Mettez-vous en route dès que vous verrez le marronnier jeter ses girandoles... »

Pour mieux juger cette lettre, il faut que le lecteur sache que son auteur n'était pas encore sorti des limbes de misère où il s'était caché si longtemps, qu'il était sans ressources fixes, qu'il ne pouvait aller à Versailles qu'à pied ou en place offerte dans quelque voiture amie, qu'il portait en été, comme le mouton, disait-il, l'habit de laine de l'hiver ; que, réduit aux soins hâtifs d'une femme de ménage, il était à lui seul son commissionnaire, son pourvoyeur, son cuisinier, son valet de chambre et son secrétaire. Il aurait pu ajouter qu'il était aussi son portier, la vieille maison à porte-cochère verte, la troisième ou quatrième après les Pères de la Doctrine, à quelques cent pas du Jardin du Roi, non loin de la demeure où Rollin, plus heureux, avait composé ses ouvrages, ne paraissant pas jouir de nombreux

visiteurs. Aussi son propriétaire avait jugé inutile la dépense d'un suisse pour introduire ceux qui se présentaient dans cette cour, où, pour trouver Bernardin de Saint-Pierre, il suffisait de prendre à droite un petit escalier, et d'y monter jusqu'à ce qu'on en trouve la fin.

Aussi n'avait-il pas osé inviter M^{me} Hennin à grimper jusqu'à sa mansarde, et s'en excuse-t-il en ajoutant : « J'ai le plus grand désir de saluer M^{me} Hennin ; si elle et vous venez cet été à Paris pour voir le Jardin du Roi, engagez-la à faire un acte de charité en montant dans mon petit ermitage ; je lui offrirai un panier de fruits, de la bière, une bonne brioche toute chaude et que mon pâtissier fait par excellence. »

L'homme qui écrivait ainsi à ses amis, les méritait et méritait de les garder ; c'était un honnête homme, un bonhomme, avant d'être un grand homme, on ne peut plus aimable quand il était heureux, ou plutôt quand il n'était pas trop malheureux, car il était facile à l'espérance, et savait se contenter de peu, et il lui suffisait d'une éclaircie, d'un coin de ciel, d'un peu d'azur, d'un rayon, d'un parfum, pour regagner la paix et sourire à la Providence.

Il était loin, en avril 1784, d'être au bout de ses tribulations, et de voir son ouvrage corrigé, censuré, approuvé, allégé par quelques sacrifices de lest, aborder au port du succès. Sans doute, c'était déjà beaucoup que d'avoir obtenu, non plus la faveur louche, honteuse, grosse de réticences et de dangers de désaveu, de la permission tacite d'im-

primer, qui mettait à l'abri la responsabilité du censeur, l'auteur endossant seul les risques et périls de la publication. Il était muni d'une approbation élogieuse, d'un privilège du Roi pour exploiter son ouvrage, titre moins précaire que celui de l'approbation tacite, le seul qu'eût obtenu le *Voyage à l'Ile-de-France*, mais qui ne garantissait point l'auteur contre la rapacité ou la mauvaise foi des libraires et contre la piraterie de la contrefaçon, aussi ruineuse qu'impunie, en l'absence de traités internationaux de protection.

Le seul moyen de tirer de son ouvrage un gain légitime et non un salaire dérisoire était, pour un écrivain, d'éviter les fourches caudines du traité à forfait ou à compte à demi avec un libraire en vogue, de faire imprimer son livre à ses frais et de le faire vendre à son profit.

Pour un homme sans autres ressources que les bienfaits du Roi, une gratification annuelle de cent pistoles sur le contrôle général, une pension de 500 livres sur le ministère des affaires étrangères, une gratification de 200 livres sur le *Mercur*e et quelques débris de patrimoine, c'est-à-dire de quoi végéter (et là-dessus Bernardin avait encore entrepris de secourir sa sœur et ses deux frères, et de commencer à payer ses dettes), le parti le meilleur, comme résultat pratique, était justement le plus difficile. Il semblait même impossible. Mais la Providence ne pouvait demeurer indifférente à un ouvrage où elle était si dignement louée de sa bienfaisante intervention dans les affaires humaines, les plus petites comme

les plus grandes. Bernardin ne possédait rien au monde ; mais il avait su trouver et garder deux véritables amis, solides et sûrs, admirateurs de son talent, de son courage, et justement confiants dans une probité dont il avait fourni témoignage en faisant d'héroïques sacrifices pour s'acquitter de ses dettes envers eux.

M. Hennin et M. Mesnard n'hésitèrent pas à rouvrir leur bourse à leur ami dans l'embarras ; et ils lui prêtèrent spontanément les cent louis dont il avait besoin pour amorcer, sinon pour payer entièrement l'impression, leur créance étant d'ailleurs, grâce à l'insistance de Bernardin, qui n'accepta le service qu'à cette condition, hypothéquée sur le produit de la vente, et par lui surabondamment garantie. Il ne restait plus qu'à trouver un imprimeur, un libraire, et à vendre l'ouvrage à un prix et dans des conditions rémunérateurs.

Enfin, après bien des pas et démarches inutiles, Bernardin traita avec Didot jeune, non sans devoir quelque chose de l'heureuse issue de l'affaire au zèle dévoué d'un prote intelligent, nommé Bailly, qui, après la lecture de quelques pages du manuscrit, se porta garant de la valeur et du succès de l'ouvrage et mérita ainsi la gratitude due aux serviteurs, aux témoins de la première heure (1), encore obscure et douteuse.

(1) *Mémoires*, par Aimé Martin, p. 285. — Il est intéressant et curieux, au point de vue des mœurs et coutumes de la librairie et de la littérature en 1784, de lire dans les *Vœux d'un solitaire* le récit, plein de traits caractéristiques et parfois comiques, où l'obser-

L'éditeur se chargea d'imprimer les trois volumes in-12 des *Etudes de la Nature* à raison de 29 francs 12 sous la feuille, onze francs la rame de papier, sur un tirage à 2,000 exemplaires, moyennant le paiement de 700 fr. d'à-compte et d'avance par volume. Nous donnons, à titre de curiosité, le résumé des stipulations de ce traité, signé entre les deux parties en juin 1784.

Après l'imprimeur, le graveur. Celui de Bernardin n'était autre que Moreau le jeune, dessinateur et graveur du cabinet, qui avait déjà gravé les planches du *Voyage à l'Ile-de-France*.

M. Moreau consentit à graver un frontispice et trois planches d'histoire naturelle pour la somme de vingt à vingt-deux louis, dépense non superflue, confesse trop modestement Bernardin, « puisqu'il est possible que bien des gens achètent mon ouvrage pour l'estampe seulement, ainsi qu'il est arrivé à d'autres ».

Il fallait faire face à tout cela avec cent louis comme avance. Bernardin avait beau « se mettre en règle comme un négociant », serrer soigneusement dans un tiroir spécial de son petit secrétaire ses traités, ses comptes, tous les papiers qui avaient trait à ses affaires ; il avait beau se refuser la moindre somme pour ses besoins, jusqu'à demeurer couvert de laine au milieu de l'été, et résister à l'offre de crédit que lui faisait son tailleur pour un habit plus léger, il ne pouvait se dissimuler

vation et la malice de Bernardin se jouent à travers les détails de ses pérégrinations, de ses aventures et mésaventures à la recherche d'un imprimeur, d'un éditeur et d'un critique.

que c'était là une maigre mise au jeu. De là des inquiétudes qui lui échauffaient le sang, et détruisaient l'effet de ce régime rafraîchissant dont il trouvait toute la pharmacie dans son jardinet. Un remède plus salubre que celui de la laitue et de l'oseille lui fut administré par l'agréable nouvelle, au cours de l'impression, de la souscription du maréchal de Castries à 100 exemplaires de son ouvrage. C'était un appoint de 900 francs pour cent exemplaires à 9 francs.

Et Bernardin, encouragé, de se remettre avec énergie à cette fiévreuse besogne de la correction des épreuves. « Je suis à présent, écrivait-il à M. Hennin le 1^{er} juillet 1784, dans les douleurs de l'enfantement ; car il n'y a point de mère qui souffre autant en mettant un enfant au monde, et qui craigne plus qu'on ne l'écorche ou qu'on ne lui crève un œil, qu'un auteur qui revoit les épreuves de son ouvrage. »

Là-dessus, avis reconfortant de la souscription du contrôleur général à 100 exemplaires, faveur ménagée par son ami M. Mesnard, ancien premier commis au contrôle général, qui y avait gardé une heureuse influence. M. Hennin lui procurait à son tour une souscription de son ministre, le comte de Vergennes. Et alors c'est presque gaiement, quoique réduit à la solitude par la maladie de sa servante, que Bernardin se remettait à la besogne, refaisant des pages entières de son manuscrit, épluchant ses épreuves du matin au soir.

Corriger un ouvrage quand on a la fécondité

du génie à son premier fruit, ce n'est pas seulement profiter des occasions de le diminuer, mais surtout de celles de l'augmenter. Aussi, en réponse aux espérances de succès et de fortune que lui exprimait M. Hennin, Bernardin lui écrivait-il, le 30 août 1784 :

« Je puis vous assurer qu'il faudra que j'aie vendu mille exemplaires de mon ouvrage avant que je mette dans ma bourse un seul écu qui m'appartienne. L'article seul des présents sera de près de 1,500 livres, auquel il faut joindre les frais de brochure, de 500 livres. »

Enfin, dans le courant de novembre, l'ouvrage est imprimé. Il ne s'agit plus que de vaincre et de profiter de la victoire, c'est-à-dire de vendre rapidement ces 2,000 exemplaires, et d'obtenir les suffrages de la presse et de l'opinion.

Bernardin écrit le 29, tout essoufflé, à M. Hennin :

« Vendredi prochain, s'il plaît à Dieu, je ferai mettre à votre adresse, à la messagerie de Versailles, un ou deux paquets de librairie contenant mes présents d'une part et de l'autre les 25 exemplaires pour lesquels ont souscrit M. le comte de Vergennes et M. le baron de Breteuil.

« Samedi donc, au soir, j'espère être chez vous, et présenter le lendemain mes exemplaires bien reliés aux trois ministres qui m'ont honoré d'une souscription forte et aux personnes qui les y ont engagés. Je partirai de Versailles le dimanche après-midi, et je ferai mes présents dans Paris, à mes amis, aux journaux, etc... Croyez que cet article me coûtera plus de 50 louis... Je logerai à mon ordinaire à *la Croix de Lorraine*... »

Nous ne craignons pas d'ennuyer les lecteurs par ces détails caractéristiques sur l'impression, la mise en vente, les profits et pertes, le bilan enfin de l'exploitation d'un ouvrage par l'auteur en 1784. Il ne s'agit ni du premier auteur ni du premier ouvrage venu. Il s'agit des *Etudes de la Nature*, et de Bernardin de Saint-Pierre. Nous croyons donc curieux et piquant cet épisode, ce chapitre d'un livre qui pourrait être intitulé, à comme un autre ouvrage de ce genre consacré Voltaire, mais avec le fiel en moins : *Ménage et finances de l'auteur de Paul et Virginie*.

L'ouvrage est donc en vente. Il s'agit de le vendre, c'est-à-dire de l'annoncer, de le *lancer*, de le faire *mousser*, comme disent aujourd'hui, dans leur argot financier, les confrères de Bernardin de Saint-Pierre, moins novices et moins naïfs que lui. La *Gazette de France* dépendait du ministère des affaires étrangères. Bernardin recourt au crédit de M. Hennin pour obtenir que le journal officiel ou officieux du ministère annonce son ouvrage.

« Vous avez certainement oublié de me faire annoncer dans la *Gazette de France* de vendredi dernier, car elle n'a point parlé de mon ouvrage... Employez, je vous prie, l'influence que vous pouvez avoir sur quelques journalistes, tels que celui du *Journal de Paris*, du *Mercur*, du *Courrier de l'Europe*, de l'*Année littéraire*, du *Journal des Savants*, des *Petites Affiches*; ce dernier en a dit un seul mot : il le qualifie d'intéressant; à la vérité, il promet d'y revenir. »

Avec le commencement du succès, avec les

démarches des libraires, offrant de prendre cent ou deux cents exemplaires à prix réduit, M. Pancoucke en tête, avec les premières appréciations favorables des journaux, commençaient aussi d'arriver les faveurs ministérielles : pension de 500 livres de M. de Vergennes, gratification de 200 livres sur le *Mercur*e, les offres de service des protecteurs qui ne se présentent que lorsqu'ils sont inutiles, les reproches gracieux des amis de la bonne fortune qui se cachent pendant la mauvaise. Si candide qu'il soit, Bernardin ne s'y trompe pas et éconduit, en ces termes à la Jean-Jacques, les empressements tardifs de M. de Rulhière :

« Je suis sensible au souvenir de M. de Rulhière ; il se plaint que j'aie suspecté les sentiments de son amitié ; voyez si j'ai eu tort : dans le temps que tout me devenait contraire, il s'amusait à faire sur moi et sur Jean-Jacques une comédie intitulée : *Le Méfiant*. Je conviens qu'il m'a donné autrefois des marques d'amitié ; mais c'était lorsque j'étais heureux ; je ne doute pas qu'il ne revienne à moi si je le deviens. Quoi qu'il en soit, je ne lui veux point de mal, et je lui ai obligation en partie de la portion de bonheur que j'ai trouvée dans la solitude. »

En attendant un autre bonheur, celui de la petite maison et du petit jardin à lui, qu'il considère dans le lointain, avec les yeux de convoitise dont les spéculateurs moins modestes pressent du regard l'apparition du premier million, Bernardin, encore caché dans la pénombre des débuts heureux, épie anxieusement le moindre mouve-

ment de décroissance dans la pile de ses exemplaires accumulés, le moindre signe d'approbation ou de désapprobation dans les oracles de la critique.

En outre des éloges des n^{os} I et V de l'*Année littéraire* (1785), Bernardin a lieu de se féliciter de ces témoignages directs ou indirects qui sont parfois plus précieux à l'auteur dans leur discrétion ou leur expansion que les suffrages de ceux qui ont pour mission de diriger l'opinion, et qui trop souvent ne font que la suivre. Le cardinal de Bernis, mis en goût par un premier exemplaire, en a demandé un second à l'éditeur, ce qui indique un avis favorable et le désir de le faire partager. Puis il y a les lettres des admirateurs connus ou inconnus, et parmi les premiers de M. Dussaulx, l'ami de Jean-Jacques.

A ce moment perce chez Bernardin, sous l'aiguillon d'un froid de 8 degrés 112, le désir et l'espoir « de loger à terre dans un petit jardin ». Il souffre dans son donjon d'un froid excessif. « Hier au soir, j'eus un frisson très vif en me mettant au lit. Ce matin, les augets de mes oiseaux étaient gelés, quoique j'eusse fait du feu toute la journée, au point qu'il a pris dans le tuyau de mon poêle, ce qui m'a inquiété quelques instants (1). » Mais ce fameux jardin de ses rêves « n'est pas près d'être planté ». Il n'a pas plus tôt payé 4,500 livres à son imprimeur, entrevu, avec la vente consommée du premier mille, l'époque

(1) Lettre à M. Hennin du 1^{er} mars 1785.

prochaine où il pourra rembourser ses bailleurs de fonds, MM. Hennin et Mesnard, à table chez lui, presque au jour anniversaire de celui où, chez lui et à sa table, ils lui ont tous deux si obligeamment, l'année précédente, ouvert leur bourse, que déjà il entend bourdonner à ses oreilles ce bruit de frelon de la contrefaçon.

« On m'a assuré qu'un libraire de Paris faisait contrefaire mon ouvrage à Genève. Prenez là-dessus, je vous prie, quelques informations. Je viens d'en écrire à M. de Villedeuil, afin qu'il donne des ordres aux inspecteurs de la librairie sur la frontière, pour que cette contrefaçon y soit arrêtée. »

C'est là un souci qui reparaitra plus d'une fois en nuage sur le front de Bernardin et dans ses lettres. La contrefaçon était une des plaies de la littérature pendant le XVIII^e siècle. Les libraires parasites vivaient ainsi sans bourse délier des dépouilles des libraires honnêtes, comme le contrebandier vit du fisc. Et, comme nous le verrons, ce commerce frauduleux et spoliateur étant impunissable à l'étranger, et soumis seulement à certains risques sur le marché français, le profit légitime qu'il pouvait retirer l'auteur de son œuvre en était diminué au point de ne justifier que trop les préoccupations et les protestations, le plus souvent stériles, que nous verrons Bernardin multiplier en vain dans ses lettres à M. Hennin, où retentira plus d'une fois son pittoresque appel au secours et poétique cri d'alarme :

A peine j'ai recueilli quelques gerbes, et les rats

entrent dans ma grange ; aidez-moi à mettre ma moisson en sûreté ».

Bernardin trouve une consolation, sinon un dédommagement, à ces misères de l'art et du métier, dans les espérances que lui donne un succès dont abondent autour de lui les témoignages flatteurs. S'il « ne compte point du tout sur l'Académie, qu'il n'a pas assez ménagée ni dans ses beaux esprits ni dans ses philosophes », son ouvrage lui attire des lettres et des visites sur lesquelles il ne comptait guère. C'est un ancien ami de Jean-Jacques et de d'Alembert qui vient le féliciter et veut absolument l'emmener à sa campagne. C'est M. Panckoucke qui vient lui prodiguer les éloges et les offres de service. Il aura un article de M. Garat ; il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un autre au *Journal de Genève* ; son livre fait une grande sensation dans le clergé. Les grands vicaires abondent chez lui. Celui de Soissons vient lui offrir un logement dans sa maison des champs : celui d'Agde doit le mener chez M. l'archevêque d'Aix, qui désire le connaître. Un abbé de Vignerac, dans sa thèse pour sa majeure, en Sorbonne, oppose son nom à celui de M. de Buffon, met les *Etudes de la Nature* en contraste avec les *Epoques de la Nature*, applique son système des marées au déluge universel.

Bientôt, rien ne réussissant comme le succès, en France où, malgré la générosité proverbiale, il se trouve encore plus de gens pour venir au secours du plus fort qu'au secours du plus faible, c'est autour du pauvre homme, déjà importuné

de sa gloire naissante, un tourbillon aussi gênant que flatteur de visites, de lettres, d'invitations, d'offres de tout genre, de dîners, de villas, de recettes pour ses maux, même d'argent, et aussi de sollicitations indiscrètes mêlées aux compliments. Enfin il n'est pas jusqu'à des offres de mariages avantageux que certains de ses admirateurs et certaines de ses admiratrices n'adressent à un homme évidemment fait pour être heureux avec une compagne et pour la rendre heureuse.

Bernardin ne perd pas la tête au milieu de tous ces hommages ; il n'a pas le moindre vertige. Il répond à tous et à toutes avec une bonhomie souriante et malicieuse, très différente de l'aigre rudesse de Rousseau. Mais, tout en la parant de bonne humeur et de bonne grâce, il défend avec fermeté son indépendance et sa tranquillité. Il se retranche, pour esquiver les visites à faire, sinon celles à recevoir, derrière ses habitudes de retraite et de solitude, son dégoût pour l'intrigue, le dérangement de sa santé, altérée par le travail. Il s'excuse de ne pouvoir aller voir l'archevêque d'Aix, surtout en sollicitateur, n'ayant rien à demander. Il éconduit gracieusement les avances des femmes qui, sincèrement ou non, par enthousiasme ou par coquetterie, montent l'escalier des débutants heureux, pour les regarder et les interroger curieusement ou pieusement, pour leur offrir leur influence, leur salon, leur carrosse, ou leur demander des autographes. Ainsi arrive-t-il à la comtesse Dubois de la Motte, à la marquise

de Bois-Guilbert, et même à Madame Adélaïde, à qui Bernardin de Saint-Pierre ne dédiera pas sa seconde édition, en dépit des insinuations de l'abbé de Vignerac. « Je ne solliciterai pas cet honneur, écrit-il à M. Hennin. Les puissances de ce monde m'ont trop souvent repoussé ; je ne leur demande plus rien qu'une solitude un peu mieux meublée que celle qui est au frontispice de mon livre ; c'est là où j'espère, en paix et surtout en liberté, achever de dégager ma Minerve de son arbre, et mettre un globe à ses pieds. »

Sait-on quel fut le plus doux fruit, pour Bernardin de Saint-Pierre, du succès de ses deux éditions, car l'année 1785 avait suffi à épuiser la première, et en mars 1786, paraissait la seconde, qui ne devait pas non plus moisir sur les rayons de l'éditeur ?

Les bénéfices de Bernardin de Saint-Pierre sur sa première édition lui servirent à payer ses dettes, depuis les plus récentes jusqu'aux plus anciennes, car avec un sentiment méticuleux de l'honneur, il compulsait ses papiers pour déterrer les créanciers qu'il pouvait avoir oubliés, et en découvrait un pour cent livres, empruntées quand il était élève des ponts et chaussées. Enfin le prince Dolgorouky, le joaillier Duval, M. de Taubenheim, conseiller du roi de Prusse, qui nia généreusement sa créance et ne voulut accepter que les œuvres de son ami, une fois payés en capital et en intérêts, de même que MM. Hennin et Mesnard, avaient été antérieurement rem-

boursés, et Bernardin ayant fait face à ses engagements de protection et de subvention fraternelles, au renouvellement de sa garde-robe, il lui demeura en excédent cinq à six mille livres. Il les plaça en rentes foncières, de façon à pouvoir retirer cet argent à son gré, pour réaliser enfin une de ses ambitions, aussi impérieuse peut-être pour lui que celle de la gloire.

C'était là le bilan de Bernardin à la date du 22 avril 1786, vingt jours après la mise en vente de sa seconde édition.

Dès le 9 juin, cédant à son impatience, et escomptant sans trop de témérité les produits de cette seconde édition, il se donnait enfin la joie d'acquérir une petite maison avec un jardin rue de la Reine-Blanche, vis-à-vis de celle des Gobelins, pour le prix de 5,000 livres, payable le 1^{er} septembre. « Les frais de lods et ventes du contrat, dit-il à M. Hennin, de deniers royaux, de lettres de ratification, de réparations, de cloisons, de jardinage, d'ameublement, d'approvisionnement, feront monter mon acquisition à plus de 7,000 livres. »

La charge serait légère si la contrefaçon ne lui arrachait avec une audace cynique, accrue par l'impunité, le plus clair du fruit de son travail. En septembre 1786, il n'évaluait pas à moins de soixante mille livres le préjudice à lui causé par le débit des contrefaçons de son ouvrage en fraude de ses droits, en frustration de ses profits légitimes.

Il se consolait en s'occupant de son installa-

tion, dont les frais étaient allégés par une gratification de 600 livres sur le *Mercur*, due à l'initiative du baron de Breteuil, et une gratification de mille livres sur le contrôle général, sollicitée et obtenue à son insu, avec la persévérance du dévouement féminin, par deux grandes dames de ses admiratrices, les comtesses de Grammont et de Chabannes. Il était digne de ces zèles délicats et gracieux, celui qui avait parlé si éloquemment de la nature, de la Providence, fait l'éloge des femmes, sans lesquelles rien de grand ni de beau ne se ferait en ce monde, et qui, comme épouses et mères, jouent un si grand et si noble rôle dans la famille et la société, celui qui avait une si ingénieuse et si charmante façon d'orner et d'embellir son jardin.

« J'ai, dans mon petit jardin, un verger, des vignes, etc. ; j'en réserve une partie pour y mettre des fleurs. J'espère que vous voudrez bien contribuer à l'embellir en me donnant quelques greffes d'anémone ou de renoncule auxquelles je donnerai votre nom. J'en userai de même à l'égard de quelques autres personnes, et j'aurai, pour sortir de ma solitude, des images agréables de mes amis. J'espère que madame Hennin voudra bien concourir de sa part à embellir mon ermitage, d'abord par des fleurs, ensuite par sa présence (1). »

C'est ainsi que, dans son jardin, il eut des anémones, des jacinthes, des tulipes, et toutes sortes d'autres plantes, portant les noms de ses

(1) L'anémone, d'après un passage d'une autre lettre de Bernardin, est sa fleur favorite, comme l'ancolie était celle de Jean-Jacques. *Correspondance*, t. II, p. 355.

admiratrices, zélatrices, visiteuses : M^{me} Hennin, M^{me} Mesnard, qui lui envoyait en tribut les plus beaux spécimens des parterres de sa terre de la Bonnière, en Touraine ; la princesse Lubomirska, la comtesse de Grammont, la comtesse de Chabannes, la comtesse de Coislin, la marquise de Bois-Guilbert, et sans doute aussi la comtesse de Genlis, dont le frère, M. Du Crest, chancelier du duc d'Orléans, lui envoyait pour étrennes, de la part de son maître, à la fin de décembre 1787, le brevet d'une pension de 800 livres. Peut-être faut-il mettre sur la liste la duchesse de Polignac, chez qui Marie-Antoinette avait cité comme charmant un passage des *Etudes*. Bernardin écrivait dès le 26 décembre 1785 :

« La reine, le croirez-vous ? dînant au commencement de ce mois chez M^{me} de Polignac, a cité mon ouvrage, à l'occasion des oiseaux des Indes, dont quelques-uns ont des poitrines rouges dans la saison des amours, comme si c'étaient des habits de parade prêtés par la nature seulement pour le temps des noces. Ce suffrage auguste me fait sans doute plaisir, comme venant d'une belle dame et d'une reine. »

Au commencement de 1787, Bernardin était donc enfin heureux, guéri par le succès des blessures du travail, réconcilié par la renommée avec l'espérance, riche, relativement à l'ancienne pauvreté. Il ne lui eût pas manqué grand-chose, si sa rue eût été pavée, son jardin un peu plus grand, de façon à recevoir tous les présents et tous les trophées de l'admiration et de l'ami-

tié ; surtout s'il eût possédé une compagne selon son cœur, pour s'y promener aux heures où les amants eux-mêmes de la solitude se lassent d'être seuls. Cette joie du bonheur partagé, du bonheur à deux, ne devait pas lui échoir encore. Il ne devait savourer la douceur, compensatrice de bien des amertumes, de ce fruit d'amour, le plus précieux de sa gloire, qu'en pleine tourmente révolutionnaire ; et c'est sur les ruines publiques qu'il devait édifier, dans un coin épargné par la foudre, le nid de sa famille.

Avant d'en arriver à cette fondation d'un foyer précaire par un homme aussi inhabile à courtiser la popularité que la fortune qui, sans souci de la contradiction et du défi, devait choisir, pour arborer les livrées nuptiales, les terribles mois d'août et septembre 1792, nous devons noter la publication, au cours de la troisième édition des *Etudes de la Nature*, de l'immortel chef-d'œuvre de *Paul et Virginie*. Il formait tout d'abord un simple épisode du quatrième volume de cette troisième édition (1788). De même la *Chaumière indienne*, autre tableau, autre récit destiné à varier et à moraliser l'œuvre, c'est-à-dire à lui donner sa moralité, fermera en 1791 le cinquième volume de ces études consacrées surtout à la Nature, dont l'auteur se détourne dès 1789, pour formuler, dans les *Vœux d'un solitaire*, son avis sur les maux de la société et leurs remèdes.

Nous devons nous arrêter un moment à cette date de 1788. C'est celle de l'apparition d'un chef-

d'œuvre de poésie pittoresque et de sentiment dont l'échec de salon, et bientôt le succès public firent tour à tour le désespoir et la joie de l'auteur, en lui donnant conscience de son génie, en lui attestant sa puissance, et en lui montrant aussi qu'il n'est pas de roses sans épines, pour parler son langage, c'est-à-dire qu'il faut toujours payer son bonheur par des déceptions, son originalité par des contradictions et des résistances. Ces contradictions et ces résistances se manifestèrent surtout par le décevant et même humiliant résultat de la lecture du manuscrit de *Paul et Virginie*, par l'auteur, dans le salon de M^{me} Necker. Il fut loin d'y obtenir le succès de larmes de la lecture des *Confessions*, dans un autre salon fameux. Il est vrai que la comtesse d'Egmont, qu'elle fit pleurer, n'était pas chez M^{me} Necker, dont les fibres cordiales étaient plus sensibles en apparence qu'en réalité, et que l'éloquence de Buffon ou même celle de Thomas avaient seules le pouvoir de *faire vibrer*.

Bernardin de Saint-Pierre avait eu avec ce salon des Necker les mêmes relations intermittentes — un élan de confiance bientôt arrêté et raidi par l'effarouchement de susceptibilités parfois excessives — qu'avec le salon de M^{lle} de Lespinasse. Celle-ci, du moins, le recommanda et le fit recommander par d'Alembert et Condorcet à Turgot (1773-1774) (1).

M^{me} Necker avait à la même époque agréé les hommages de Bernardin de Saint-Pierre, encore

(1) *Lettre de M^{lle} de Lespinasse*, édition E. Asse, p. 319-320.

inconnu il est vrai, militant et souffrant, sans le lui rendre en bienfaits. Il résulte de la correspondance de Bernardin avec M. Hennin, que ces relations lui furent peu agréables, sans lui avoir pourtant été tout à fait inutiles, car une des ressources de son budget était une gratification annuelle sur le contrôle général, due peut-être, comme il arrive souvent, plutôt à la bienveillance du premier commis qu'à celle du ministre (1).

Plus tard, et sans doute en 1787, — car la date de cette scène n'est nulle part précisée, — M^{me} Necker, par curiosité plus peut-être que par bienveillance — son affection ne pouvait guère goûter la sincérité souvent ingénue du caractère et du talent de Bernardin — offrit à l'auteur de *Paul et Virginie* l'occasion de cette lecture d'essai qui tourne en tout cas contre son but. Ce fut une déroute. Les représentants de l'ancien régime littéraire firent le plus médiocre accueil à ce novateur d'idées et de style, traité par eux en révolutionnaire.... ridicule. Necker bâillait, ou déconcertait de son sourire les velléités d'émotion qu'il surprenait sur le visage de quelques auditrices. Thomas dormait ; M. de Buffon tirait sa montre et demandait son carrosse ; M^{me} Necker gardait les yeux secs, et faisait remarquer que la conversation entre Paul et le vieillard laisse languir l'action et refroidit le lecteur « comme un verre d'eau à la glace », critique plus disgracieuse qu'injuste de l'intercalation, malencontreuse en effet, dans le roman,

(1) *Correspondance*. Lettre à M. Hennin du 11 novembre 1780 et 25 mars 1783. T. II, p. 36 et 104.

d'un dialogue tiré d'un autre ouvrage, l'*Arcadie*, qui fait un peu hors-d'œuvre.

Le dernier historien de *Madame Necker et de son salon* (1), son arrière-petit-fils, passe assez vite sur cet épisode fâcheux des relations décevantes de Bernardin de Saint-Pierre avec les Necker ; il voudrait bien pouvoir en contester l'authenticité, et déclare qu'il n'a trouvé aucune trace, dans les papiers de Coppet, de cette scène qui ne fait pas, en effet, honneur au goût de la mère de M^{me} de Staël. Je le crois bien. On n'aime pas à garder témoignage d'une bévue. Celle-là a failli nous coûter un chef-d'œuvre. Car Bernardin de Saint-Pierre, découragé, dégoûté, ne songeait à rien moins qu'à jeter au feu le manuscrit si mal accueilli. Il en fut heureusement empêché par un ami, un artiste plus perspicace, plus clairvoyant que les oracles littéraires du temps.

Joseph Vernet était lié avec Bernardin de Saint-Pierre et le visitait quelquefois. Sur la confidence que l'écrivain lui fit de son échec et de son intention d'auto-da-fé, le peintre demanda et obtint une nouvelle lecture de l'ouvrage condamné. L'émotion sincère, les éloges enthousiastes, les larmes de son auditeur vengèrent Bernardin des dédains du salon de M^{me} Necker. Il ne put garder aucun doute quand Vernet, se levant, lui sauta au cou, et lui dit en avançant l'avis de la postérité : « Heureux génie, vous avez fait un chef-d'œuvre ! Vous êtes

(1) *Le Salon de M^{me} Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet*, par le comte Othenin d'Haussonville, t. I, p. 195.

un grand peintre, et j'ose vous prédire la gloire » (1).

A partir du printemps de 1787, la correspondance de Bernardin avec M. Hennin, qui nous a servi si heureusement de guide pour l'histoire de la vie militante et souffrante de l'auteur des *Etudes de la Nature*, devient plus intermittente, plus saccadée. Elle se ralentit et semble perdre haleine. Ce n'est pas que les deux amis soient brouillés. Mais ils sont séparés par la distance, par les occupations d'une vie de plus en plus absorbée. M. Hennin est le secrétaire de l'assemblée des Notables, ce qui n'est pas une sinécure. Sa vue s'est affaiblie à un long et laborieux usage. Bernardin est absorbé, de son côté, par les soins d'une troisième édition, corrigée et très augmentée, des *Etudes de la Nature*, par une correspondance nombreuse et variée, par les distractions et les dissipations inévitables d'une renommée qui tournera bientôt à la popularité. Il a le pressentiment d'événements prochains, décisifs pour la réalisation de ses principes réformateurs en matière d'éducation, d'assistance publique et même de gouvernement.

M. Hennin ne saurait partager ces illusions et ces espérances. Il est tout entier de l'ancien régime, de l'ancienne société, et il assiste à leur agonie d'un œil plus pessimiste qu'optimiste. Ces divergences d'opinions séparent encore plus que la distance, deux amis dont l'un regrette le monde

(1) *Joseph Vernet et la peinture au XVIII^e siècle*, par Léon Lagrange, 1884, p. 292-293 et 459-469. — *Joseph, Carle et Horace Vernet*, par Amédée Durand, p. 53-54.

ancien qui va finir, malgré ses imperfections qu'il ne se dissimule pas, dont l'autre tend vers le prochain avenir, vers le monde nouveau, avec les généreuses impatiences, les naïves ardeurs de l'utopiste qui aspire à voir réaliser son idéal, qui se flatte que la transformation de la société sur son modèle patriarcal ne fera couler ni le sang ni les larmes, mais seulement le lait, le miel et le vin des banquets fraternels et des symboliques sacrifices.

Bernardin n'a plus besoin de M. Hennin, dont le crédit d'ailleurs est épuisé. L'un, désabusé et fatigué, aspire à la retraite et à la solitude au moment où l'autre va en sortir, par suite de la douce violence que lui fera la gloire, appelant sur lui l'attention de la foule charmée et la faveur d'un monarque qui est bien le roi honnête homme, religieux, aumônier, pacifique, débonnaire, et à ce moment populaire, rêvé par Bernardin. Sainte-Beuve l'a remarqué justement: Louis XVI, dans sa période de court triomphe, le Louis XVI de la convocation des Etats généraux, le Louis XVI de Trianon, le Louis XVI compagnon du serrurier Gamain et arborant à sa boutonnière la fleur de la pomme de terre, est bien le roi patriarcal rêvé par Bernardin, le roi qui lira avec attendrissement *Paul et Virginie*, la *Chaumière indienne* et les *Vœux d'un solitaire*, et qui appellera à la succession de Buffon au Jardin royal l'ermite naturaliste du faubourg Saint-Victor, le philosophe chrétien du faubourg Saint-Marceau.

M. Hennin, imbu des traditions du règne précé-

dent en matière d'affaires étrangères, admis à la confiance de la correspondance et de la diplomatie secrète dont le comte de Broglie fut le chef, et le comte de Vergennes le ministre, ne pouvait, après la mort de ce dernier, que se sentir fini comme le système lui-même, et il avait dû tenir avec le scepticisme testamentaire la plume du procès-verbal de cette assemblée des Notables, dont la constitution seule, en ranimant un mode de consultation et d'intervention nationale tombé en désuétude, était faite pour notifier leur congé au despotisme des premiers commis et au régime des bureaux ministériels.

En voilà plus qu'il n'en faut pour expliquer non le refroidissement mais l'attiédissement d'un commerce énervé d'ailleurs par l'habitude, et la fin prochaine de cette correspondance entre deux hommes qui, sans cesser de s'estimer et de s'aimer, allaient se trouver dos à dos, l'un s'avancant vers l'avenir et l'autre s'enfonçant dans le passé.

Cette longue liaison, toute à l'honneur des deux parties, ne s'éteint point sans jeter encore quelques lueurs de vie. A la fin de janvier 1789, le 20 septembre de la même année, et enfin, le 17 janvier 1791, Bernardin se rappelle au souvenir de son ami par l'envoi de son édition in-18 avec figures de *Paul et Virginie*, des *Vœux d'un solitaire* et d'un exemplaire papier vélin de la *Chaumière indienne*.

Au moment de la dernière lettre de Bernardin à M. Hennin, son succès comme son talent étaient arrivés à leur apogée. Les *Etudes de la Nature*,

Paul et Virginie, la *Chaumière indienne*, les *Vœux d'un solitaire* contiennent tout entier le génie de Bernardin, qui n'a pas la fécondité et la variété de la Nature, si éloquemment célébrée par lui. Il a donné son plus beau fruit dans un chef-d'œuvre immortel. Il ne se renouvellera pas. Les *Harmonies*, ouvrage posthume, ne seront qu'une seconde moisson, un regain des *Etudes*, ne contenant guère que ces fleurs et ces fruits d'arrière-saison, au parfum diminué, à la saveur affaiblie, qui conviennent bien à l'arbre planté sur une tombe.

CHAPITRE IV.

BERNARDIN PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE.

(1790-1844)

Quelle fut, pendant la Révolution, l'attitude de Bernardin de Saint-Pierre? Quel y fut son rôle? Quelle fut son histoire à ce moment brûlant de notre histoire?

Bernardin de Saint-Pierre, par tout son passé de mécontent, de réformateur spéculatif, d'apôtre de la philanthropie, d'amant de la nature et d'ami de l'humanité, ne pouvait être que favorable au grand mouvement de rénovation de 1789. Il était gagné d'avance à la cause de l'émancipation nationale, des progrès de la liberté.

Aussi ne devons-nous pas être étonnés de le voir participer, quoique avec discrétion, au mouvement politique de la première période de la Révolution, et de trouver son nom au bas de quelques-uns des manifestes électoraux du temps, au moment où l'influence de La Fayette et de Bailly est prépondérante. Ses *Vœux d'un solitaire* datent de ce moment d'espérances et d'illusions généreuses, et sont comme son offrande à l'autel de la patrie.

Mais même dans cet ouvrage on trouve des aveux caractéristiques qui font comprendre pourquoi le philosophe populaire ne tarda guère à se mettre à l'écart, dans ce poste d'observation qui convenait si bien à sa nature, du fleuve d'abord fécondant, bientôt débordé en torrent dévastateur, du soleil d'abord vivifiant, bientôt incendiaire, brûlant après avoir éclairé, de la Révolution.

Bernardin constate lui-même avec ingénuité combien il était peu fait pour les délibérations bruyantes et confuses des assemblées populaires et même législatives. Il ne pouvait physiquement ni moralement s'accoutumer à l'étouffement du huis-clos ni à ces motions hâtives dont l'impatience supportait mal les contraintes de la tribune ou les lenteurs du scrutin. Il eût volontiers admis que le Parlement siégeât en plein air, à l'ombre des arbres, et que les opinions y fussent formulées par écrit, gravement lues après avoir été longuement méditées. Le jour de la prise de la Bastille, il s'échappa dans la campagne, aussitôt qu'il eut appris la fermeture des barrières, par une brèche oubliée, pour bien s'assurer de son droit de respirer et de déambuler à l'aise. Enfin dans son livre, on ne peut le voir, sans sourire, appliquer à la discussion des affaires publiques le langage philosophique, idyllique et les images pittoresques des *Etudes de la Nature*. La plupart de ses comparaisons sont empruntées au répertoire bucolique.

Ces habitudes et ces répugnances expliquent pourquoi Bernardin se retira vite d'un mouvement

qui perdit bientôt son caractère d'églogue, et où les loups firent vite irruption dans la bergerie. Il fut porté sur la liste des candidats possibles à la direction de l'éducation du Dauphin, où il figure à côté de Condorcet, de Sieyès, de Saint-Martin *le philosophe inconnu*, et de Berquin. Il fut beaucoup mieux à sa place au Jardin du Roi, dont Louis XVI lui confia spontanément en 1791 la surintendance, qu'il garda près de deux années. Avec une égale et non moins flatteuse spontanéité les électeurs de Loir-et-Cher lui décernèrent les honneurs du mandat législatif, auquel il se déroba avec une prudente et sage modestie (1). Il se cantonna dans son intendance botanique et zoologique, qu'il administra économiquement, domestiquement, n'ayant pas, pour réaliser des réformes utiles qu'il ne put qu'ébaucher et pour triompher de la sourde hostilité des savants de la maison et des rancunes académiques, le temps et l'autorité qui avaient fait une sorte de règne de Louis XIV du gouvernement de Buflon.

Pendant la Terreur, savez-vous ce que fit ce sage, moins égoïste que Sieyès qui se contenta de vivre, au prix du silence ? Bernardin de Saint-

(1) Le fait est peu connu, et nous devons préciser nos sources. Nous l'empruntons à un opuscule de M. Gustave Bord, intitulé : *La Vérité sur la condamnation de Louis XVI*. Liste des membres de la Convention et de leurs suppléants. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1885. A. Sauton, éditeur. Il résulte de cette liste, établie d'après les procès-verbaux d'élection eux-mêmes, que Bernardin de Saint-Pierre fut élu député du Loir-et-Cher à la Convention. Il refusa et fut remplacé par Venaille (Pierre-Etienne), suppléant, qui fut inscrit, le 30 septembre 1792, sur le registre tenu par l'archiviste Camus. Venaille vota la mort du Roi.

Pierre, qui ne faisait rien comme les autres, choisit ce moment si peu idyllique, pour y vivre son églogue, et, faute de mieux, donner à ses contemporains, l'exemple d'une naïve confiance dans l'avenir. Il se maria en 1792, et, par une exception non moins étonnante que le défi de sa candide audace, il fut heureux impunément, entre une femme et un berceau, à l'ombre de ce foyer discret, fondé si près du volcan révolutionnaire, et que le volcan épargna.

Comment Bernardin en vint-il à la pensée de se marier en temps si peu *nubile*, autrement qu'au sens de fécond en orageuses nuées ? Comment se fit son choix ? Ce n'est pas que depuis le succès des *Etudes de la Nature* et surtout le succès de *Paul et Virginie*, il manquât de conseillers et de conseillères, empressés à lui chercher des compagnes légitimes de solitude, et à lui souffler des noms, ou du moins à regretter qu'un homme si bien fait pour les devoirs et les bonheurs de l'époux et du père, si bien fait pour aimer et être aimé, si capable et si digne d'être heureux dans le mariage, n'eût pas tenté une épreuve si conforme à ses goûts et à ses principes. Par exemple, le 21 mai 1788, l'abbé Fauchet, destiné à une popularité rapide et à une fin tragique, lui écrivait pour lui proposer en mariage « une jeune personne fort aimable, naïve comme l'innocence, pure comme un beau jour de printemps, d'une stature noble, d'une physionomie heureuse, ne manquant pas de beauté, ne manquant pas d'esprit, d'une simplicité agréable, d'un naturel char-

mant, et surtout du caractère le meilleur », qui n'était autre que sa nièce. Et une des nombreuses admiratrices des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie*, une des plus ardentes zélatrices de la gloire de leur auteur, une femme aimable, instruite, lettrée, engageait en 1790, du fond de la Bretagne, avec Bernardin de Saint-Pierre, une curieuse et intéressante correspondance, — à laquelle il prit assez de plaisir pour l'entretenir par de gracieuses réponses, — où ne manquaient ni les vœux ni les conseils matrimoniaux, et où n'auraient pas manqué non plus, si elles eussent été encouragées, les offres d'entremise matrimoniale (1).

Bernardin de Saint-Pierre laissait dire ses amis et ses amies. Il sentait que sa gloire, noble entremetteuse, travaillait pour lui, et que l'amour lui donnerait cette compagne qu'il ne voulait devoir qu'à l'amour. Cette femme, cet enfant, ce bonheur, qu'il rêvait et qu'il désirait depuis si longtemps, c'est l'influence des *Etudes de la Nature*, surtout de *Paul et Virginie*, qui, selon son vœu et son espoir, les lui donna. C'est l'admiration qui éveilla l'amour dans le cœur de la fille de son imprimeur-éditeur, M^{lle} Félicité Didot.

En 1792, Bernardin de Saint Pierre avait

(1) Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur cet épisode si caractéristique des mœurs et des idées du temps, si décisif aussi en ce qui touche l'influence profonde de Bernardin de Saint-Pierre sur le cœur de ses lecteurs et surtout de ses lectrices. Nous ne pouvons que signaler aux curieux l'ouvrage intéressant et trop peu connu, intitulé : *Un coin de la Bretagne pendant la Révolution*, correspondance de M^{me} Audouyn de Pompery avec son cousin et Bernardin de Saint-Pierre. Introduction et Notice par E. de Pompery. Portrait et fac-simile. 2 vol, in-18. Paris, Alphonse Lemerre, 1884.

cinquante-cinq ans. Avait-il passé l'âge d'aimer ? Oui, au sens de la passion romanesque et dramatique, qui, comme la Fortune, veut des jeunes gens pour ses exaltations stériles et ses bonheurs décevants. Non, pour la passion sincère et naturelle de l'homme, qui n'aspire qu'au bonheur domestique et aux chastes joies du foyer. Pour réaliser ce modeste idéal, pour vivre heureux sous ce ciel tempéré, il n'est d'âge que celui, non de la tête, mais du cœur. Or, si son esprit était mûr, son cœur était resté jeune. L'esprit en était déjà à l'automne, que le cœur en était demeuré au printemps. Celui-ci gardait encore des fleurs pour les mêler aux fruits de celui-là.

Nous voudrions pouvoir suivre dans ses péripéties ce roman bonnête et doux du mariage de Bernardin de Saint-Pierre, si naïvement et si hardiment noué et enroulé par lui, comme une vivace vigne vierge ou un tendre lierre, autour de ce chêne foudroyé de l'histoire des années 1792 et 1793. C'est par lettres, suivant la mode du temps, dans la réalité comme dans la fiction, que le roman s'engagea et se poursuivit pendant plus d'une année, avant d'arriver à son dénouement. Nous avons cette correspondance de Bernardin avec sa femme avant et après le mariage. Nous feuilleterons rapidement ces confidences qui nous montrent un Bernardin tout nouveau, un Bernardin encore inconnu, parlant, avec la grâce de la poésie et la tendresse de la bonté, le langage de la passion légitime, de la sollicitude conjugale ou paternelle.

La première lettre est plus grave encore que tendre. Bernardin se méfie des surprises du cœur. Il ne veut pas d'un sacrifice ; il veut d'un don volontaire, raisonné, qui ne laisse pas ou du moins ne permette pas de regrets.

« Plus je vous connais, plus je trouve de raisons de vous estimer et de vous aimer. Mais dois-je espérer que vous serez heureuse avec un homme qui a presque deux fois votre âge ; qui, dans peu d'années, entrera dans la carrière des infirmités, et qui regarde comme la plus douce perspective de sa vie de la passer à la campagne, loin des hommes ? Verrez-vous, sans regret, vos plus beaux jours s'écouler dans la solitude ? Serez-vous cette moitié de moi-même, le cœur que j'ai tant de fois demandé à Dieu, et sur lequel il faut que je puisse reposer mon cœur ? Consultez-vous vous-même sur tous ces devoirs ; car, à votre âge, ce ne sont pas des plaisirs, etc....

On le voit, Bernardin de Saint-Pierre n'hésite pas à mêler les conseils de la raison aux effusions affectueuses, et cette mâle déclaration d'amant quinquagénaire contient l'aveu d'autant de craintes que d'espérances.

On le voit aussi, Bernardin de Saint-Pierre ne se faisait point du mariage l'idée qu'on s'en faisait encore trop souvent de son temps. Il ne veut pas se contenter d'une possession nominale, il la veut entière. Il se donne sans réserve ; il prétend recevoir autant qu'il a donné. Il ne considère point le mariage, le foyer, la famille, de l'œil indulgent et sceptique des maris philosophes formés par l'*Encyclopédie* ; il les considère de

l'œil sévère et doux du philosophe chrétien, familier avec la Bible et l'Évangile.

La réponse à ses questions fut sans doute franche et raisonnable comme elles, car la correspondance ne finit pas et le roman se poursuivit épistolairement avant de se dénouer nuptialement, pendant près d'une année. Ce délai se justifie par des obstacles que suffirait à faire comprendre la date de 1792. Il faut songer aux servitudes des fonctions de Bernardin de Saint-Pierre, à l'incertitude de leur durée, aux scrupules qui lui faisaient ajourner la sanction légale, si discrète qu'on pût la faire, d'une union qui pouvait attirer, sur ceux qui la contractaient, une attention toujours dangereuse, en un temps où le plus sûr moyen de vivre était de se faire oublier, et où il était difficile d'être même heureux impunément, le bonheur étant aussi une aristocratie. Bernardin de Saint-Pierre et sa fiancée durent subir, non sans impatience, entre l'échange de la double promesse et sa consécration, l'épreuve d'une longue attente, dont il se dédommageait en faisant sa cour dans des billets exquis de tendresse, de grâce et de bonhomie.

Le plus souvent, Bernardin, qui fut toujours un homme à projets, y esquisse avec volupté le tableau de cette famille qu'il va fonder, de cette colonie agreste et patriarcale dont il va être le chef. Il essaie sur sa fiancée l'effet de ce modeste idéal de bonheur à deux, dans une petite maison avec un petit jardin, où il se voit d'avance en son rêve, un livre ou un enfant à la main, promenant,

dans une allée ombragée, une méditation volontiers interrompue, pour sourire à une fleur ou à un oiseau. Il se montre faisant auprès de sa future belle-mère, de son futur beau-père la démarche décisive. Il désire que cette demande en mariage comme son résultat demeurent secrets pour plusieurs raisons : à cause de la disproportion des âges, de sa place incertaine, et de la représentation trop dispendieuse qu'elle entraînerait, s'il était obligé d'installer sa femme au Jardin Royal, d'y recevoir, etc. Il ne prétend qu'à la dot qu'on lui a destinée, dont un tiers serait employé à faire l'acquisition de la petite île et à y faire bâtir l'ermitage nuptial, où l'on vivra décemment et obscurément du revenu de 20,000 livres, restant de la dot, et de ses économies et profits littéraires.

« Mon âme, fatiguée de la corruption des sociétés, se reposera sur la vôtre, douce, pure, solitaire, aimante, comme un voyageur sur un gazon frais..... C'est là que mon cœur resserré s'épanouira. Adieu, mon aimable Félicité ; votre ami vous embrasse. Je verrai ce soir votre maman... »

Et Félicité Didot, qui nous paraît de même race que cette Julie Carron, à qui André-Marie Ampère écrivait, cinq années plus tard, des lettres si simples, si naïves, si charmantes, dont il devait faire sa femme adorée pour un temps trop court, Félicité Didot, âme douce, candide, sensée, âme rafraîchissante, sur laquelle allait se reposer l'âme du voyageur fatigué, écrivait au bas de

cette lettre : *Reçu le 22 août 1792, jour heureux pour Félicité.*

Le 22 août 1792, douze jours après la Révolution du 10, dix jours avant les massacres des prisons ! Et c'était là le moment que ce grand homme naïf, en dépit des cheveux gris, que cette naïve jeune fille avaient choisi pour s'aimer, pour se le dire, avec l'aveu attendri des parents !

Pourquoi pas ? l'amour souffle où il veut, quand il veut. Et à ceux qui s'aiment, sublimes égoïstes, qu'importe le reste du monde, puisqu'ils ne voient qu'eux ? Rien n'arrête l'amour, plus fort que la mort. On s'est aimé au milieu de la pluie de cendres de Pompéi, on s'est aimé au milieu des horreurs de la peste de Florence, on s'est aimé au milieu des ruines du tremblement de terre de Lisbonne ! On s'est aimé, des romans d'amour et des bonheurs d'amour ont fleuri, en quelques jours de captivité commune, sous la Terreur, fleurs nées en prison, et tranchées par le bourreau !

C'est du 31 août 1792, alors que les barrières de Paris sont encore fermées, quand tout voyageur, tout message même sont suspects, qu'est datée encore cette lettre qui semble si peu contemporaine des événements que son auteur et sa destinataire traversent sans les voir. L'auteur y recommande à sa fiancée l'étude de la botanique.

« Les plantes présentent des images agréables ; elles offrent une multitude de modèles des formes les plus vivantes. Vous y trouverez des patrons pour la broderie

que vous aimez. C'est une bibliothèque remplie de pensées profondes, ingénieuses, gaies ; il y en a pour tous les esprits.... L'amant, le philosophe, l'enfant trouveront à y faire des couronnes, des méditations et des bouquets. Je voudrais être à portée de vous en donner les premières leçons (de botanique) et vous couronner comme une naïade avec quelques jolies fleurs de jonc.... »

Au printemps suivant, celui de 1793, Bernardin de Saint-Pierre fut délégué pour présider à l'inventaire du cabinet d'histoire naturelle du château de Chantilly, destiné à l'encan national, et partit pour remplir cette mission en compagnie de deux employés du Jardin, d'un marchand d'histoire naturelle, et de deux membres de la commission des monuments. A peine arrivé à Chantilly, après avoir visité le château d'Ecouen destiné au même sort, il adressait à sa fiancée la relation, moitié plaisante, moitié mélancolique, de son voyage, où la tristesse du travail funèbre auquel il présidait s'ajoutait à la tristesse de l'absence. Mais la galanterie ne perdait point ses droits ; et le peintre et le poète, dans Bernardin de Saint-Pierre, profitaient, en faveur de l'amant, de toute occasion d'exprimer gracieusement sa « flamme », comme on disait alors.

« Je ne saurais vous peindre la beauté des champs couverts de pommiers fleuris, de prairies émaillées et d'une verdure naissante ; il me suffit de vous dire que la campagne, revêtue comme vous de son printemps, était aimable comme vous.... »

Bernardin se complait à ces images familières

du bonheur domestique, de la vie agreste et patriarcale. Pour lui, le mariage lui apparaît surtout sous la figure d'une jeune mère allaitant son enfant devant la porte d'une rustique demeure. Il embellit d'ailleurs ces tableaux des plus riantes couleurs : il pare la chaîne de fleurs. Il est intéressant, au point de vue de l'histoire des usages et des mœurs en 1793, et encore plus au point de vue de l'histoire intime d'un grand écrivain, de lire le plan de vie domestique et champêtre, qu'il trace si volontiers. Il y a un curieux objet d'étude, en même temps qu'un exemple et une leçon dans les façons si diverses dont les natures d'élite ont compris le bonheur et en ont tracé le type idéal.

Peut-être, certains lecteurs trouveront-ils cet idéal chez Bernardin, un peu trop terre à terre, un peu trop « pot au feu ».

Mais le pot au feu, c'est-à-dire la maison, le foyer, la famille, les enfants, la paix domestique, les petits bonheurs quotidiens, dont le grand bonheur, en somme, est fait, comme la pièce d'or est faite de monnaie, tout cela a sa poésie. Bernardin a le tempérament et le caractère d'un Ulysse de l'*Odyssée*, d'un Jacob de la Bible, d'un Mentor du *Télémaque*. Ayant longtemps vécu à l'étranger, vécu solitaire, il a l'habitude, le goût des détails intimes et domestiques, le sentiment du *hat home*, en Anglais de Richardson plus qu'en Français de Diderot. C'est là un trait de la physionomie morale et littéraire de l'auteur de *Paul et Virginie* que nous ne pouvons

négliger. Le grand peintre de la nature, le premier des grands paysagistes de notre littérature est aussi le premier de nos poètes — en prose — intimes et domestiques. Nul n'a donné plus de grâce que lui aux tendresses nuptiales, aux sollicitudes conjugales et paternelles, pour lesquelles il trouve des expressions et des images heureuses, des noms et des « mots de caresse », comme dit Marmontel, tout à fait charmants.

Nous avons feuilleté la correspondance d'avant le mariage. Celle d'après le mariage n'est pas moins caractéristique. Dans les premières lettres datées d'Essonne (ventôse an II), Bernardin trouve moyen de mêler ensemble, sans disparate ni contraste choquant, les détails sur l'installation agreste qu'il active, les commissions de ménage avec les riants tableaux de la nature environnante et les tendres appels de la nostalgie conjugale.

Au milieu des préoccupations du propriétaire qui fait bâtir et qui fait planter, au milieu des vulgaires soucis et des sollicitudes subalternes de cette année affamée, succédant à l'année terrible, où toutes les denrées ont renchéri dans des proportions ruineuses, où la vue d'un pain excite l'envie et fait attroupement, Bernardin écrit à sa femme :

« Viens joindre les accents de ta voix à celle de l'alouette. Devance l'hirondelle, toi qui dans mon automne m'as rappelé au printemps de la vie. Oh ! quand pourrai-je te voir, assise à mes côtés et allaitant le fruit de nos amours, m'inspirer des pensées douces comme ton lait ! » (14 ventôse.)

« Vis contente, ma Félicité... Passe ces crises accablantes qui accompagnent les premiers temps de toutes les grossesses comme les giboulées du mois de mars précèdent la saison des fleurs et des fruits .. »
(17 ventôse.)

Le 2 pluviôse an III de la République une et indivisible, les orages publics sont passés. Un vent de paix a succédé aux vents de tempête. Le règne de la Terreur est fini; il reste à traverser celui de la misère. Celui de la gloire commencera bientôt. Bernardin de Saint-Pierre a quitté sa retraite. Il est heureux époux et heureux père d'une jolie petite fille appelée Virginie. Il écrit de Paris, où il est allé inaugurer, par une prise de possession nominale, en attendant qu'il y vienne faire des cours applaudis, sa chaire de professeur de morale à l'Ecole Normale. A la création de l'Institut, il sera compris sur la liste avec son ami Ducis, et il fera partie avec lui de la classe de littérature. Il veut justifier la faveur publique par de nouveaux titres. Il s'occupe d'une nouvelle édition des *Etudes de la Nature*, d'une édition de luxe de *Paul et Virginie*; il consacrera ses loisirs à mettre en ordre les feuillets des *Harmonies*. Dans les courts billets qui nous initient à l'intimité de cette nouvelle phase de sa vie, il se montre surtout ce bon père de famille, vivant à la campagne, tel qu'il s'est présenté lui-même à ses auditeurs dans le discours de bienvenue demeuré célèbre où il les saluait à la fois d'un bonjour et d'un adieu, ayant besoin de temps et de loisir pour préparer des leçons qui fussent dignes d'eux.

« J'aurais bien acheté, écrit-il, une poupée pour Virginie ; mais ses mains ne peuvent encore rien saisir ; d'ailleurs, je veux que les premiers objets qu'elle saisira soient naturels, c'est-à-dire des fleurs ou des fruits. »

Les affaires publiques n'étaient pas, on le comprend de reste, sans avoir leur fâcheuse influence et leur dangereux contre-coup sur les affaires privées. Le maximum, le rationnement, le discrédit des assignats mettaient à 9 francs, sans le pain hors de prix, le frugal dîner de Bernardin de Saint-Pierre. Un procès laborieux contre un contrefacteur, le dépérissement de la santé de son beau-père, l'imprimeur-éditeur Didot, suivant de près, comme l'effet suit la cause, le déclin de sa prospérité, allaient entraîner pour le jeune ménage une crise funeste et mettre sa fortune naissante à deux doigts de l'abîme. En frimaire an IV, l'imprimeur-éditeur Didot succombait à la fatigue et au chagrin, laissant une succession embarrassée, dont ses dispositions testamentaires, source amère de dissensions de famille, devaient encore compliquer le règlement.

Bernardin de Saint-Pierre, cela résulte de ses lettres, et contredit une tradition d'origine suspecte et peu favorable à sa conduite en cette circonstance, manifesta au contraire les plus louables sentiments de désintéressement et de conciliation, n'opposant à ses beaux-frères, un moment conjurés contre lui, sauf le plus jeune, que la patience du droit, et l'exemple, peu imité, des bons procédés. Ces affaires de la succession de son beau-

père, les procès entre les divers membres de la famille ou de la famille contre les créanciers qui sortirent de ce nid à procès, empoisonnèrent, pendant plusieurs années, la vie si douce et si tranquille de Bernardin de Saint-Pierre. Elles le réduisirent, en plein triomphe de sa renommée et de sa popularité, aux précaires ressources de la vie militante du passé, c'est-à-dire aux maigres faveurs d'un pouvoir militant lui-même, aux prises avec les besoins de la guerre et l'épuisement des finances, à son modeste traitement de l'Ecole Normale, à son indemnité académique, à son logement au Louvre. Le gouvernement réorganisateur et réparateur qui devait récompenser largement les services militaires et les services littéraires n'était pas encore venu.

Durant ces années ingrates de retour offensif et de disgrâce de la fortune, Bernardin n'avait ni le temps ni le goût d'écrire. Refoulant ce regain de sève et de fécondité qu'avaient favorisé la douce chaleur du bonheur domestique et l'aisance, repliant ses cahiers des *Harmonies*, rendu tout entier aux soucis vulgaires et rongeurs du *res angusta domi*, obligé de vendre la maison de la rue de la Reine-Blanche, menacé d'être dépouillé de celle d'Essonne, le malheureux grand homme ne trouvait de consolations que dans l'affection de sa femme et les caresses de ses deux enfants, car un frère, appelé Paul, était né à Virginie.

Malheureusement ces nouvelles couches, ces épreuves domestiques, ces dissensions de famille, ces déceptions d'une succession qui devait assurer

sa sécurité, et qui n'avait guère produit, pour les héritiers, que des causes de discorde, de conflit et de procès, ces sollicitudes conjugales et maternelles avaient pesé d'un poids trop lourd sur la fragile constitution d'une femme sensée, mais sensible, d'une humeur un peu inquiète, à peine assez forte pour porter la paix et le bonheur, incapable de résister aux ébranlements de l'adversité. S'il y a des roseaux qui plient et se relèvent sous l'orage, il en est qui rompent ou ne se redressent plus. En l'an VIII, M^{me} Bernardin de Saint-Pierre, victime innocente de déceptions qu'elle se reprochait comme si elle en eût été coupable, inconsolable de la perte de ce repos et de cette aisance qu'elle se flattait d'avoir apportés, comme présents nuptiaux, à son illustre mari, succomba à une maladie de consommation qui tarissait lentement en elle les sources de la vie.

L'auteur de *Paul et Virginie*, ce chef-d'œuvre de poésie et de sentiment, demeura seul au milieu d'un paysage désolé par une irréparable absence, qui pour lui mettait en deuil jusqu'au printemps, n'ayant guère que des débris de sa petite fortune à consacrer aux besoins de deux orphelins, en chair et en os, sortis non de son esprit, mais de son sang et de son cœur, non plus héros d'une touchante fiction, mais innocentes victimes d'une triste réalité.

Le 21 fructidor an IV, Bernardin de Saint-Pierre écrivait à celle qu'il se plaisait à appeler sa Pénélope, à celle qui lui avait donné cette Virginie

et ce Paul, dont les noms lui rappelaient les héros de son chef-d'œuvre, les enfants glorieux de son génie auxquels il avait donné une vie immortelle, et qui les rappelaient à bien d'autres, — car il constatait avec un naïf et juste orgueil, dans ses promenades aux Tuileries et aux Champs-Élysées, que beaucoup d'enfants, à en juger par les appels de leurs bonnes, s'appelaient comme les siens, — Bernardin écrivait à sa femme malade :

« Ma chère amie, mets toute confiance en Dieu. Il est grand médecin de la vie, puisque c'est lui qui nous la donne. Il aura pitié des souffrances d'une aussi bonne mère que toi, si nécessaire à tes enfants, que tu élèves avec tant de soin. Il aura pitié de moi, ma tendre compagne, la couronne de roses de mes cheveux gris. Il te conservera pour de meilleurs jours... »

Cette lettre est la dernière du dossier. Peu de jours après, il était veuf et ses enfants étaient orphelins. Son deuil fut sincère. Il ne fut pas assez long, au dire de quelques rigoristes qui oublient trop que Bernardin de Saint-Pierre, à son âge, dans sa position, ne pouvait se passer longtemps d'une compagne, et surtout ne pouvait priver longtemps ses enfants des soins d'une mère.

Cette compagne de sa vieillesse, cette seconde mère de ses enfants, la Providence les lui rendit de la façon la plus douce à son esprit et à son cœur. C'est encore à ses ouvrages qu'il la dut. C'est encore à l'admiration qu'il dut les joies consolatrices de l'amour et du bonheur domes-

tique. Par deux fois, il devait triompher du plus hasardeux des défis portés à la fortune et à l'amour lui-même, qui, pas plus que la Fortune, n'aime les vieillards. A cinquante-cinq ans, Dieu avait béni son union avec une jeune fille de vingt-deux ans. Son union avec M^{lle} Désirée de Pelleporc, plus jeune encore, ne fut pas moins heureuse et moins féconde que la première pour le glorieux patriarche sexagénaire.

C'est la correspondance entretenue pendant vingt ans par Bernardin de Saint-Pierre avec son ami M. Robin, commissaire des poudres à Essonne, qui nous initie aux intimités de sa vie, au cours de sa dernière période. Nous voyons Bernardin très occupé littérairement, de l'Institut, puis de l'Académie, de ses discours de réception et de ses querelles avec ses confrères les philosophes matérialistes et athées, de son drame de *Zoraïde*, de la composition de ses *Harmonies de la Nature*, ouvrage de prédilection qu'il passera ses dernières années à corriger, à refondre, et qui ne sera publié qu'après sa mort. Nous l'y voyons aussi préoccupé moralement et matériellement par les procès issus de la litigieuse succession de son beau-père Didot, par les embarras de sa double résidence à Paris et à Essonne, consolé par l'amitié de Ducis, son voisin du Louvre, par les progrès de ses enfants, enfin et surtout par les secondes noces qui leur rendent une mère dans sa nouvelle épouse. Le 21 brumaire an IX, il écrit :

« Je suis, mon aimable ami, le plus heureux des époux.

J'ai trouvé dans ma jeune compagne toutes les qualités, que je pouvais désirer. Sa douceur constante sans faiblesse, sa sensibilité, son amour pour mes enfants, sa tendre affection pour moi, surpassent de beaucoup tous les avantages que la fortune aurait pu m'offrir ; encore n'en est-elle pas tout à fait dépourvue. Je ne parlerai point des qualités de son esprit ; mais il n'en est pas d'aussi bien cultivé et de plus juste. Ce sont mes ouvrages qui m'ont gagné son cœur ; ce n'est point par amour-propre que je me cite en témoignage, mais pour vous faire sentir combien il est doux de trouver dans ma tendre compagne une âme qui me sent et m'entend. Quant à sa figure, vous y démêleriez, à travers sa modestie et sa timidité, une partie de toutes ses excellentes qualités (1).»

Le jour même de son mariage, le 19 brumaire an IX, Bernardin recevait de M. Blondel, manufacturier à Fontainebleau, une proposition avantageuse de location de sa maison d'Essonne moyennant un bail de 600 fr. ; mais, deux ans après, le laborieux édifice de sa petite aisance était forte-

(1) Nous avons cherché à contrôler l'opinion de Bernardin sur ses deux femmes, opinion naturellement portée à l'indulgence, en recherchant l'impression éprouvée à leur vue par des observateurs plus désintéressés, moins enclins à l'optimisme. Nous avons trouvé le portrait de la première femme dans une lettre de M^{me} Audouyn de Pompéry, qui rendit visite à Bernardin en brumaire 1799 (t. II, p. 207) : « J'ai vu avec autant de surprise que de plaisir une jeune femme simple, modeste, sans parure, tenant sur les bras un petit garçon qu'elle nourrit et qui se nomme Paul, ayant à ses côtés une petite fille qui travaillait près d'elle, et qu'on nomme Virginie. Ce tableau intéressant est un de ceux qui m'ont fait le plus de plaisir à Paris. M. de Saint-Pierre m'a dit que sa femme était la *couronne de ses cheveux blancs* », etc.

La seconde femme est moins bien traitée par une femme d'esprit, non sans malice, M^{me} de Beaumont, tout entière d'ailleurs sous l'influence, déjà peut-être quelque peu jalouse, de Chateaubriand. Dans une lettre à Joubert, de Paris 1803, elle raconte une visite

ment ébranlé et menacé de chute par suite d'une catastrophe financière. Il écrivait, le 15 fructidor an XI :

« J'ai différé de vous répondre, à cause des embarras où me jette la banqueroute du banquier Razuret, qui vient de m'emporter à peu près toutes les économies de ma vie, trois mois et demi après que je les lui avais confiées pour un an, en les retirant de la Caisse d'es-compte du commerce dont il était un des administrateurs. »

Et il ajoutait avec sa sérénité habituelle de résignation et de confiance chrétiennes :

« Dieu soit loué ! il a soin de la postérité des moineaux qui n'ont point de rentes, il aura soin de la mienne. »

Dieu en eut soin en effet, car deux lettres du 17 floréal et du 1^{er} prairial an XIII nous montrent Bernardin de Saint-Pierre agréablement occupé de sa double installation dans son nouvel ermitage d'Eragny près de Pontoise, qu'il devait à l'offre d'un des principaux créanciers de la succession

d'après-dinée chez M^{me} de Krüdner. « Je la trouve avec les habitués de la maison, établie dans son jardin auprès d'une table ; près d'elle était une femme au teint bruni par le soleil, aux lèvres épaisses, à l'air bien commun, bien matériel ; un peu plus loin, un vieillard qui n'avait rien de bien distingué, si ce n'est une chevelure flottante... Bientôt j'ai appris que le vieillard était Bernardin, la grosse femme sa femme, et le maillot son enfant... » (*Les correspondants de Joubert* Lettres inédites publiées par Paul de Raynal, p. 141.)

C'est un grand poète qui vengera M^{me} Bernardin de Saint-Pierre de cette blessure faite par une femme, et qui la vengera même un peu trop, car, naturellement porté à l'hyperbole, il dépasse peu-être la mesure dans l'éloge, comme M^{me} de Beaumont dans la moquerie. (Lamartine, *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 68.)

Didot en échange d'une cession de ses droits, et dans l'appartement de la rue Bellechasse, n° 224, que l'éviction — non sans compensation et sans indemnité — de tous les artistes, savants et écrivains logés au Louvre, l'avait obligé de louer.

Bientôt, comme le ciel de Bernardin de Saint-Pierre n'était jamais sans quelques nuages, il subit le regret de la perte d'un enfant dû à sa nouvelle épouse, et dont le rapide passage laissa son foyer en deuil. Il éprouva une déception d'un autre genre, mais qui ne pouvait que lui être sensible, dans le médiocre succès de la grande édition illustrée de *Paul et Virginie*, préparée par lui avec un soin, un luxe et des espérances que déconcerta l'événement ; car cette affaire, qui devait l'enrichir, lui fut plutôt onéreuse.

Il trouva quelque dédommagement à cette déception dans l'accueil fait par le public lettré à la *Mort de Socrate*, publiée par le *Mercure*, et dans les applaudissements de ce même public, respectueux jusque dans ses réserves, qui saluèrent le discours prononcé en son nom par un confrère en séance publique de l'Académie le 24 novembre 1807, pour la réception de Laujon, de Raynouard et de Picard. M. Villemain, dans un rapport du 19 août 1852, s'était plu, dans une intention plus innocente et inoffensive peut-être qu'il ne l'a semblé à son contradicteur Sainte-Beuve, à rehausser de quelques traits d'imagination, d'opposition, dit le critique, le tableau de cette séance qui ne fit pas trop parler d'elle, et où le succès de Bernardin de Saint-Pierre ne fut pas sans quelques nuages.

Son discours, venant après trois autres discours consécutifs, et à l'heure dangereuse du dîner, ne fut pas lu par son auteur, qui dut emprunter la voix mieux timbrée que la sienne, affaiblie par l'âge (il avait alors soixante-dix ans), de son confrère François de Neufchâteau. Il était long et plein de hors-d'œuvre. Il contenait trop d'éloges pour un discours académique, celui des trois récipiendaires, celui de la philosophie, celui des harmonies de la nature, celui de l'empereur, dont l'aigle victorieuse était célébrée dans une péroraison sincèrement flatteuse et sans la moindre malice, ce qui put désappointer quelques auditeurs.

C'est ici tout naturellement le lieu de nous expliquer en biographe consciencieux sur les rapports de Bernardin de Saint-Pierre avec Napoléon et sa famille, que M. Aimé Martin a quelque peu travestis dans un intérêt politique qu'explique la date de la publication de son édition des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, dédiée au roi Louis XVIII par sa veuve. Bernardin de Saint-Pierre, philosophe réformateur mais profondément chrétien, et dont la morale est de source évangélique, brouillé de tout temps avec la queue matérialiste et athée des encyclopédistes, les Naigeon, les Cabanis, et d'autres, qui avait eu aussi maille à partir avec les derniers représentants et les derniers défenseurs de l'ancien régime littéraire, du goût voltairien, les Morellet, les Suard, les Parny, les Andrieux, par qui mainte avanie lui fut ménagée, s'associa au mouvement d'idées qui

honora l'année 1789, mais répudia et désavoua les excès qui déshonorèrent l'année 1793.

Il n'était pas un novateur téméraire, allant jusqu'aux dernières conséquences de ses principes, fût-ce au prix du sang et du feu. Son idéal de gouvernement ne dépassait pas le régime tempéré des monarchistes libéraux et constitutionnels. D'un caractère indépendant, peu sociable même, disaient ses ennemis, ami de la solitude et de la nature, de tout temps offusqué par les jougs officiels et les servitudes de cour, il était loin cependant de l'austérité et de l'incorruptibilité des républicains stoïciens de l'école du poignard, de l'école du suicide et du tyrannicide héroïques. Il n'avait rien du courtisan, mais rien aussi du tribun. Il ne flatta point la fortune naissante de César ; mais il ne lui refusa pas ses hommages qui lui semblaient dus, de génie à génie, et plus tard, il ne repoussa point les bienfaits d'Auguste, le propre de la puissance, selon lui comme selon Pascal, « étant de protéger » et de réparer envers la gloire pauvre l'injustice de la fortune.

Le général Bonaparte et surtout ses frères faisaient grand cas des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. Louis était son admirateur enthousiaste, ainsi qu'il résulte de ses lettres. Il résulte aussi de celles de Joseph qu'il tenait en haute estime les *Etudes de la Nature*, *Paul et Virginie* et leur auteur. C'est une pension de 6,000 fr., spontanément offerte par Joseph, qui fut le plus clair de la fortune modeste de Bernardin de Saint-Pierre sous l'Empire. Napoléon, qui soupçonnait d'ail-

leurs Bernardin de trop d'idéologie, et préférerait aux Ducis, aux Lemercier, que ses avances trouvèrent toujours effarouchés, les écrivains, les philosophes et les savants plus malléables, comme les Arnault, les Le Brun, les Røederer, les Volney, les Lacépède, les Monge, les Laplace, borna ses faveurs envers Bernardin de Saint-Pierre à quelques rares et brusques compliments, à une pension modeste, à la croix de la Légion-d'Honneur et à l'admission de sa fille à Ecoeu.

Il n'y a certes pas là de quoi faire de Bernardin, qui ne fut jamais, ne dut jamais être, et n'eut jamais à refuser d'être sénateur, un ennemi de l'Empire. Le nouveau régime put quelque temps séduire son adhésion par l'attrait de la gloire militaire, de la prospérité et de l'ordre. Mais il n'y a pas là non plus de quoi en faire un courtisan ou un séide de l'Empire, et on ne peut pas dire de lui que, comme la France un moment, il ait jamais aliéné son indépendance, demeurée toutefois discrète et philosophique, et fait à la gloire le sacrifice de sa liberté.

C'est là la vérité vraie de l'attitude et des sentiments de Bernardin de Saint-Pierre sous l'Empire dont il loua la gloire, sous l'empereur dont il loua le génie, célébra les victoires, reconnut les bienfaits sans perdre le droit de voir les fautes, de prévoir les revers et, s'il eût vécu au delà de 1814, d'exprimer des vœux et des sentiments royalistes. Son principal sinon son unique lien avec l'Empire, et il n'avait rien de ces serments qui obligent à la fidélité envers un souverain

malheureux ou tout au moins à la décence dans l'ingratitude, était cette pension de 6,000 fr. due au *proprio motu* de Joseph, dont il lui fut, et lui fut sans doute demeuré, toujours reconnaissant.

Nous raisonnons d'ailleurs sur une hypothèse ; car Bernardin de Saint-Pierre, par une faveur suprême de la Providence, ne devait voir ni la chute de l'Empire, ni les malheurs de la patrie, ni la souillure du sol sacré par le pied éperonné d'un vainqueur insolent.

Ces raisons de douleur, ces occasions d'erreur et de faute pour tant d'autres lui furent épargnées. Il passa ses dernières années en pleine sérénité, en pleine jouissance de sa gloire, en pleine possession de lui-même, sans trop ressentir ces défaillances du caractère ou du talent que l'âge et les événements ont fait subir à certains grands hommes morts trop tard pour mériter une admiration sans réserves.

Les succès de sa fille Virginie à Ecouen, les progrès de son fils Paul à la pension Lemoine, la vente de la maison d'Essonne, ses visites à son ami Robin, à son ami Ducis, à son ami Girodet, leurs visites, ses excursions à Morfontaine chez son bienfaiteur le prince Joseph, ses relations avec l'abbé Delille, avec M^{me} de Krüdner, la rédaction d'une Notice sur sa vie (1) pour accompagner

(1) Cette Notice, qu'on chercherait vainement dans l'édition des œuvres par Aimé Martin, a été publiée dans l'édition Charpentier de *Paul et Virginie*. On y lit ces lignes qui, écrites, il est vrai, en 1809, ne permettent pas de ranger Bernardin parmi les rares indépendants

le portrait de lui exposé au Musée américain, peint, sous les auspices du président Jefferson, par un peintre de Philadelphie, M. Piale : tels sont, de 1808 à 1814, les divers objets des sollicitudes de Bernardin de Saint-Pierre. Il ne s'y mêle d'ailleurs aucune inquiétude sur le présent, sinon sur l'avenir : car son biographe évalue son revenu, viager, il est vrai, pour la plus grande partie, à 14.000 francs.

Ces préoccupations sont diminuées par un double intérêt, un double plaisir, sa vie est animée par un double ressort : la composition des *Harmonies de la Nature*, les efforts faits pour rendre heureuse celle à qui il doit le bonheur, celle qui lui a fait traverser doucement, les yeux bandés par un amour conjugal aux tendresses filiales, le défilé du septuagénariat, qui a fait de sa vie le soir d'un beau jour. Cet inévitable déclin du talent, cet inévitable amollissement du caractère tombé des énergies chevaleresques aux bonhomies patriarcales, ne s'aperçoit pas dans les lettres que Bernardin écrivait à sa femme. Chaque fois qu'il voyait ce visage inspirateur, qu'il entendait cette parole pacifi-

non apprivoisés et demeurés sauvages, comme Ducis et Lemercier qui boudèrent l'Empire à leurs dépens : « L'étoile de notre illustre empereur a dissipé pour moi tous ces orages. Il a rétabli une partie de ma fortune par plusieurs pensions et il y a joint la croix d'honneur. Son frère, Joseph, roi d'Espagne, y a mis le comble par une pension de 6000 francs. Je dois ces bienfaits non sollicités au simple mouvement de bienfaisance naturel à ces grands princes. » C'est bien là le ton et la note vraie des sentiments de Bernardin. Il ne parlait pas autrement en s'adressant à sa femme. (V. Lettre du 25 septembre 1806. — *Correspondance*, t. III, p. 264.

catrice, qu'il réchauffait son cœur à ce cœur généreux, il retrouvait pour ce sujet favori, pour ce thème privilégié des tendresses conjugales ou paternelles, des joies et des tristesses



INTÉRIEUR DE LA CASE.

(Gravure extraite de *Paul et Virginie*, édition Launette et Cie.)

domestiques, toute la verve, toute la flamme, toute la grâce de la jeunesse.

La seconde M^{me} Bernardin de Saint-Pierre était d'un caractère plus expansif, d'une imagination plus vive, d'une instruction plus étendue et plus variée, d'une éducation, d'un ton, de goûts plus aristocratiques que la bourgeoise, la sensée, la discrète première femme, toujours inquiète de l'avenir, pudiquement tendre et comme honteuse d'aimer et d'être aimée.

On peut mesurer la différence des deux épouses à la différence d'accent de leur correspondance avec Bernardin et de celui-ci avec elles. Il y a un ton de plus dans l'amour et le bonheur exprimés par lui quand il s'adresse à sa chère Désirée que lorsqu'il s'adressait à sa bonne Félicité. Qu'on en juge par cet extrait de la lettre du 10 floréal an XIII (après quatre ans de mariage) :

« Oh ! que ta dernière lettre est pleine de charme ! C'est un mélange enchanteur d'images printanières, de tendresse, de philosophie, de religion amoureuse. J'ai admiré la dernière pensée ; elle est neuve, elle est sublime. Oh ! ma seconde Providence ! J'en ai fait part à Ducis, que j'invite à nous venir voir. Si tu ne m'avais donné beaucoup d'amour, tu me donnerais de l'orgueil.

« Je crois que la nouvelle lune d'hier va changer le temps, cependant elle s'est annoncée par de rudes averses ; mais cette abondance d'eau accélère la pousse des végétaux ; elle est nécessaire à leurs progrès et à leurs besoins : le mois de mai est un enfant qui veut toujours têter. Je t'embrasse, mes amours, mes délices, mon mois de mai. Ton ami, ton amant, ton époux. »

Un autre jour :

« Ris, tendre amie, de la faiblesse et des artifices de l'esprit humain, et remercie Dieu de t'avoir donné un cœur droit et un sens juste ; pénètre nos enfants de cette chaleur divine comme une poule réchauffe de la sienne ses poussins. »

Un autre jour encore :

« J'ai baisé les fleurs que tu nous a envoyées ; elles sont fraîches comme si tu venais de les cueillir, surtout les roses, ton emblème. Que deviennent nos anciens projets de solitude champêtre ? Comment, au milieu de tant d'écritures à répondre et de visites actives et passives, pourrais-je mettre au net quelques pages de mes anciennes et nouvelles Etudes ? Je suis comme le scarabée du blé, vivant heureux au sein de sa famille, à l'ombre des moissons ; mais si un rayon du soleil levant vient faire briller l'émeraude et l'or de ses élytres, alors les enfants qui l'aperçoivent s'en emparent et l'enferment dans une petite cage, l'étouffent de gâteaux et de fleurs, croyant le rendre plus heureux par leurs caresses qu'il ne l'était au sein de la nature. »

Enfin encore un charmant billet de novembre 1811 :

« Accomplis ton vœu, ma tourterelle ; donne tes ordres pour l'établissement de ton colombier, et ramène ta mère qui deviendrait bientôt, seule, un pigeon sauvage. Quant à l'avenir, laisse-toi aller à nos destins. J'espère que les miens te seront favorables comme les tiens me l'ont été. La Providence a soin du moineau comme de l'aigle. Pour moi, je me regarde comme un arbre qui a accru son feuillage de celui de la jeune vigne qu'il a

supportée et qui en fait encore son principal ornement, lorsque les années l'ont rendu stérile. »

Ainsi s'écoulèrent doucement, pures et fraîches comme la source ombragée d'un berceau de feuillage, dont les rayons du couchant empourprent les rameaux, les dernières années de Bernardin de Saint-Pierre dans cet ermitage d'Eragny, plus élégant et plus confortable que ne le comportait le nom cher aux goûts idylliques et solitaires de son propriétaire. Dans les derniers temps, il n'en sortait plus guère que pour quelque visite officielle, un tour au Salon ou ses devoirs académiques, goûtant toujours avec un nouveau plaisir la preuve de sa gloire et de sa popularité dans les saluts respectueux et les regards attendris dont on accueillait partout l'auteur de *Paul et Virginie*.

Il avait bien la figure de son ouvrage. Dans ce beau vieillard, de taille moyenne, d'un assez visible embonpoint, à l'air à la fois aimable et vénérable, avec son teint rosé, ses longs cheveux blancs retombant sur les épaules, sous un large chapeau, son œil bleu, tour à tour humide d'émotion et enflammé d'enthousiasme, sa lèvre fine au sourire tour à tour caressant ou moqueur, on croyait voir le vieux colon (dans lequel Bernardin a cherché à se peindre lui-même), et qui raconte avec tant d'éloquence, de dignité, de grâce et de tristesse, le drame de ces idylliques et tragiques amours où il a été acteur et témoin. Il y avait aussi dans le costume et l'allure, la bonhomie

cordiale et le sourire parfois railleur de Bernardin en ces derniers temps, quelque chose d'un Francklin rêveur et chrétien, plus doux et plus fin que l'autre. Il avait bien pourtant quelque amertume dans sa douceur et quelque malice dans sa finesse, lorsque, par exemple, on l'interrogeait sur Chateaubriand, qui avait dit trop de bien de lui pour qu'il pût en dire du mal. Il se dérobaît au danger de la critique ou de l'éloge, en feignant de connaître à peine, d'ignorer presque cet héritier au génie fait de force comme le sien l'était de grâce, qui avait couvert du bruit de ses rudes vents et de ses flots amers le doux murmure de ses sources et de ses brises élyséennes : « Je l'ai peu lu, disait-il, mais je lui trouve l'imagination un peu trop forte », c'est-à-dire : « je trouve qu'il déclame ce que j'ai soupiré, qu'il a vu la nature d'un œil plus impérieux qu'épris, qu'il a l'idylle enivrante et grossière, où l'on boit du cidre et du vin au lieu du lait et du miel de la pastorale à la fois antique et chrétienne, patriarcale et évangélique, dont j'ai donné le chef-d'œuvre ».

Chateaubriand, de son côté, interrogé sur Bernardin de Saint-Pierre, aurait pu répondre : « Je l'ai d'abord beaucoup lu et un peu imité, jusqu'au jour où j'ai compris que, pour bien peindre la nature, il faut la peindre moins comme on la voit que comme on la sent, en broyant dans la couleur plus de passion que d'observation. L'auteur d'*Atala* et de *René* ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur de *Paul et Virginie* a le style un peu trop tendre. »

N'a pas le style tendre qui veut, aurait pu répliquer à l'auteur de *René* l'auteur de *Paul et Virginie*. Ce style tendre, qui a eu toujours le privilège de charmer ou d'émouvoir, de faire sourire ou de faire pleurer les jeunes gens, les femmes et les vieillards, tandis que le style trop fort de Chateaubriand, avec son vin amer, convient davantage au scepticisme et au désabusement des hommes, Bernardin de Saint-Pierre le garda jusqu'au bout dans toute sa grâce et toute sa fleur, dans ses dernières pages et ses derniers entretiens.

Il avait voulu attendre à la campagne, au milieu des dernières fleurs de l'automne, dont le soleil couchant a de si beaux déclin, amortissant sur les frondaisons jaunies ses traits d'un or assombri, la mort qu'il voyait venir de loin, comme une femme vêtue de blanc, au visage voilé, marchant à pas lents sur les feuilles sèches, une lampe éteinte à l'une de ses mains, et de l'autre faisant avec un doigt sur ses lèvres pâles le signe de l'éternel silence.

Tout en suivant d'un œil parfois attendri l'approche de la visiteuse de la suprême veille, Bernardin de Saint-Pierre se préparait aux adieux, sans crainte, non sans regrets, mais non aussi sans espérance. Ses *Etudes de la Nature* lui avaient montré que, loin d'obéir, égoïste, impassible, à un mécanisme meurtrier, elle trahissait à tout instant, à l'œil reconnaissant de l'observateur agenouillé, les influences, les intentions, les harmonies d'une Providence nourricière, salutaire,

maternelle, douce et caressante aux humbles, rude et avare seulement aux superbes. Entouré de sa femme, de ses enfants, de ses chiens, de ses oiseaux familiers, de ses livres favoris, la Bible et l'Evangile, Homère et Plutarque, Jean-Jacques Rousseau et Fénelon, il traversa le dernier passage de la vie à la mort dans une courte agonie, réconfortée par les espérances d'une foi puisée dans l'amour. Ces adieux tranquilles et clairs-voyants, ces adieux le doigt levé vers le ciel, caractérisent heureusement et dignement cette agonie, si différente de l'agonie hagarde de Jean-Jacques ou de l'agonie muette de Chateaubriand foudroyé.

L'apoplexie avait laissé à Bernardin de Saint-Pierre, en dépit de ses soixante-dix-sept ans, la jouissance de son intelligence et le libre usage de sa parole. Elle n'avait été qu'un avertissement. Il le comprit, et, dès le commencement de novembre 1813, sentant qu'il recevrait bientôt son ordre de départ, il se hâta de quitter Paris, où ses affaires l'avaient amené, pour jouir à la campagne des derniers beaux jours de l'automne. Quelques promenades dans la forêt de Saint-Germain ou sur les bords de l'Oise furent ses derniers plaisirs. Tranquille sur lui-même, il comparait la vieillesse « à un fruit mûr qui repose sur l'herbe, et qui renferme la semence qui doit le faire revivre (1) ».

C'est dans son ermitage d'Eragny, dans cette

(1) Aimé Martin, *Mémoires*, p. 408,

chambre retirée, éloignée du bruit, sous les fenêtres de laquelle croissaient des arbres étrangers dont il mêlait les ombrages avec les arbres de nos climats, où l'on voyait le vernis du Japon environné des pampres de la vigne et le pommier de Normandie tout couvert des grandes fleurs rouges du « bignonia », que Bernardin de Saint-Pierre expira vers midi, le 21 janvier 1814, entre sa femme et ses enfants rangés de chaque côté de son chevet et cherchant à retenir, par leurs caresses, par leurs larmes, suivant un mot touchant du mourant lui-même, son âme prête à s'échapper.

Il les consola par quelques paroles où on retrouve tout entiers son cœur et son génie : « Ce n'est qu'une séparation de quelques jours ; ne me la rendez pas si douloureuse ! je sens que je quitte la terre et non la vie ! » Et pour confirmer son espérance dans le rendez-vous céleste qu'il donnait aux siens par une raison décisive, il ne trouva que celle-ci, bien digne d'avoir été la dernière parole de l'auteur des *Etudes de la Nature*, des *Harmonies de la Nature* et de *Paul et Virginie* : « Que ferait une âme isolée dans le ciel même (1) ? »

(1) *Mémoires*, par Aimé Martin, p. 411. Nous empruntons ce trait à son tableau comme toujours un peu arrangé, un peu *romancé*, mais tracé d'après des récits de témoins oculaires et auriculaires, et où l'émotion sincère rend éloquente et touchante la médiocrité du biographe.

LIVRE DEUXIÈME

LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE

LIVRE DEUXIÈME

LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE

CHAPITRE V.

LES VOYAGES.

Pour bien connaître un écrivain, il faut lire son premier ouvrage et le dernier. Le premier livre le secret de la fleur printanière, le mystère des origines, des influences, des germes et de la genèse du talent ; le dernier, fruit tombé de la branche, trop tôt ou trop tard, nous initie au travail de sa maturité et trop souvent de sa corruption. Il y a une grâce attirante dans tout ce qui commence ; il y a une leçon salubre dans tout ce qui finit.

Ce qui fait l'attrait pour nous du premier livre de Bernardin de Saint-Pierre, du premier fruit de cette solitude attristée, quelque peu pessimiste et misanthropique, durant laquelle il rédigeait, de 1770 à 1773, les notes prises au cours de ses années de voyage et d'apprentissage à travers

l'Europe et l'Amérique, l'ancien monde et le nouveau, de la Hollande à la Russie, de la Pologne à la Prusse, de la France à l'Île-de-France, c'est ce premier effort du talent qui s'essaie à découvrir sa voie, qui cherche et trouve parfois les accents nouveaux, les idées nouvelles, le style nouveau, dont il sent palpiter en lui l'inspiration encore confuse.

Nous nous expliquons très bien, à le lire aujourd'hui, le peu de succès de cet ouvrage auprès des contemporains, dont l'attention lassée par une composition d'une ordonnance monotone, par la surabondance des détails techniques et spéciaux, ne trouvait que par places trop rares et par de trop faibles lueurs de génie, un écrivain original dans un voyageur banal.

A peine si de-ci, de-là quelque révélation trop franche sur les abus de l'administration coloniale, quelque réflexion d'une savoureuse amertume, quelque esquisse de paysage tracée d'un crayon instinctivement magistral, quelque trait de mœurs ou de caractère révélant un observateur pénétrant et un censeur à vues prophétiques, venaient réveiller l'attention, engourdie par des extraits fastidieux de journal de bord ou de notes de naturaliste, et éveiller la sympathie en faveur de l'homme assez courageux pour braver les dangers de la sincérité et de la vérité.

La sincérité et la vérité ne plaisent qu'à quelques-uns et offusquent le plus grand nombre des lecteurs. Les esprits curieux et frivoles, qui ouvriraient cette relation de voyage avec l'espoir

qui, plus ou moins justifié, fait le succès des ouvrages de ce genre, d'y trouver des aventures, des anecdotes, des détails amusants ou des récits dramatiques, était singulièrement désappointé en présence de ces pages d'une sécheresse de procès-verbal, à peine animée de temps en temps par une émotion fugitive aussitôt refoulée, où la nudité des esquisses, d'un dessin pur et dur, était trop rarement rehaussée et parée de quelques touches brillantes.

Ce voyage, contre l'ordinaire des ouvrages de ce genre qui donnent plus ou moins envie de refaire l'excursion du narrateur et de suivre ses traces, était précisément d'un désenchanté, d'un désabusé, fatigué d'excursions décevantes et stériles, qui n'avait éprouvé à l'Ile-de-France que la nostalgie de la France, qui n'avait trouvé à l'étranger que des raisons de plus d'aimer et de regretter la patrie.

Ajoutez à cette déconvenue du lecteur, l'effet, piquant pour quelques-uns, amer pour beaucoup d'autres, de ces révélations sans merci sur les divisions des colons, la futilité ou la dureté de leurs mœurs, les misères et les férociétés du régime de l'esclavage. Vous comprendrez alors les pudiques réserves du censeur qui, après avoir exigé mainte suppression, n'accorda qu'une permission tacite d'imprimer, les encouragements, d'une bienveillance indifférente, de la coterie philosophique qui préférerait les déclamations de l'abbé Raynal, le peu d'empressement de la critique, qui a souvent plus peur qu'envie de l'homme

nouveau, et du public qui n'a guère que les opinions qu'on lui souffle.

Payé en mauvais compliments par son libraire qui lui refusa les honoraires modestes de 1,000 francs convenus, Bernardin de Saint-Pierre ne recueillit guère de son ouvrage que quelques mécontentements, quelques rancunes, quelques jalousies, et il fût tombé dans le découragement sans les suffrages de certains bons juges qui lui confirmèrent la vocation dont il doutait, et lui dirent : « Courage ! et continuez votre route ; le chemin de la gloire est escarpé. »

La mission du critique est de rechercher à leur source les origines du talent et du caractère, de définir les rapports d'une œuvre avec son temps, et quand elle a mérité de durer, les caractères de vérité humaine et les mérites de style qui font qu'elle échappe à l'actualité et qu'elle est de tous les temps. A nous placer tour à tour à ce double point de vue de la valeur littéraire et de la valeur morale du *Voyage à l'Ile-de-France*, que constatons-nous, dans ce premier essai, à l'honneur de l'homme et de l'écrivain ?

A l'honneur de l'homme, nous constatons qu'il écrit en honnête homme, qu'il agit en honnête homme, car de tels écrits sont des actes, en dénonçant au monde civilisé les abus et les horreurs du régime colonial, en ne demandant le succès de son œuvre qu'à la vérité et à la justice qu'il donnent si rarement, en méprisant les rancunes et les représailles des intérêts particuliers, qu'il offensait, sans pouvoir compter sur les

bénédiction de ces malheureux nègres fustigés et torturés, qui devaient ignorer le nom de leur défenseur. Indignations et pitiés stériles d'ailleurs, qui ne devaient trouver d'écho que dans la conscience de quelques philosophes impuissants, et ne recueillir d'autre hommage que les larmes de quelques femmes sensibles !

L'indignation et la pitié du solitaire de la rue Saint-Etienne ne pouvaient provoquer le mouvement réparateur et vengeur d'opinion qui provoqua le procès de Warren Hastings et de lord Clive, et qui plus récemment a fait sortir des révélations émouvantes de la *Case de l'oncle Tom*, une révolution et une guerre émancipatrices. Elles n'ont d'ailleurs qu'à demi atteint leur but, car, arrivé à l'égalité civile en Amérique, le nègre n'a pu y triompher encore, en dépit de la loi, moins forte que les mœurs, des préjugés par lesquels il est condamné à l'infériorité,

Mais si l'indignation et la pitié de Bernardin de Saint-Pierre furent stériles pour la cause qu'il défendait, il en recueillit ce premier bénéfice, cette première récompense qu'elles profitèrent à son talent. Elles le rendirent éloquent. Il est impossible de lire sans émotion les récits où il s'abandonne lui-même à son émotion en nous faisant connaître la condition déplorable des esclaves domestiques, éveillés dès l'aube d'un triple coup de fouet, fustigés pour la moindre faute, et des nègres marrons chassés comme des bêtes fauves par leurs maîtres et même leurs maîtresses, traqués de roche en roche, de forêt en forêt,

proie humaine décimée par la dent de chiens féroces, la balle des carabines ou la corde des gibets.

A nous placer non plus au point de vue moral de l'étude du caractère, mais au point de vue littéraire de l'étude du talent, ce n'est pas sans une satisfaction de dilettante que nous découvrons et savourons dans le *Voyage à l'Ile-de-France*, à l'état embryonnaire, rudimentaire, dans leur première saveur, leur premier parfum, les qualités et les beautés qui s'épanouiront dans les *Etudes de la Nature*. Nous trouvons là à l'état de dessin, de croquis, d'esquisse, la plupart des scènes et des récits qui feront le charme des *Etudes*, des *Harmonies*, de *Paul et Virginie*. L'auteur a vidé à ces portefeuilles, ces albums dont il reprendra, agrandira les sujets, faisant des simples aquarelles des tableaux achevés.

Dès les premières pages de cette relation en forme de lettres censées adressées à son ami Duval, dont il immortalise ainsi le nom, par reconnaissance des services qu'il en a reçus, nous trouvons dans Bernardin cet admirateur religieux de la nature, où il voit l'image même de la Providence, qui la regardera non en savant, mais en poète, qui la peindra sans cesse, partout, faisant d'un paysage le fond de toutes ses œuvres, et le fond de sa vie même, en vertu de cet axiome posé dès le début avec une netteté caractéristique : « Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine. »

Ce paysage qu'il a vu avec des yeux nouveaux,

affranchis des œillères traditionnelles d'un goût factice et d'un pittoresque artificiel, il le peindra avec des couleurs nouvelles, avec une palette, c'est-à-dire un vocabulaire d'une richesse, d'une variété inconnues jusqu'à lui, avec l'intensité de vie de la réalité vue, vue souvent, vue intimement, sous tous les jours, à toutes les heures, vue comme on voit quand on aime, quand on souffre, quand le spectateur se met en communion d'âme, de tristesses, de joie, avec le spectacle.

Ce n'est pas un observateur indifférent et superficiel que celui qui célèbre en termes si touchants les tristesses du départ et les joies du retour dans cette patrie dont il poursuit l'image à travers celle de tous les pays qu'il traverse, recherchant dans la différence des traits, non ce qui doit le consoler de l'exil, mais ce qui doit le lui rendre cruel, celui qui est amoureux de la France au point de ne voir surtout, dans l'Ile-de-France, que ce qui la distingue de la France, comme l'amoureux ne voit dans l'étrangère que ce qui fait que la chère absente est plus belle.

« Adieu, amis plus chers que les trésors de l'Inde !... Adieu, forêts du Nord que je ne reverrai plus ! Tendre amitié ! sentiment plus cher qui la surpassiez ! temps d'ivresse et de bonheur qui s'est écoulé comme un songe ! adieu... adieu... On ne vit qu'un jour pour mourir toute la vie. »

Cette absence qui nous sépare de nos amis est triste quand on n'a à se plaindre que d'elle. Combien cette tristesse redouble quand on com-

pare à ce qu'on a non seulement ce qu'on a perdu comme amis, mais encore ce qu'on a perdu comme nature. Car les amis ne nous entourent et ne nous manquent qu'à certains moments ; mais la nature nous environne sans cesse et de toutes parts, et la comparaison des traits de la nature natale avec ceux de la nature étrangère est une source de constante amertume. L'exil n'est pas seulement un deuil pour le cœur, mais aussi un deuil pour les yeux.

Ecoutez le désenchantement de l'exilé et sa plainte mélancolique :

« Il n'y a pas une fleur dans les prairies, qui d'ailleurs sont parsemées de pierres et remplies d'une herbe aussi dure que le chanvre. Nulle plante à fleur dont l'odeur soit agréable. De tous les arbrisseaux, aucun qui vaille notre épine blanche. Les lianes n'ont point l'agrément du chèvrefeuille ni du lierre. Point de violette le long des bois. Quant aux arbres, ce sont de grands troncs blanchâtres et nus avec un petit bouquet de feuilles d'un vert triste.... »

«... Plusieurs se sont donné des soins inutiles pour y faire venir le thym, la lavande, la marguerite des prés, les violettes si simples et si belles et le coquelicot dont l'écarlate brille avec l'azur des bluets sur l'or de vos moissons. Heureux Français ! un coin de vos campagnes est plus magnifique que le plus beau de nos jardins. »

On comprend le cri d'impatience, le soupir nostalgique de Bernardin s'écriant :

« Oh ! quand pourrai-je respirer le parfum des chèvrefeuilles, me reposer sur ces beaux tapis de lait, de safran et de pourpre que paissent nos heureux troupeaux, et

entendre les chansons du laboureur qui salue l'aurore avec un cœur content et des mains libres ? »

Celui qui peignait si bien les tristesses du départ, les langueurs de l'exil, ne devait pas peindre moins heureusement les allégresses et les enthousiasmes du retour (1). Bernardin de Saint-Pierre est tout entier, avec tout son cœur, tout son talent, toute son émotion communicative, toute sa grâce attendrie et attendrissante, dans un passage du dernier chapitre du *Voyage*. C'est celui où l'on trouve ses meilleures pages, sa théorie, sa pratique, ses préceptes et ses exemples de l'art pittoresque nouveau qu'il va créer, celui qu'on peut considérer comme contenant la philosophie, la moralité de ce livre, destiné moins à faire aimer l'Ile-de-France qu'à la faire connaître, avec ces beautés étranges, ces magnificences monstrueuses de la flore et de la faune tropicale qu'on pourrait admirer si on n'était Français, et où l'on pourrait même se plaisir si, là comme ailleurs, les hommes ne gâtaient les lieux, et la société la nature.

« Je préférerais de toutes les campagnes, celle de mon

(1) Quel tableau que celui des scènes qui suivent le cri : Terre ! Il y a là, en quelques lignes, un Bernardin de Saint-Pierre tout à fait maître de sa manière et ayant déjà le secret de gagner les cœurs :

« On se hâta de préparer un dernier repas ; mais on se levait, on se rasseyait, on ne mangeait point ; nous ne pouvions nous lasser d'admirer la terre de France. Je voulais débarquer avec mon équipage ; on appelait en vain les matelots ; ils ne répondaient plus. Ils avaient mis leurs plus beaux habits, ils étaient saisis d'une joie muette ; ils ne disaient mot : quelques-uns parlaient tout seuls. J'entrai dans la chambre du capitaine pour lui dire adieu. Il me serra la main, et me dit les larmes aux yeux : J'écris à ma mère. »

pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertume ? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpir son cœur et frissonner ses plumes ! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut et le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite ! De bonne heure les uns sont morts, les autres éloignés, une famille est dispersée ; des protecteurs..... Mais la vie n'est qu'un petit voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide. »

L'homme qui parlait et écrivait ainsi, l'homme qui peignait les tableaux que nous allons signaler au lecteur était déjà en possession, sans oser les déployer encore, de toutes les ressources de son talent. Il avait un système fondé sur ce qui vaut mieux que le raisonnement, sur l'expérience. Il ne rencontrait pas des beautés de hasard, des bonheurs d'instincts celui qui, essayant de mettre dans son livre de voyage ce qu'il n'avait pas trouvé dans les autres, exposait en ces termes toute une nouvelle philosophie de la nature et tout d'abord toute une nouvelle théorie sur la manière de la voir, de la comprendre et de la peindre.

« Je préfère un cep de vigne à une colonne, et j'aimerais mieux avoir enrichi ma patrie d'une seule plante alimentaire que du bouclier d'argent de Scipion.... L'art

de rendre la nature est si nouveau que les termes mêmes n'en sont pas inventés... Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes ; mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie. L'Indoustan ressemble à l'Europe ; la physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante ? Ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, sa rudesse ou sa grâce, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ses parties, et vous auriez la mesure de tous les muscles d'un homme, que vous n'auriez pas son portrait. »

Le portrait des choses de la nature, le portrait à la fois fidèle et ressemblant qui fait dire même à ceux qui n'ont pas vu le modèle, comme s'ils le reconnaissaient : *C'est bien cela* : tel est désormais le but, tels sont déjà l'art et le talent de Bernardin. Cet art et ce talent, il en donne à la fois le précepte et l'exemple dans les trop rares tableaux où il ouvre son aile et déploie son envergure. On a cité les croquis et les scènes qu'on retrouvera dans les *Etudes*, dans les *Harmonies* et dans *Paul et Virginie* à l'état artistique ou dramatique achevé. Chacun a ajouté à cette liste où nous ajoutons nous-même, après Aimé Martin, Sainte-Beuve et bien d'autres. Nous ne ferons d'ailleurs qu'indiquer au lecteur qui voudra lire le *Voyage à l'Ile-de-France* (il en vaut encore la peine) les bons endroits, les fins morceaux où les connaisseurs se délectent : le coucher du soleil (p. 47), la tempête au passage du Mozambique (p. 54-58),

l'arrivée du vaisseau en détresse avec son mât foudroyé et son équipage décimé par le scorbut (p. 66), la scène de l'esclave dont Bernardin sollicite la grâce, et le récit touchant suivi de l'apostrophe éloquente aux femmes du monde : « Ces belles couleurs de rose et de feu dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouatent leurs jupes; le sucre, le café, le chocolat de leur déjeuner; le rouge dont elles relèvent leur blancheur; la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes ! »

Il faut signaler encore la page consacrée à une de ces retraites d'une mélancolie profonde qui se cachent le long des ruisseaux, au fond des bois (p. 94), la description d'un jardin rêvé par Bernardin, à la chinoise, type nouveau, plus à son goût que le système des jardins français ou des jardins anglais (p. 172), les détails donnés sur ce colon au mérite méconnu, philosophe patriarcal de la solitude tropicale, M. de Séligny, où on pourrait bien voir le prototype du colon qui raconte l'histoire de Paul et de Virginie avec une éloquence d'une si douce amertume (p. 192), la description de la case et l'histoire du ménage Le Normand, où il est plus d'un trait que nous retrouverons dans le tableau de l'intérieur de la case de M^{me} de La Tour (p. 198), les esquisses du paysage du bras de mer de la savanne (p. 203).

Nous donnerons bientôt, par d'abondantes citations, l'idée de cette manière nouvelle de Ber-

nardin, non dans son état rudimentaire, mais dans sa perfection. Les peintres à la mode du jour, les Saint-Lambert, les Delille, les Roucher n'auraient pu déjà se reconnaître dans les nouveautés hardies de ce premier essai. Mais leur étonnement dut être grand quand ils lurent les pages des *Etudes de la Nature* où leurs procédés et leurs couleurs étaient remplacés par des procédés et des couleurs bien différents de ceux qui avaient fait leur succès. Pareille stupéfaction dut être celle de Mercier quand il apprit (l'apprit-il jamais ?) qu'il s'était donné la peine, dans sa traduction de l'ouvrage sur la *solitude* de Zimmermann (1), de traduire de l'allemand un passage cité par lui du *Voyage à l'Ile-de-France* qui ne portait pas de nom d'auteur, celui-ci se dissimulant sous la qualité : « Un officier du roi », et qui avait paru si charmant à Zimmermann qu'il l'avait reproduit. C'est la page que nous avons citée sur le pays natal, et le bonheur de retourner aux lieux théâtre des jeux de son enfance.

L'auteur du *Voyage à l'Ile-de-France* posait les premiers jalons non d'une réforme, mais d'une révolution : révolution non seulement dans l'art de voir et de peindre la nature, mais aussi dans l'art de la comprendre et de la sentir. Il n'y avait pas là seulement en germe toute une littérature, mais toute une philosophie nouvelle. A une époque où on cherchait à nier Dieu en invoquant contre lui cet admirable mécanisme de la nature, im-

(1) Paris, 1788, p. 266.

passible et immuable, Bernardin de Saint-Pierre allait demander à la nature elle-même la preuve de l'existence de Dieu. Là où on proclamait l'absence de la divinité inutile, il allait proclamer la présence de la divinité nécessaire, et faire un autel à la Providence créatrice des merveilles mêmes de la création. Elle n'était pas d'un homme, d'un novateur, ni d'un écrivain ordinaires, la déclaration suivante qui, avec quelques autres, notamment celle sur la façon trop philosophique dont les philosophes envisageaient l'esclavage, préférant rire de ce qui aurait dû les faire pleurer (p. 148), dut faire faire quelque peu la grimace aux encyclopédistes oracles du salon de M^{lle} de Lespinasse, d'Alembert et Condorcet.

« A force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangère ; nous sommes même si artificiels que nous appelons les objets naturels des *curiosités* et que nous cherchons les preuves de la Divinité dans les livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues et des indications générales de l'ordre universel ; cependant, pour montrer l'intelligence d'un artiste, il ne suffit pas d'indiquer son ouvrage, il faut le décomposer. La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives et si peu aperçues que qui pourrait en présenter un faible tableau à l'homme le plus inattentif le ferait s'écrier : « Il y a quelqu'un ici ! » (1).

(1) Bernardin de Saint-Pierre n'a pas seulement écrit le *Voyage à l'Île-de-France*, mais encore le *Voyage en Sicile*, les *Observations sur la Prusse*, sur la *Hollande*, sur la *Russie*, sur la *Pologne*, qui ne sont pas, à proprement parler, des récits de voyage, mais des *Mémoires* sur les mœurs, les caractères, le génie particulier de chaque peuple, et ses institutions. Nous n'avons rien de particulier à dire

Il y a quelqu'un ici ! Ce mot si hardi, si éloquent dans sa simplicité pittoresque, nous sert à point de transition pour passer à l'examen des *Etudes de la Nature*, qui ne sont autre chose que la démonstration, par le spectacle de la nature, de l'existence de Dieu. Bernardin de Saint-Pierre aurait pu prendre ce mot pour épigraphe, aussi bien et mieux que le philanthropique et sentimental : *Miseris succurrere disco*.

de ces opuscules où l'on trouve, avec ses qualités et ses défauts, un talent que, dans un ouvrage de vulgarisation, il ne nous est permis de considérer que sous ses grands aspects, dans ses lignes essentielles, et non dans le détail minutieux des œuvres.

CHAPITRE VI.

LES ÉTUDES DE LA NATURE.

Les *Études de la Nature* sont le meilleur des grands ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. Il avait l'haleine courte et n'a atteint la perfection que dans les ouvrages d'un but plus modeste et d'un cadre plus étroit, où il ne lui était pas permis de s'égarer, de se délayer, et qui comportaient, comme la miniature, avec la facile ordonnance du plan, les grâces et les douceurs du fini. Dans les *Études*, il se livre à nous tout entier, avec l'attrait de la jeunesse et de la nouveauté, dans la première fleur de ses qualités et de ses défauts.

Le principal de ses défauts, c'est incontestablement l'absence de proportion entre les parties et d'harmonie dans l'ensemble.

Ce n'est pas qu'il ne se soit proposé un plan laborieusement préparé, minutieusement exposé jusqu'à trois fois, au début, au milieu et à la fin de l'ouvrage. Mais ce plan, il y échappe à tout moment. C'est un peu la faute du sujet tel qu'il l'a conçu, et qui n'est rien moins que le spectacle de l'univers lui-même envisagé tour à tour syn-

thétiquement et analytiquement, tantôt du haut des sommets philosophiques, où l'on s'élève et où on se perd parfois dans les considérations générales, tantôt du bas de la montagne, du terre à terre de l'observation de détail, technique ou pittoresque. C'est aussi beaucoup la faute du caractère de l'homme qui a toujours aimé à errer, à vagabonder, dans la littérature comme dans la vie, et a toujours plus embrassé qu'étreint, parce que sa curiosité dépassait de beaucoup sa patience, et que son ambition était souvent supérieure à ses forces.

C'est ainsi qu'il a été entraîné à étendre plutôt qu'à circonscrire ce sujet qui, borné à ses limites normales, était déjà assez vaste. Mais à ses tableaux de la nature, l'auteur ajoute ses réflexions sur la société. A ses études de la nature, il mêle ses études sur Dieu et sur l'homme. Or, la nature, l'homme au milieu, Dieu au-dessus, la matière déployant, autour de l'homme agité et inquiet, ses splendeurs immuables et sereines qu'éclaire la lumière tranquille du rayon providentiel, c'est tout un monde, c'est le monde lui-même ; et il n'est pas d'autre cadre, il n'est pas d'autre sujet pour les observations et les méditations du philosophe et du poète. A ce point de vue, Bernardin aurait pu répondre en souriant à ceux qui lui reprochaient la diffusion, la confusion, l'absence de méthode, que son sujet comprenant tout le champ, tout l'horizon de la pensée humaine, il demeurerait toujours dans son sujet, lors même qu'il semblait le plus en sortir.

Mais Bernardin de Saint-Pierre n'était pas de ceux qui se tirent d'une mauvaise affaire par un paradoxe. Bien que l'esprit critique ne fût pas sa qualité dominante, il n'avait pu se dissimuler ce défaut d'ordonnance dont il s'excusait avec une modestie un peu mélancolique, en présentant son ouvrage, non comme un édifice achevé, mais comme une série de fragments d'un ouvrage demeuré inachevé dont, au moment de l'exécution, le plan trop vaste l'avait fait reculer, et dont il n'avait terminé que quelques parties.

En présence de cet aveu implicite, nous aurions mauvaise grâce à insister. Nous ne pouvons toutefois nous dispenser de faire remarquer que le reproche de cette inégalité, de cette infériorité de l'ouvrage par rapport à son sujet, n'est pas nouveau, et que ce défaut, racheté par tant de qualités, avait vivement frappé les yeux des contemporains. Il n'est pas sans intérêt pour notre critique de rencontrer, pour s'appuyer, des opinions comme celles de Grimm ou de M^{me} Necker.

Le jugement de la *Correspondance littéraire* (1) sur les *Etudes de la Nature* est marqué au coin d'une fine impartialité et d'une indulgente malice. Ecrit au lendemain de la publication, il a le caractère du définitif, et il n'y a, après un siècle, que fort peu de chose à y ajouter ou à en retrancher. Le lecteur en jugera par cet extrait :

(1) *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., édition Maurice Tourneux. Garnier, 1880. Tome XVI, p. 134-138.

« M. de Saint-Pierre est déjà connu par un *Voyage* assez intéressant à l'*Ile-de-France*.... Ses *Etudes de la Nature* ne sont, comme il nous l'annonce lui-même, que les débris, ou, pour mieux dire, les premiers matériaux d'une histoire générale de la nature, dont il avait conçu, il y a quelques années, le projet, à l'imitation d'Aristote, de Pline, du chancelier Bacon, et de quelques autres philosophes modernes.

« S'il en faut croire M. de Saint-Pierre, il s'est proposé un plan ; mais ce plan n'est pas facile à suivre à travers la foule et la confusion des détails dont il se trouve embarrassé. Il est clair cependant que l'objet essentiel, qu'il ne perd jamais de vue, est de justifier la Providence en développant tantôt avec beaucoup d'éloquence et de sensibilité, tantôt avec une dialectique fort arbitraire, plus souvent encore avec une subtilité pénible et minutieuse, le grand argument des causes finales. Il aperçoit dans tout ce qui existe ou des contrastes heureux, ou des rapports harmonieux, et comme le docteur Pangloss, il en conclut perpétuellement que tout dans la nature est au mieux. Je ne crois pas qu'aucun homme se soit encore avisé de reconnaître ou d'attribuer à la Providence plus d'attentions fines, plus de recherches de goût, plus de délicatesses de sentiment. Cette idée est poussée au delà de toutes les mesures, et fait tomber quelquefois l'auteur dans la niaiserie, dans des futilités bizarres et puériles ; mais elle lui inspire aussi très souvent des peintures charmantes, pleines de grâce, de douceur et de poésie ; son livre n'est, pour ainsi dire, qu'un long recueil d'églogues, d'hymnes et de madrigaux en l'honneur de la Providence. Que nos grands philosophes après cela le dédaignent, le méprisent ou le persillent : ce qu'un raisonnement peut avoir de faible ou de ridicule ne nous empêchera pas de sentir ce que l'image qui le suit nous offre de touchant et de vrai. »

Le critique, tout en faisant les objections que comporte l'état de l'opinion à ce moment, n'hésite

pas à déclarer qu'il est difficile de ne pas céder au charme de ce zèle d'apôtre tout nouveau pour lui, et que dans ce « sermon en trois volumes » où l'auteur « cherche une faculté plus propre à découvrir la vérité que la raison, et croit la trouver dans cet instinct sublime appelé *le sentiment*, il y a une prétention dont on ne saurait guère le blâmer ; car ce philosophe a bien les meilleures raisons du monde pour faire beaucoup plus de cas de la sensibilité que de la raison ».

Tout en se retranchant derrière ces réserves, le critique reconnaît que « quelque chimériques que soient une partie des vues de l'auteur sur l'intérêt général des sociétés, sur le moyen de former nos institutions politiques, de fournir au peuple plus de ressources, de subsistances et de bonheur, de ranimer chez lui l'esprit de religion et de patriotisme sans lequel, dit-il, le bonheur d'une nation est bientôt épuisé, enfin sur l'esquisse d'une éducation nationale qui termine ces différents projets, l'objet en est si important, l'âme honnête et sensible de l'auteur s'y peint d'une manière si vraie et si touchante, qu'on ne saurait les lire sans intérêt ».

Enfin, tout en insistant sur l'absence de plan le décousu de la trame, le flottement d'une métaphysique vague et obscure, l'auteur de ce remarquable jugement confesse que « tout cela est mêlé de tant de peintures riches et variées, de tant de digressions intéressantes, que le talent de l'écrivain fait oublier à tout moment ce qu'il a dit ou ce qu'il va dire d'absurde et de ridicule,

que l'ensemble de l'ouvrage respire d'ailleurs une mélancolie si douce, une sensibilité si aimable, un amour si vrai pour tout ce qui est honnête et vertueux, que si la critique n'en est pas entièrement désarmée, il ne peut manquer au moins de laisser une impression très favorable à l'auteur. »

L'avis de M^{me} Necker est formulé dans les termes oraculaires, pédantesques où se plaisait la vertueuse et ennuyeuse dame ; toutefois il a son prix, comme témoignage de l'opinion des hommes d'esprit qui fréquentaient son salon, et dont son opinion, à elle, n'était le plus souvent que le reflet et l'écho.

« On voudrait avoir conçu les *Etudes de la Nature*, pour avoir le plaisir de les refaire et de les mettre en ordre ; c'est un livre que l'extrait pourrait rendre nouveau, et qui s'agrandirait de tout ce qu'on lui ôterait avec choix (1). »

A notre tour d'apprécier l'œuvre et de juger au besoin le jugement, en nous plaçant avec une impartialité que l'éloignement rend facile, non au point de vue, toujours un peu égoïste, des contemporains, mais au point de vue de la postérité, désintéressée de tout, excepté de son plaisir et de son goût.

Ily a dans cette œuvre, qui est la première, celle où l'auteur vide la fleur de son panier, beaucoup de choses, mais surtout deux choses : des

(1) *Mélanges extraits des manuscrits de M^{me} Necker*. Paris, Pougens, an VI (1798), t. I, p. 35.

projets et des vœux de réforme politique, sociale, humanitaire pourrait-on dire déjà (c'est un autre rêveur, un homonyme, l'abbé de Saint-Pierre, qui le premier a trouvé ce grand et beau mot : *l'humanité*) ; des impressions morales, des effusions sentimentales, des scènes et des tableaux de la nature européenne, de la française si mal connue, qu'on venait de découvrir, sous l'influence de Rousseau, et de la nature tropicale, tout à fait inconnue et révélée pour la première fois.

La partie qui contient les doléances, les remontrances, les vues, les plans de réforme sociale de l'auteur des *Etudes de la Nature*, sa philosophie et sa politique, a souffert du temps, comme on peut le penser. Ce qui était singulièrement précoce étrangement téméraire en 1784, risquerait aujourd'hui de nous paraître bien anodin, bien timoré. Les idées de l'élite des penseurs de 1789, de ceux qui marchaient en avant de leur temps, et parlaient comme les courriers, comme les prophètes de la révolution prochaine, sont, aujourd'hui, de circulation vulgaire. Le Bernardin disciple favori de Jean-Jacques, le Bernardin réformateur, utopiste, n'a plus, pour nous, qu'un intérêt rétrospectif, au point de vue de l'histoire et de la critique des idées politiques et sociales. Nous réserverions l'analyse et l'examen de l'ouvrage à ce point de vue, pour un chapitre qui pourrait être intitulé *la Politique de Bernardin de Saint-Pierre*, si ce travail ne débordait notre cadre.

Nous nous bornerons aujourd'hui à ce que, dans son ouvrage, l'auteur considérait sans doute

comme l'accessoire, et qui pour nous est devenu le principal, à la forme qui a survécu au fond, au style, sans lequel nulle œuvre littéraire ne dure, et qui suffit à rendre immortelles des idées qui sans cela ne seraient aujourd'hui que poussière, comme les bandelettes parfumées ont conservé la momie.

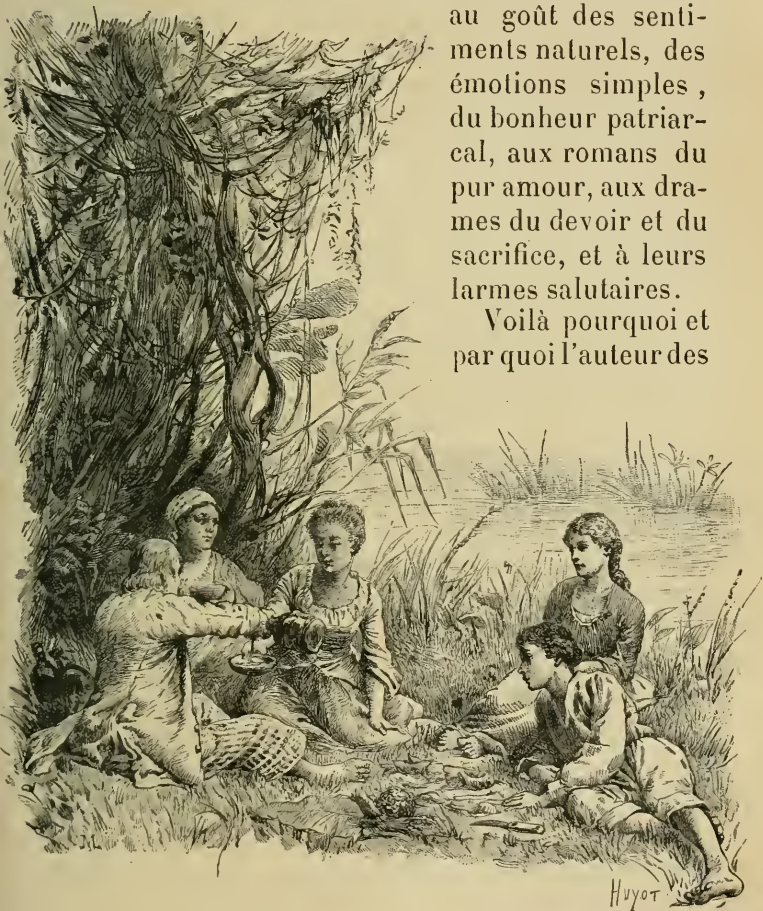
Ce qui constitue l'originalité de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui lui mérite une place dans notre histoire littéraire entre Jean-Jacques Rousseau et René de Chateaubriand, c'est son art de peindre, c'est sa couleur enchanteresse, c'est sa magie descriptive, ce sont ces tableaux de la nature occidentale et de la nature tropicale, dont l'éclat ne s'est point fané, dont le parfum dure encore. Il en a fait le cadre ou le fond de fictions poétiques, de scènes touchantes ou charmantes, dont le sentiment est si exquis qu'il a survécu et survivra à toutes les variations, à toutes les vicissitudes, à toutes les modes du sentiment, et comme tout ce qui vient des entrailles mêmes de la nature humaine et y va, provoquera toujours les mêmes émotions et fera couler les mêmes larmes.

Bernardin de Saint-Pierre est celui qui a trouvé, qui a découvert, on peut le dire, car Jean-Jacques a plus de dessin que de coloris, le pittoresque de la nature ; il est le plus grand paysagiste de notre littérature. Il est celui qui nous a appris tout ce qu'on peut trouver à observer, à admirer et à peindre dans les mystères et les phénomènes de la création, dans les vicissitudes d'un fraisier,

es métamorphoses d'un insecte, la vie d'une mouche, le nid de l'oiseau, le feuillage de l'arbre, le murmure de la source. Il est celui qui a ramené une civilisation raffinée, une société en décadence,

au goût des sentiments naturels, des émotions simples, du bonheur patriarcal, aux romans du pur amour, aux drames du devoir et du sacrifice, et à leurs larmes salutaires.

Voilà pourquoi et par quoi l'auteur des



DINER SUR L'HERBE AU BORD DE LA RIVIÈRE

(Gravure extraite de *Paul et Virginie*, édition Launette et Cie.)

Etudes de la Nature, dont *Paul et Virginie* et la *Chau-mière Indienne* n'étaient que des épisodes, est immortel et mérite de l'être. Il a retourné les yeux de sa génération, qui ne savait que regarder en elle et devant elle, le crayon de l'analyse psychologique ou le scalpel de l'analyse scientifique à la main, les phénomènes de la vie et de la mort, vers le spectacle de la nature. Il les a relevés vers le spectacle du ciel, et il lui a appris ce qu'il peut y avoir de leçons, de sourires et de larmes dans l'histoire d'un oiseau, d'une fleur, dans celle des révolutions d'une existence planétaire ou des vicissitudes d'une âme humaine, dans la fin d'une vie d'étoile ou d'un amour d'enfant.

La critique contemporaine est à peu près unanime sur ces mérites de Bernardin, sur le double service qu'il a rendu à notre littérature en la ramenant à ses sources éternelles, en renouvelant la langue du pittoresque et celle du sentiment. C'est une justice qu'on lui rend généralement aujourd'hui, mais que ne lui ont pas assez rendue, à notre gré, ceux qui, venus immédiatement après lui, ont le plus profité de son exemple et de ses modèles. Les grands écrivains sont volontiers portés à atténuer ce qu'ils doivent à leurs devanciers, et à exagérer ce que leur doivent leurs successeurs.

Chateaubriand et Lamartine, qui sont, à des degrés divers, des élèves et des successeurs de Bernardin, qui se sont beaucoup inspirés, surtout à l'heure des débuts, quand l'originalité personnelle a peine à se dégager des liens de l'imitation,

de son christianisme sentimental, de son pessimisme en ce qui touche les hommes, de sa poétique en ce qui concerne les images, de son style aux molles souplesses, aux douces amertumes, au délicieux bercement de nombre et d'harmonie, ont formulé leur reconnaissance avec des réserves qui frisent parfois l'ingratitude. Lamartine n'a pas dissimulé le charme, dont il a hérité, de ce style enchanteur. Mais il a semblé voir surtout, comme Joubert, dans Bernardin un grand virtuose de description, à la musique un peu vide parfois. Pour Chateaubriand, Bernardin a l'imagination trop tendre c'est-à-dire trop molle, Bernardin manque d'esprit et de caractère, comme plus d'un peintre célèbre. C'est surtout un grand paysagiste, un illustre pinceau. Grand pinceau, soit ; mais c'est déjà quelque chose. Mais c'est un pinceau qui pense, un pinceau qui sent, un pinceau qui vit et qui donne la vie, un pinceau qui trace des tableaux du spectacle extérieur qui ravissent l'admiration, un pinceau qui trace des scènes du drame intérieur, du drame de l'âme humaine, qui ouvrent en nous la source des larmes. C'est moins par le fond de leurs pensées ou de leurs sentiments que les grands écrivains sont immortels que par la forme qu'ils ont su leur donner, quand cette forme est absolument belle, et défie, par sa perfection, l'effet du temps, le caprice de la mode et l'oubli de l'avenir. Notre devoir n'est pas seulement d'analyser les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, de résumer les jugements dont ils ont été l'objet, et de juger à notre tour ces juge-

ments, en appel devant la postérité, pour les confirmer ou les infirmer. De tels arrêts ne sauraient se passer de motifs. Ces motifs sont tirés des preuves ; et ces preuves, pour un ouvrage d'esprit, ce sont les extraits, les citations, c'est-à-dire les témoignages de l'auteur devant la critique, en sa faveur ou contre lui.

Eh bien ! si, en présence d'une pareille tâche, nous éprouvons un embarras, c'est l'embarras du choix, c'est la double obligation de ne pas faire trop de citations, et de les faire en assez grand nombre et assez caractéristiques pour que de ces exemples et de ces modèles, pris tour à tour, comme des fleurs, dans cette corbeille qui déborde des riches butins d'une observation éclairée par la science et animée par l'enthousiasme, se dégage dans son originalité, dans sa nouveauté, la figure de Bernardin de Saint-Pierre. Nous n'aurons pas longtemps ni beaucoup à citer pour que le lecteur voie que c'était bien en effet un homme nouveau, que cet homme aux longs cheveux blonds, aux yeux bleus, à la lèvre fine, au visage délicat, marqué à la fois du hâle des climats étrangers, traversés par lui durant le long noviciat des années de voyage, aventureuses et romanesques, et de l'empreinte mélancolique de la méditation et du travail solitaires, qui se présentait au public dans un abord d'insinuante et modeste bonhomie, assis entre son télescope et son microscope, devant le fraisier poussé par hasard sur sa fenêtre.

C'étaient bien des paroles nouvelles et non entendues, jusqu'à ce jour, *novissima verba*, que cet

aveu de l'impuissance de l'homme à mesurer l'infini de la nature, par lequel, après avoir exposé son ambition d'écrire cette histoire physique de l'univers, il en reconnaissait l'illusion et la vanité, se comparant « à cet enfant qui avait creusé un trou dans le sable, avec une coquille, pour y renfermer l'eau de la mer ». Cette humilité ne ressemblait en rien à la solennité orgueilleuse de Buffon, laissant dire par ses flatteurs, et peut-être pensant lui-même que le génie humain n'a pas plus de bornes que la nature elle-même : *naturæ par ingenium*.

Mais ce n'est pas seulement par l'esprit, par le caractère que différait de Buffon cet homme qui, en présence du spectacle de la nature, ne songeait qu'à en admirer l'auteur, et s'inclinait devant lui avec les tristesses de l'expérience du malheur, les tendresses du besoin de l'amour, pour lui faire hommage de cette nouvelle théorie de la nature, poétique et chrétienne, autant que l'autre était purement scientifique et philosophique, de cette théorie de la nature à l'usage des malheureux, tandis que l'autre était surtout à l'usage des gens heureux. Ce savant vulgarisateur et populaire différait du savant aristocratique et académique par le talent et par le style encore plus que par les sentiments et les idées. Il allait, le premier, étudier la nature avec son imagination et sa sensibilité autant qu'avec sa raison ; et il allait trouver, c'est-à-dire créer à son usage une langue où la précision du détail technique qui, chez Buffon, dédaigne le vêtement de l'image,

devait emprunter à la nature elle-même les richesses de son coloris, l'éclat de ses rayons, le rythme de ses harmonies, le charme enivrant de ses parfums. Ce n'est certes pas Buffon qui eût abaissé la majesté de sa plume à tracer cette page familière et charmante sur les 37 variétés de la mouche du fraisier, dans laquelle la plume de Bernardin de Saint-Pierre ne croyait pas déroger, page trop souvent citée pour que nous croyions devoir ici la reproduire.

C'était là un art de peindre nouveau, un style nouveau que nous ne voyons là que dans sa familiarité élégante et gracieuse, dont nous admirerons tout à l'heure l'éloquente énergie ; mais ce qui était bien plus nouveau encore, c'est le sentiment, exprimé dans ses formes les plus hautes et les plus nobles, qui fait éclater à la fin de la première *Etude* son acte de foi enthousiaste, son acte de gratitude attendrie envers cette Providence divine qui règne sur la nature et qui gouverne les hommes.

Dès 1784, et bien avant Chateaubriand, qui, sur ce point, n'a été qu'un écho, Bernardin avait trouvé, dans son esprit nourri de la lecture de l'Evangile, de saint Augustin et de Fénelon, dans son cœur, froissé par le rude commerce des hommes, et meurtri par tant de naufrages, cet accent intime et profond de la piété sortie du malheur, de l'espérance sortie de la déception même qui jette aux pieds non du Dieu mort du crucifix, mais du Dieu et vivant et bienfaisant de la nature, les prosternations et les embrassements du phi-

losophe ramené par la science à la foi, par l'expérience à la charité, et par l'adversité à l'amour. Ecoutez cette élévation poétique et mystique :

« Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde, quand on ne vit pas comme eux. Mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient... Mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne rentrent jamais, et trop magnifique au dehors où vous vous répandez dans l'infini, vous leur êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdue en se perdant. L'ordre et la beauté même que vous avez répandus sur toutes vos créatures, comme des degrés pour élever l'homme à vous, sont devenus des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades. Ils n'en ont plus que pour voir des ombres. La lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est tout pour eux ; ce qui est tout ne leur semble rien. Cependant, qui ne vous voit pas n'a rien vu ; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux.

« Moi-même, ô mon Dieu, égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas ; et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir à aucun grand, ni à aucun corps ; et j'ai été protégé par vous, dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et sans considération ; et

vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté était préférable à la grandeur ; je m'affligeais de n'avoir pas trouvé d'épouse qui eût été la compagne de ma vie et l'objet de mon amour, et votre sagesse m'invitait à marcher vers elle, et me montrait dans chacun de ses ouvrages une Vénus immortelle. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu ! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages ! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même ! Contre vous toute puissance est faiblesse ; avec vous toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents ; à votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers (1). »

Il ne faudrait pas s'abuser sur la portée de ce morceau et faire aller Bernardin de Saint-Pierre plus loin qu'il ne voulut aller. Son adoration de Dieu dans la nature est désintéressée de tout autre culte. C'est un déiste convaincu et enthousiaste ; c'est, si l'on veut, un philosophe chrétien, qui croit à la supériorité morale et sociale du christianisme sur toute autre religion. C'est enfin un écrivain religieux. Il n'hésite pas à répéter, dans les *Etudes*, « le seul caractère qui distingue essentiellement l'homme des animaux, c'est qu'il est un être religieux (2) ». Il célèbre éloquemment cet instinct qu'il appelle céleste, que réveillent en nous « ces événements qu'on nomme des coups

(1) *Etudes de la nature*, t. I, p. 101-102.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 52, et t. III, p. 20.

du ciel, ou quelques-unes de ces émotions sublimes, indéfinissables, qu'on appelle, par excellence, des traits de sentiment, dont le premier effet est de produire un mouvement de joie et le second, de nous faire verser des larmes. » « Alors, dit-il, notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée » (1).

Il le redit encore en termes bien remarquables : « L'homme est un Dieu exilé » (2), que Lamartine traduira plus tard dans le fameux vers :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Mais pour Bernardin de Saint-Pierre, le temple de Dieu c'est la nature. Il n'a pas la nostalgie de l'église. Il y entre rarement, et s'il le fait, c'est pour réclamer impérieusement, au nom du respect de l'égalité de la mort et du souci de la santé publique, qu'on cesse d'inhumer dans les églises des cadavres privilégiés. Il professe à l'endroit du clergé un respect sans superstition, sans illusions. Il déclare que la religion est irréprochable des fautes de ses ministres ; il voudrait que les biens excessifs du clergé, patrimoine des pauvres, fussent rendus à leur destination. Il n'a pas pour les cloches, qu'il a appris à détester au collège, l'enthousiasme de Chateaubriand. Les cérémonies et les pompes du culte le laissent froid. S'il veut peindre l'effet salutaire et reconfortant de la prière, il nous

(1) *Etudes*, t. III, p. 122-123.

(2) *Ibid.* t. I, p. 419.

montrera dans un tableau qu'imitera l'auteur du *Génie du Christianisme*, la jeune et jolie Cauchoise, au visage éploré sous les ailes de sa coiffe blanche voltigeant au vent, et se précipitant, non dans l'église fermée, mais dans l'église en plein air, au pied du calvaire de la jetée, et demandant, les yeux au ciel, les mains jointes, le retour au port du salut d'une barque en péril montée par celui qu'elle aime (1).

C'est que, encore une fois, Bernardin dans les *Etudes* est un philosophe chrétien, si l'on veut, qui croit à Dieu parce qu'il l'admire et le bénit dans ses ouvrages, et que Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, est un poète ramené à la foi non par l'admiration mais par la douleur, qui croit parce qu'il a pleuré, et qui est enthousiasmé moins par les prodiges de la nature que par les miracles de la religion. Bernardin est un philosophe et un naturaliste chrétien. Chateaubriand est le poète et l'apologiste du catholicisme. Il y a entre les deux hommes la différence des temps et des événements qui les ont inspirés. Les *Etudes de la Nature* ont été écrites en 1784, le *Génie du Christianisme* en 1802. Il y a la Révolution entre les deux hommes et les deux livres.

Les *Etudes de la Nature* ne sont pas seulement l'œuvre d'un philosophe profondément mais librement religieux, elles sont encore l'œuvre d'un philosophe humanitaire, d'un économiste senti-

(1) Un gracieux et touchant tableau de Feyen au Salon de 1890 reproduit cet épisode.

mental et évangélique, d'un vulgarisateur des notions consolatrices de la science, mais aussi des maux et des griefs populaires, et des remèdes propres, selon lui, à les guérir. Si Chateaubriand va à la nature par la foi, Bernardin va à la foi par la nature. Si Chateaubriand est surtout séduit par les beautés de la religion, Bernardin est surtout gagné à la religion, parce que c'est elle qui non seulement offre à la vertu méconnue et persécutée les espérances et les récompenses d'une autre vie, réparatrice des injustices d'ici-bas, mais encore qui a le secret et le dépôt des améliorations et des réformes sociales, des progrès de la condition humaine, parce que c'est la religion par excellence des humbles et des simples, des pauvres et des malheureux. La conception de la liberté est démocratique chez l'auteur des *Etudes*, tandis qu'elle est aristocratique chez l'auteur du *Génie du christianisme*. Pour tout dire en un mot, il y a de l'apôtre politique, du réformateur socialiste dans Bernardin, réformateur sans doute par les voies légales et pacifiques, mais réformateur très sincèrement et très énergiquement partisan de ces revendications populaires dont les longs levains allaient éclater si formidablement, de ces griefs de servitude et de ces vœux d'émancipation auxquels il prête souvent une voix éloquente et prophétique. Nous ne pouvons que parcourir, qu'effleurer ces divers aspects du livre pour expliquer son esprit original, indépendant et son succès profond. Mais nous aurons du moins signalé ces points de vue

hardis du haut desquels le philosophe des *Etudes* porte aux abus et aux excès de l'ancien régime des coups qui vont bien au delà du moment et réveillent les premiers frémissements, les premiers échos du monde nouveau.

Dans cet ordre d'idées, que nous ne pouvons ici qu'effleurer, il y avait, aux chapitres des *Etudes de la Nature*, qui comprenaient aussi les vues de l'auteur sur les maux de l'état social et leurs remèdes, des passages d'une éloquence et d'une énergie singulières, qui devaient faire tressaillir, à l'accent inconnu d'une pitié vraiment fraternelle, le cœur des malheureux, des froissés, des déshérités. Il faisait hardiment profession d'indifférence aux formes politiques, ne s'attachant qu'au fond, au résultat, au produit net.

« Sans avoir égard à la division commune des Etats en démocratie, en aristocratie et en monarchie, qui ne sont au fond que des formes politiques, qui ne décident ni de leur bonheur, ni de leur puissance, nous ne nous arrêterons qu'à leur constitution morale. Tout gouvernement, quel qu'il soit, est heureux au dedans et puissant au dehors, lorsqu'il donne à tous ses sujets le droit naturel de parvenir à la fortune et aux honneurs ; et le contraire arrive lorsqu'il réserve à une classe particulière de citoyens les biens qui doivent être communs à tous. Il ne suffit pas de prescrire au peuple des limites et de l'y contenir par des fantômes effrayants, il force bientôt ceux qui les font mouvoir de trembler devant lui. Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran. »

A bien d'autres endroits, par exemple, en passant

la revue des Etats même qui portent le nom de républiques, Bernardin insiste sur son *criterium* : « Nous y verrons, dit-il, les maux au dedans et la faiblesse au dehors croître à proportion de l'inégalité de leurs citoyens ».

Il remarque à ce propos « que l'hérédité de la noblesse dans un Etat ôte à la fois l'émulation aux nobles et aux roturiers. Elle l'ôte aux premiers qui n'en ont pas besoin, parce que, par leur seule naissance, ils parviennent à tout, et aux seconds, parce que, ne pouvant prétendre à rien, elle leur devient inutile ».

Bernardin est frappé du nombre croissant des pauvres. Il les estime à sept millions, c'est-à-dire au tiers de la population totale de la France. Et il s'écrie prophétiquement :

« L'indigence du peuple est un grand fleuve qui s'accroît chaque année, qui surmonte toutes les digues, et qui finira par les renverser. »

Cette indigence humiliante et menaçante d'un tiers des Français a plus d'une cause. La principale, aux yeux de Bernardin, est dans le nombre abusif, écrasant, des grandes propriétés, et dans l'absence des petites. Il voudrait qu'une loi mît un frein à ces accaparements, à ce monopole des grands propriétaires. Il s'élève fréquemment et avec des précisions de détail, une énergie d'indignation qui attestent combien la question lui tient à cœur, contre ces abus, cause, selon lui, du dépérissement et du discrédit de l'agriculture, du

desséchement de cette mamelle nourricière de la France. Il ne tarit pas sur les inconvénients de cet état de choses, auquel il voudrait que pût remédier un ministre spécial de l'agriculture. Il en signale deux en ces termes : « Les conquérants ont toujours trouvé une faible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés... Les grandes propriétés ôtent tout à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout et à ceux qui n'ont rien ».

Dans un des passages où il expose et soutient avec une verve et une âpreté qui ne lui sont pas habituelles, les revendications et les griefs populaires, il se compare au paysan du Danube. Et il a plus d'un trait qui par sa caustique franchise justifie la comparaison. En voici un, par exemple :

« On a essayé, depuis quelques années, d'encourager à la vertu par des fêtes appelées *Rosières*, les pauvres filles de nos campagnes ; car pour celles qui sont riches, et pour les bourgeoises, le respect qu'elles doivent à leur fortune ne leur permet pas de se mettre sur la ligne des paysannes, au pied même des autels... Et des bourgeois de Paris couronnent nos vestales champêtres ! Grand et généreux effort ! Ils donnent, à la campagne, des roses à la vertu indigente ; et ils couvrent, à la ville, le vice de diamants ! »

Bernardin a un certain nombre de thèmes favoris, résultat de son expérience d'observateur, armé par ses voyages, ses longues flâneries parisiennes, le commerce assidu des livres des missionnaires, le P. Charlevoix, le P. du Tertre, qui sont ses livres de chevet, et par ses méditations de

philosophe solitaire, d'une riche provision, fort rare de son temps, de souvenirs et de points de comparaison ; il développe ces thèmes avec une abondance de variations, une ingéniosité d'aperçus incomparable.

La vanité de la science de cabinet, de la science sèche et sans entrailles, la supériorité sur cette science de l'ignorance intelligente et religieuse, à qui seule la nature découvre ses mystères, l'intolérance des corps académiques ofusqués par toute nouveauté et toute indépendance, les principes faux et pernicioeux qui régissent l'éducation et l'instruction publique corrompues par des récompenses qui, sous prétexte d'émulation, encouragent l'ambition et favorisent l'égoïsme, avilie par des châtimens barbares et cyniques, les inconvénients de la vénalité des charges, la puissance assurée de la richesse, la grandeur et la servitude de l'agriculture, la décadence de l'armée, de la noblesse, du clergé : tels sont les sujets qui viennent le plus souvent sous sa plume.

Il a aussi, sur les femmes, sur leur condition sociale, sur l'amour, le mariage, la famille, le foyer, des idées sinon très neuves, du moins renouvelées par une forme charmante et touchante qui devaient lui gagner et lui gagnèrent, en effet, le cœur des épouses et des mères dont il exaltait le doux et salubre empire.

Mais ce qui non seulement gagnait les cœurs à Bernardin de Saint-Pierre, mais encore ravissait les esprits, c'est le charme de ces tableaux de la nature où il prodiguait les richesses d'une palette

aux couleurs nouvelles, les finesses et les énergies d'un pinceau capable de lutter triomphalement avec les spectacles les plus grandioses et les plus terribles, comme avec les sujets les plus humbles, les plus délicats, les plus nuancés. Quel peintre de paysages soit exotiques, soit septentrionaux, soit ensoleillés, soit enneigés ! Quel peintre de tempêtes, sous toutes les latitudes, sous tous les aspects, soit de celles qu'annonce d'avance le cri mélancolique de la procellaria, soit de celles qui éclatent soudain, allumant leurs feux au sein d'un ciel azuré, brusquement tendu d'un voile de deuil ! Quel peintre de nuages à tous les moments du jour, depuis ceux qui glissent sur le fond blanc de l'aube en flocons empourprés jusqu'à ceux qui dorent leurs croupes aux rayons du midi, ou flottent en vapeurs légères autour du soleil couchant éteignant ses rayons dans les flots, d'où monte lentement le rideau crépusculaire ! Quel peintre du printemps, quel peintre de l'automne, quel peintre des moissons aux vagues d'or, quel peintre des ruines et de tombeaux, quel peintre d'oiseaux et de fleurs ! Là Bernardin de Saint-Pierre, avec la souplesse et la nouveauté de son vocabulaire pittoresque, avec le bercement de sa prose rythmée, était vraiment original ; il créait une langue, il créait un style, un genre ; il donnait à l'art de la peinture écrite des domaines jusque-là inconnus, il lui ouvrait des horizons nouveaux ; il lui permettait de donner tour à tour aux yeux du lecteur, par la magie de la couleur, l'illusion du spectacle même reproduit, et à ses oreilles, par

l'enchantement du nombre et de l'harmonie, la sensation des bruits naturels, depuis le murmure de la source ou des feuilles jusqu'aux éclats du tonnerre et aux mugissements des flots fouettés par l'ouragan.

La place nous manque pour beaucoup citer. Il y aurait à recueillir dans les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre toute une gerbe de morceaux choisis, toute une chrestomathie de petits chefs-d'œuvre de grâce, d'ingéniosité, de sentiment. Nous nous bornerons à quelques trop courts extraits, suffisants toutefois pour donner une idée de cette manière neuve, de ce style enchanteur, et en expliquer le succès.

« Il y a bien des choses dans un menuet ! » disait Vestris. Il y a bien des choses dans un fraisier ! pouvait répéter le lecteur stupéfait, ébloui de tout ce que lui montrait dans un pied de fraisier le naturaliste poète.

« En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvés divisés par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur ; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou

rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain : quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux ; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre que le physicien Leuwenhoek y en a compté des milliers... Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres avec des pieds armés de crochets sur le corps de la mouche et même sur celui de la puce. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleil, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons pas d'idée. Les anthères jaunes des fleurs suspendues sur des filets blancs leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire ; les corolles des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable ; les nectaires, des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités. »

Sur les oiseaux, sur les nids, Bernardin de Saint-Pierre ne tarit pas en charmants tableaux, en portraits exquis, en observations ingénieuses.

« Le chardonneret affectionne le chardon, dont il a pris son nom, parce qu'il y trouve un rempart dans ses feuilles épineuses, des vivres dans sa semence, et de quoi bâtir son nid dans sa bourre. L'oiseau-mouche de la Floride préfère, par de semblables raisons, le bignonia. C'est une plante sarmenteuse qui s'élève à la hauteur des plus grands arbres, et qui en couvre souvent tout le

tronc ; il fait son nid dans une de ses feuilles, qu'il roule en cornet ; il trouve sa vie dans ses fleurs rouges, semblables à celles de la digitale, dont il lèche les glandes nectarées ; il y enfonce son petit corps, qui paraît dans ces fleurs comme une émeraude enchâssée dans du corail ; et il y entre quelquefois si avant qu'il s'y laisse prendre. C'est donc dans les nids des animaux que nous chercherons leurs caractères, comme nous avons cherché celui des plantes dans leurs graines. C'est là que l'on peut reconnaître l'élément où ils doivent vivre, le site qu'ils doivent habiter, les aliments qui leur sont propres, et les premières leçons d'industrie, d'amour et de férocité qu'ils reçoivent de leurs parents. Le plan de leur vie est renfermé dans leurs berceaux. »

Voici un passage qui avait ravi Marie-Atoinette à qui on l'avait lu et relu, sur sa demande, un soir, chez la duchesse de Polignac :

« Rien n'est plus aimable qu'une tourterelle d'Afrique qui porte sur son plumage gris de perle, précisément à l'endroit du cœur, une tache sanglante, mêlée de différents rouges, parfaitement semblable à une blessure ; il semble que cet oiseau, dédié à l'Amour, porte la livrée de son maître, et qu'il a servi de but à ses flèches. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les riches teintes corallines disparaissent dans la plupart de ces oiseaux après la saison d'aimer, comme si c'étaient des habits de parade qui leur eussent été prêtés par la nature, seulement pour le temps des noces. »

Dans la nature, tout se renouvelle par la destruction, et la mort y sert de nourriture à la vie. Les oiseaux, qui font aux insectes nuisibles une guerre acharnée, sont eux-mêmes la proie de quadrupèdes qui vivent de leurs œufs et qui

mourraient de faim si la nature secourable ne leur tendait, pour ainsi dire, l'échelle, par un procédé curieux que l'auteur des *Etudes* décrit en ces termes :

« Ces quadrupèdes seraient fort embarrassés si quelquefois la nature ne faisait croître, au haut de ces mêmes arbres, un végétal d'une forme très extraordinaire, qui leur en ouvre l'accès. Il est en tout l'opposé du chardon épineux. C'est une racine de deux pieds de long, grosse comme la jambe, picotée comme si on l'eût piquée avec un poinçon, et liée à une branche de l'arbre par une multitude de filaments, à peu près comme le chardon épineux est attaché au bas de son tronc. Elle en tire comme lui sa nourriture et jette dix à douze grandes feuilles en cœur, de trois pieds de long et de deux pieds de large, semblables aux feuilles de nymphæa. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que du haut de l'arbre où elle est placée elle jette à plomb des cordes très fortes, grosses comme des tuyaux de plume dans toute leur longueur, qui viennent s'enraciner à terre. La plante ne sent rien, et ses cordes sentent l'ail; sans doute, quand un singe ou tel autre animal grim pant aperçoit ce large étendard de verdure, l'arbre a beau être entouré d'épines à son pied, ce signal lui annonce qu'il a des correspondances dans la place; l'odeur des cordons qui descendent jusqu'à terre lui indique son échelle, même pendant la nuit, et pendant que les oiseaux dorment tranquillement sur leurs nids, en se fiant à leurs fortifications, l'ennemi s'empare de la ville par les faubourgs. »

Cette fatalité cruelle et salutaire qui fait de toute créature la proie et la victime d'une autre, n'indigne pas ni n'afflige pas outre mesure l'observateur, qui voit partout et jusque dans les lois

les plus cruelles de la nature, la raison providentielle. La mort des animaux lui inspire des réflexions d'un darwinisme (avant Darwin) poétique et sentimental qu'il est intéressant de noter au passage.

« Tout ce qui naît doit mourir. Mais la nature, en dévouant les animaux à la mort, en ôte ce qui peut en rendre l'instant cruel. C'est d'ordinaire pendant la nuit et au milieu du sommeil qu'ils succombent aux griffes et aux dents de leurs ennemis. Vingt blessures portées à la fois aux sources de la vie ne leur laissent pas le temps de songer qu'ils la perdent. Ils ne joignent à ce moment fatal aucun des sentiments qui le rendent si amer à la plupart des hommes, les regrets du passé et les inquiétudes de l'avenir. Leurs âmes insouciantes s'envolent dans les ombres de la nuit au milieu d'une vie innocente et souvent dans les illusions de leurs amours. »

Personne n'avait encore décrit et nul n'a décrit depuis, avec la *maestria* et la *morbidezza* de ce grand contemplatif de Bernardin, les caprices de la nature, son art du décor dans le paysage, ses coups de théâtre de prestigieuse magicienne et les illusions et les enivrements de ce spectacle pour celui qui est initié à ses mystères.

« Dans nos climats pluvieux, la nature couronne les sommets des coteaux de genêts et de romarins, et le haut des vieilles tours de giroflées jaunes; au milieu du jour le plus sombre, on croit y voir luire les rayons du soleil. Dans un autre lieu, elle produit les effets du vent au milieu du plus grand calme. Il ne faut, en Amérique, qu'un oiseau qui vienne se poser sur une touffe de sensitives pour en faire mouvoir toute la lisière, qui s'étend

parfois à un demi-quart de lieue. Le voyageur européen s'arrête et s'étonne de voir l'air tranquille et l'herbe en mouvement. Quelquefois moi-même j'ai pris, dans nos bois, le murmure des peupliers et des trembles pour celui des ruisseaux. Plus d'une fois, assis sous leurs ombrages au bord des prairies dont les vents faisaient ondoyer les herbes, ce double frémissement a fait passer dans mon sang la fraîcheur imaginaire des eaux. Souvent la nature emploie les vapeurs de l'air pour donner plus d'étendue à nos paysages. Elle les répand au fond des vallées et les arrête aux coudes des fleuves en laissant entrevoir par intervalles leurs longs canaux éclairés du soleil. Elle en multiplie aussi les plans et en prolonge l'étendue. Quelquefois elle enlève ce voile magique du fond des vallées et le roulant sur les montagnes voisines où elle le teint de vermillon et d'azur, elle confond la circonférence de la terre avec la voûte des cieux. C'est ainsi qu'elle emploie les nuages aussi légers que les illusions de la vie à nous élever vers le ciel, qu'elle répand au milieu de ses mystères les sensations ineffables de l'infini, et qu'elle ôte à nos sens la vue de ses ouvrages, pour en donner à notre âme un plus profond sentiment »

A force de vivre au milieu de la nature, Bernardin était arrivé à se pénétrer si bien du sentiment de cette vie sourde, toujours en travail mystérieux de fermentation, de fabrication, de transformation qui la caractérise, qui agite ses immobilités, qui tourmente ses impassibilités apparentes, qu'il donne lui-même à ses descriptions quelque chose de cette vie elle-même. On assiste, par exemple, au siège et à la prise d'assaut d'un château et d'un parc abandonnés par les forces végétales conjurées qu'avait refoulées la culture,

et qui se ruent à leur sauvage et vivace revanche, dans cette page :

« Les pièces d'eau se changent en marais ; les murs de charmillles se hérissent , tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers ; les chardons étoilés et les vigoureux *verbascums* étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais ; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée ; les ronces de chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut ; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain, des plaques verdâtres de minium rongent les visages de Vénus sans respecter leur beauté ; les arbres mêmes assiègent le château, les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ses combles, enfoncent leurs longs pivots dans ses frontons élevés et dominant enfin sur ses coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires. »

Ce qui constitue l'originalité de l'auteur des *Etudes*, ce qui fait la variété et le charme de cette vaste galerie de tableaux de la nature, c'est qu'à la précision scientifique, à l'exactitude technique Bernardin de Saint-Pierre ajoute l'attrait fréquent des vues ingénieuses, des détails curieux, exprimés avec un don et un art prestigieux de coloris, une inépuisable fécondité d'images heureuses et expressives.

Est-il rien de plus curieux, de plus ingénieux, par exemple, que ces pages, pleines d'observations neuves, de celles que l'expérience suggère

seule au botaniste de plein air et que le botaniste de cabinet et d'herbier ne trouve pas sur les sujets en apparence les plus ingrats : les graines, les épines ? L'art anime et pare tout ce qu'il touche.

« Les graines des plantes aquatiques ont des formes qui ne sont pas moins assorties que celles de leurs feuilles aux lieux où elles doivent naître : elles sont toutes construites de la manière la plus propre à voguer. Il y en a de façonnées en coquilles, d'autres en bateaux, en bales, en bacs, en pirogues simples, en doubles pirogues semblables à celles de la mer du Sud... Le pin aquatique ou maritime a ses pignons renfermés dans des espèces de petits sabots osseux, crénelés en dessous, et recouverts en dessus d'une pièce semblable à une écouteille. Le noyer, qui se plaît tant sur les rivages des fleuves, a son fruit entre deux esquifs posés l'un sur l'autre. Le coudrier, qui devient si touffu sur les bords des ruisseaux ; l'olivier, qui aime tant les rivages de la mer, qu'il dégénère à mesure qu'il s'en éloigne, portent leur semence enclose dans des espèces de tonneaux susceptibles des plus longs trajets. La baie rouge de l'if, qui se plaît dans les montagnes froides et humides, sur le bord des lacs, est creusée en grelots. Cette baie, en tombant de l'arbre, est entraînée d'abord, par sa chute, au fond de l'eau ; mais elle revient aussitôt au-dessus, au moyen d'un trou que la nature a ménagé en forme de nombril au-dessus de sa graine. Il s'y loge une bulle d'air qui la ramène à la surface de l'eau, par un mécanisme plus ingénieux que celui de la cloche à plongeur, en ce que, dans celle-ci, le vide est en dehors, et dans la baie de l'if, il est en dessus. Les formes des graines des herbes aquatiques sont encore plus curieuses, car partout la nature redouble d'industrie pour les petits et les faibles. Celle des juncs ressemble à des œufs d'écrevisse ; celle du fenouil est un véritable canot en miniature, creusé en cale avec deux

proues relevées. Il y en a d'autres encastrées dans des brins qui ressemblent à des pièces de bois flotté et vermoulu : telles sont celles du pavot cornu. Celles qui sont destinées à germer sur les bords des eaux qui n'ont point de courants, vont à la voile ; telle est la semence d'une scabieuse de ce pays, qui croit sur les bords des marais. A la différence de celles des autres espèces de scabieuses, qui sont couronnées de poils crochus, pour s'accrocher à ceux des animaux qui les transplantent, celle-ci est surmontée d'une demi-vessie ouverte et posée à son sommet comme une gondole. Cette demi-vessie lui sert à la fois de voile et de véhicule (1). »

Voilà pour les graines des plantes aquatiques. L'auteur des *Etudes* n'est pas moins intéressant à lire sur les autres.

« Celles qui n'ont ni panaches, ni ailes, ni ressorts, et qui, par leur pesanteur, semblent condamnées à rester au pied du végétal qui les a produites, sont souvent celles qui vont le plus loin. Elles volent avec les ailes des oiseaux. C'est ainsi que se ressement une multitude de baies et de fruits à noyaux. Leurs semences sont renfermées dans des croûtes pierreuses qui sont indigestibles. Les oiseaux les avalent, et vont les planter sur les corniches des tours, dans les fentes des rochers, sur les troncs des arbres, au delà des fleuves et même des mers. C'est par ce moyen qu'un oiseau des Moluques repeuple de muscadiers les îles désertes de cet archipel, malgré les efforts des Hollandais qui détruisent ces arbres dans tous les lieux où ils ne servent pas à leur commerce... La plupart des oiseaux ressement le végétal qui les nourrit. On voit même chez nous des quadrupèdes transporter fort loin les graines des graminées : tels sont, entre autres, ceux qui ne ruminent pas, comme les chevaux dont les

(1) *Etudes*, t. II, 300-301.

fumiers gâtent les prairies, par cette raison, en y introduisant quantité d'herbes étrangères, comme la bruyère et le petit genêt, dont ils ne digèrent pas les semences. Ils en ressèment encore d'autres qui s'attachent à leurs poils, par le simple mouvement de leur queue. Il y a de petits quadrupèdes, comme les loirs, les hérissons et les marmottes, qui transportent dans les parties les plus élevées des montagnes les glands, les fâines et les châtaignes.

« Il est très digne de remarque que les semences volatiles sont en beaucoup plus grand nombre que les autres espèces, et en cela on doit admirer les soins d'une Providence qui a tout prévu. Les lieux élevés pour lesquels elles sont destinées étaient exposés à être bientôt dépouillés de leurs végétaux par la pente de leur sol, et par les pluies qui tendent sans cesse à les dégrader. Au moyen de la volatilité des graines, ils sont devenus les lieux de la terre les plus abondants en plantes : c'est sur les montagnes que sont les trésors des botanistes (1). »

Voici encore sur les épines des pages qui n'ont rien d'aride, de sec, et, pourrait-on dire, d'épineux.

« Leurs formes sont variées à l'infini, surtout dans les pays chauds. Il y en a de faites en scies, en hameçons, en aiguilles, en fer de hallebarde, et en chausse-trapes. Il y en a de rondes comme des alènes, de triangulaires comme des carrelots et d'aplaties comme des lancettes. Il n'y a pas moins de variétés dans leurs agrégations. Les unes sont rangées sur les feuilles par pelotons, comme celles de la raquette ; d'autres par rubans, comme celles des cierges. Il y en a qui sont invisibles, comme celles de l'arbrisseau des îles Antilles appelé bois de capitaine. Les feuilles de ce redoutable végétal paraissent en dessus

(1) *Etudes*, III, 283-286.

nettes et luisantes ; mais elles sont couvertes en dessous d'épines très fines, qui y sont tellement couchées, que, pour peu qu'on y porte la main, elles entrent dans les doigts. Il y a d'autres épines qui ne sont posées que sur les tiges des plantes, d'autres sont sur leurs branches. On n'en trouve guère, dans nos climats, que sur des buissons et sur quelques herbes ; mais elles sont répandues, aux Indes, sur beaucoup d'espèces d'arbres. Leurs formes et leurs dispositions très variées ont des relations, dont la plupart nous sont inconnues, avec les défenses des oiseaux qui y vivent. Il était nécessaire que beaucoup d'arbres de ce pays portassent des épines parce qu'il y a beaucoup de quadrupèdes qui y grimpent pour manger les œufs et les petits des oiseaux, tels que les singes, les civettes, les tigres, les chats sauvages, les piloris, les opossums, les rats palmistes et même les rats communs. L'acacia de l'Asie offre aux oiseaux des retraites qui sont impénétrables à leurs ennemis. Il ne porte point d'épines sur son tronc et dans ses branches ; mais, à dix ou douze pieds de hauteur, précisément à l'endroit où les branches se divisent, il y a une ceinture de plusieurs rangs de larges épines de dix ou douze pouces de longueur et hérissées à peu près comme des fers de hallebardes. Le collet de l'arbre en est environné, de manière qu'aucun quadrupède n'y peut monter. L'acacia de l'Amérique, appelé improprement faux acacia, a les siennes figurées en crochets et parsemées dans ses rameaux, sans doute par quelque rapport inconnu d'opposition avec l'espèce de quadrupède qui fait la guerre à l'oiseau qui l'habite.

« Il y a, aux îles Antilles, des arbres qui n'ont point d'épines, mais qui sont bien plus ingénieusement protégés que s'ils en avaient. Une plante qui est connue dans ces pays sous le nom de chardon épineux, qui est une espèce de cierge rampant, attache ses racines, semblables à des filaments, au tronc d'un de ces arbres, et elle court à terre tout autour, bien loin de là, en croisant ses branches l'une sur l'autre et en formant une enceinte dont

aucun quadrupède n'ose approcher. Elle porte d'ailleurs un fruit très agréable à manger. En voyant un arbre dont le feuillage est innocent rempli d'oiseaux qui y font leurs nids, entouré à sa racine d'un de ces chardons épineux, on dirait d'une de ces villes de commerce sans défense, où tout paraît accessible, mais qui est protégée aux environs par une citadelle qui l'entoure de ses longs retranchements. Ainsi l'arbre est d'un côté, et son épine est de l'autre (1). »

Bernardin de Saint-Pierre est, comme le démontrent tous les ouvrages, comme nous le verrons par un extrait de *Paul et Virginie*, un admirable peintre des tempêtes. Il les avait étudiées d'après nature, et eût été très capable de l'héroïque dévouement aux exigences de l'art dont Joseph Vernet donnait l'exemple, lorsqu'il se faisait attacher au mât du vaisseau, au risque d'être foudroyé, pour contempler dans tous ses détails le magnifique et sinistre spectacle. Grand peintre de la tempête, Bernardin est aussi un admirable peintre des nuages. Aucune vicissitude de ces flots ondoyants de l'air ne lui échappe, pas plus que celles des flots de la mer, et il les saisit et les fixe dans leurs plus fugitives nuances.

« J.-J. Rousseau me disait un jour que, quoique le champ de ces couleurs célestes soit le bleu, les teintes du jaune qui se fondent avec lui n'y produisent point la couleur verte, comme il arrive à nos couleurs matérielles, lorsqu'on mêle ces deux nuances ensemble. Mais je lui répondis que j'avais aperçu plusieurs fois du vert au ciel, non seulement entre les tropiques, mais sur l'horizon.

(1) *Etudes*, II, 365-366.

zon de Paris. A la vérité, cette couleur ne se voit guère ici que dans quelque belle soirée de l'été. J'ai aperçu aussi dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rouges, de noires, de grises, de livides, de couleur marron, et de celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y rassemblerait toutes les pierres du Mogol. Quelquefois les vents alisés du nord-est ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie ; puis ils les chassent à l'occident en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre ; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordillières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers ; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet que les deux côtes de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales qui semblent être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit au milieu de leurs croupes redoublées une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur

ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent, dans leurs divers contours, des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir, par leurs ouvertures, le bleu pur du firmament ; là ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs yeux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré ; et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances ; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela ; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer (1). »

On voit cependant que la langue et le pinceau de notre trop modeste auteur ne s'en tirent pas trop mal. L'homme qui sentait et exprimait si bien la poésie du nuage, ne pouvait pas prêter au chant des oiseaux une oreille plus indifférente que son œil ne l'était aux spectacles mouvants des

(1) *Études*, t. II, p. 67-69.

cieux. C'est en dilettante raffiné, et avec un sentiment tout personnel, tout intime, très différent de celui de Buffon, que Bernardin parle du chant des oiseaux, notamment de celui du rossignol. A force de les écouter, il s'est initié aux mystères de cette langue, de cette musique de la gent ailée.

« Nous observerons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux, et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir, à la distance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulation et ressembler aux cris des canards et des oies. Celui des cygnes sauvages qui sont venus s'établir dernièrement à Chantilly n'a que quatre ou cinq notes. Les oiseaux aquatiques ont des cris perçants, propres à se faire entendre dans les régions des vents et des tempêtes qu'ils habitent et qui ont des convenances parfaites avec leurs sites bruyants et leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, et même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette, qui fait son nid dans nos blés, et qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'aperçoit plus. L'hirondelle qui frise, en volant, les parois de nos maisons, et qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant, comme serait celui des oiseaux de bocages ; mais le rossignol solitaire se fait ouïr à plus d'une demi-lieue et se méfie du voisinage de l'homme ; et cependant il se place toujours à la vue de son habitation et à la portée de son ouïe. Il choisit pour cet effet les lieux les plus retentissants, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est établi dans son orchestre, il chante alors un drame inconnu, qui a son exorde, son exposition, ses récits, ses événements entre-

mêlés, tantôt des sons de la joie la plus éclatante, tantôt des ressouvenirs amers et lamentables, qu'il exprime par de longs soupirs. Il se fait entendre au commencement de la saison où la nature se renouvelle, et semble présenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir (1).

Bernardin de Saint-Pierre, peintre et poète de la nature, a le premier éprouvé et exprimé dans toutes ses nuances, ce sentiment, cet état d'âme nouveau qu'il a appelé la mélancolie. La théorie de ce sentiment, de cet état d'âme, tient une grande place dans ses ouvrages, et il les analyse avec la subtilité d'observation et d'expression d'un homme qui a toujours beaucoup aimé et pratiqué la solitude, et par conséquent la rêverie, qui ne souffle que dans la solitude les bulles de savon de ses mondes imaginaires. Mais la mélancolie que cultive Bernardin de Saint-Pierre avec prédilection n'est pas la mélancolie des orgueilleux, des révoltés et des désespérés. La mélancolie favorite de Bernardin est douce comme lui. C'est une volupté d'esprit. Lui-même a qualifié de voluptueuse cette tristesse douce et tendre, dont un simple mouvement du temps suffit à lui procurer la légère ivresse. Il goûte et peint avec délices ce bercement narcotique de la pensée, durant lequel elle s'endort peu à peu dans l'oubli des importuns souvenirs.

« Je goûte du plaisir quand il pleut à verse, que je vois les vieux murs moussus tout dégoûtants d'eau, et que

(1) *Etudes*, t. I, p. 46-47.

j'entends les murmures des vents qui se mêlent aux bruissements de la pluie. Ces bruits mélancoliques me jettent, pendant la nuit, dans un doux et profond sommeil. Je ne suis pas le seul homme sensible à ces affections. Pline parle d'un consul romain qui faisait dresser, lorsqu'il pleuvait, son lit sous le feuillage d'un arbre, afin d'entendre frémir les gouttes de pluie et de s'endormir à leur murmure.

« Je ne sais à quelle loi physique les philosophes peuvent rapporter les sensations de la mélancolie. Pour moi, je trouve que ce sont les affections de l'âme les plus voluptueuses. « La mélancolie est friande », dit Michel Montaigne. Cela vient, ce me semble, de ce qu'elle satisfait à la fois les deux puissances dont nous sommes formés, le corps et l'âme, le sentiment de notre misère et celui de notre existence.

« ... Si je suis triste, et que je ne veuille pas étendre mon âme si loin, je goûte encore du plaisir à me laisser aller à la mélancolie que m'inspire le mauvais temps. Il me semble alors que la nature se conforme à ma situation, comme une tendre amie. Elle est d'ailleurs toujours si intéressante, sous quelque aspect qu'elle se montre, que, quand il pleut, il me semble voir une belle femme qui pleure. Elle me paraît d'autant plus belle, qu'elle me semble plus affligée (1). »

Nous regrettons de ne pouvoir pousser plus loin l'étude de ce sentiment nouveau dont Bernardin le premier a ressenti et exprimé toutes les nuances, toute la gamme : la mélancolie, dont à dix endroits de son livre il analyse curieusement les causes et les divers états, depuis celui qu'il qualifie de religieux jusqu'à celui qu'il déclare voluptueux. Il fallait un bonhomme et un poète

(1) *Etudes*, t. II, p. 72.

comme Bernardin pour peindre, en résigné qu'il était, les charmes du mystère et les douceurs de la mélancolie, comparant le ciel un jour de pluie au visage d'une belle femme qui pleure, et laissant à un autre, destiné à outrer plus d'un de ses effets, le soin d'ériger ces charmes du mystère en une théorie théologique, et de donner à la mélancolie l'amertume du doute et les attitudes de colère et de défi d'une révolte désespérée contre le sort.

Capable de suivre la nature jusque dans les notes les plus élevées de sa gamme du sublime, l'auteur des *Etudes* n'excelle pas moins à redescendre avec elle jusqu'aux notes les plus simples, les plus naïves de la gamme de ses curiosités et de ses poésies familières. Avec un art consommé, il lui emprunte des thèmes décoratifs, des motifs de paysage qu'il se complait à arranger ensuite dans une sorte de bouquet pittoresque. C'est ainsi qu'il s'amuse à décrire tour à tour le saule et l'aune, en les plaçant au centre de leur petit monde, dans leur milieu ordinaire, sous leur jour habituel, dans leur *harmonie*, pour tout dire d'un mot qui lui est cher.

« Ordonnons, d'après notre méthode, quelque groupe avec les sites, les végétaux et les animaux les plus communs de nos climats. Supposons le terroir le plus ingrat, un écueil sur nos côtes, à l'embouchure d'un fleuve escarpé du côté de la mer, et en pente douce du côté de la terre. Que du côté de la mer les flots couvrent d'écumes ses rochers revêtus de varechs, de fucus et d'algues de toutes les couleurs et de toutes les formes, vertes,

brunes, purpurines, en houppe et en guirlandes, comme j'en ai vu sur les côtes de Normandie, à des rochers de marne blanche que la mer détache de ses falaises ; que du côté du fleuve on voie, sur son sable jaune, un gazon fin mêlé d'un peu de trèfle, et çà et là quelques touffes d'absinthe marine ; mettons-y quelques saules, non pas comme ceux de nos prairies, mais avec leur crue naturelle, semblables à ceux que j'ai vus sur les bords de la Sprée, aux environs de Berlin, qui avaient une large cime et plus de cinquante pieds de hauteur ; n'y oublions pas l'harmonie des différents âges, si agréable à rencontrer dans toute espèce d'agrégation, mais surtout dans celles des végétaux ; qu'on voie de ces saules lisses et remplis de suc dresser en l'air leurs jeunes rameaux, et d'autres, bien vieux, dont la cime soit pendante et les troncs caverneux ; ajoutons-y leurs plantes auxiliaires, telles que des mousses vertes et des lichens dorés, qui marbrent leurs écorces grises, et quelques-uns de ces convolvulus appelés « chemises de Notre-Dame », qui se plaisent à grimper sur leur tronc et à en garnir les branches sans fleurs apparentes de leurs feuilles en cœur et de fleurs évidées en cloches blanches comme la neige ; mettons-y les habitants naturels au saule et à ses plantes, leurs papillons, leurs mouches, leurs scarabées et leurs autres insectes, avec les volatiles qui leur font la guerre, tels que les demoiselles aquatiques, polies comme l'acier bruni, qui les attrapent en l'air ; des bergeronnettes qui les poursuivent à terre en hochant la queue, et des martins-pêcheurs qui les prennent à fleur d'eau. Vous verrez naître d'une seule espèce d'arbre une multitude d'harmonies agréables (1). »

Après le paysage *typique* du saule, voici celui de l'aune :

« Opposons au saule l'aune qui se plaît comme lui sur

(1) *Études*, II, 365-366.

les bords des fleuves, et qui, par sa forme pareille à celle d'une longue tour, son feuillage large, sa verdure sombre, ses racines charnues, faites comme des cordes qui courent le long des rivages dont elles lient les terres, contraste en tout avec la masse étendue, la feuille légère, la verdure frappée de blanc et les racines pivotantes du saule ; ajoutons-y les individus de l'aune de différents âges, qui s'élèvent comme autant d'obélisques de verdure, avec leurs plantes parasites telles que des capillaires qui rayonnent en étoile sur leur tronc humide, de longues scolopendres qui pendent de leurs rameaux jusqu'à terre, et les autres accessoires en insectes et en oiseaux, et même en quadrupèdes, qui contrastent probablement en formes, en couleurs, en allures et en instincts avec ceux du saule : nous aurons, avec deux genres d'arbres, un concert ravissant de végétaux et d'animaux. Si nous éclairons ces bosquets des premiers rayons de l'aurore, nous verrons à la fois des ombres fortes et des ombres transparentes se répandre sur le gazon, une verdure sombre et une verdure argentée se découper sur l'azur des cieux, et leurs doux reflets, confondus ensemble, se mouvoir au sein des eaux (1). »

On ne s'étonnera pas de trouver cet admirable peintre paysagiste non moins admirable peintre de fleurs, et de voir l'artiste qui a su lutter sans défaite contre la difficulté de rendre les mille combinaisons et les mille nuances de la mer aérienne des nuages, se jouer avec celle de décrire les ondulations de la mer terrestre des moissons et de nous faire pénétrer dans l'intimité des hôtes ailés qui vivent à l'ombre des épis d'or.

« Nous y trouverons cette charmante nuance de vert

(1) *Etudes*, t. I, p. 84-85.

qui naît de l'alliance de deux couleurs primordiales opposées, qui sont le jaune et le bleu. Cette couleur harmonique se décompose à son tour par une autre métamorphose, vers le temps de la moisson, en trois couleurs primordiales, qui sont le jaune des blés, le rouge des coquelicots, et l'azur des bluets. Ces deux plantes se trouvent toujours dans les blés de l'Europe, quelque soin que les laboureurs prennent de les sarcler et de les vanner. Elles forment, par leur harmonie, une teinte pourpre très riche, qui se détache admirablement sur la couleur fauve des moissons... On trouve encore dans les blés la nielle qui s'élève à la hauteur de leurs épis avec de jolies fleurs purpurines en trompette, et le convolvulus à fleurs couleur de chair, qui grimpe autour de leurs chalumeaux, et les entoure de verdure comme des thyrses. Il y a encore plusieurs autres végétaux qui ont coutume d'y croître et d'y former d'agréables contrastes; la plupart exhalent de douces odeurs, et quand le vent les agite, vous diriez, à leurs ondulations, d'une mer de verdure et de fleurs. Joignez-y un certain frissonnement d'épis fort agréable qui invite au sommeil par un doux murmure.

« Ces aimables forêts ne sont pas sans habitants : on voit courir, sous leurs ombrages, le scarabée vert à raies d'or, et le monocéros, couleur de café brûlé. Ce dernier insecte porte sur sa tête un soc dont il remue la terre comme un laboureur. Il y a encore plusieurs contrastes charmants dans les mouches et les papillons qui sont attirés par les fleurs des moissons et dans les mœurs des oiseaux qui les habitent. L'hirondelle voyageuse plane sans cesse à leur surface ondoyante, comme sur un lac, tandis que l'alouette sédentaire s'élève à pic au-dessus d'elles, en chantant à la vue de son nid. La perdrix domis ciliée et la caille passagère y nourrissent également leurs petits. Souvent un lièvre place son gîte dans leur voisinage et y broute en paix les laitérons.

« Quant aux blés, ils ont des rapports innombrables avec les besoins de l'homme et de ses animaux domes-

tiques. Ils ne sont ni trop hauts ni trop bas pour sa taille. Ils sont faciles à manier et à recueillir. Ils donnent des grains à sa poule, du son à son porc, du fourrage et des litières à son cheval et à son bœuf. Chaque plante qui y croît a des vertus particulièrement assorties aux maladies auxquelles les laboureurs sont sujets. Le pavot des champs guérit la pleurésie ; il procure le sommeil ; il apaise les hémorrhagies et les crachements de sang. Le bluet est diurétique, vulnéraire, cordial et rafraîchissant ; il guérit les piqûres de bêtes venimeuses et l'inflammation des yeux. Ainsi un laboureur trouve toute sa pharmacie dans ses guérets..... Prés fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines moussues, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes, qui nous ravissez par d'ineffables concerts : heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets ! mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères (1) ! »

Pour achever de donner une idée de cette palette si riche et si variée, de ce pinceau aussi souple que puissant, et passant de la fresque à la miniature avec une facilité qui se joue en de fréquents contrastes, nous emprunterons encore aux *Etudes* et nous opposerons la page consacrée au lis, et celle consacrée aux champignons ; nous clorons la galerie par l'amusant tableau du combat de la linotte avec l'âne, dû à la même plume qui a noté et interprété pour nous comme la musique ordinaire le chant du rossignol.

Voici le tableau du lis, tout à fait digne de son sujet :

(1) *Etudes*, t. I, p. 86.

« La nature a donné des courbes à la plupart des fleurs, pour réunir la chaleur à leur centre ; elle emploie, quand elle veut, les mêmes courbes pour l'en écarter : elle en met les foyers en dehors. C'est ainsi que sont disposés les pétales du lis, qui sont autant de sections de paraboles. Malgré la grandeur et la blancheur de sa coupe, plus il s'épanouit, plus il écarte de lui les feux du soleil ; et pendant qu'au milieu de l'été, en plein midi, toutes les fleurs brûlées de ses ardeurs s'inclinent et penchent leurs têtes vers la terre, le lis, comme un roi, élève la sienne et contemple face à face l'astre qui brille au haut des cieux (1). »

Voilà le tableau des champignons, non moins heureux de détails et de ton :

« Cette nombreuse tribu paraît avoir sa destinée attachée à celle des arbres, qui ont chacun leur champignon qui leur est affecté, et qu'on trouve rarement ailleurs : tels sont ceux qui ne croissent que sur les racines des pruniers et des pins. Le ciel a beau verser des pluies abondantes : les champignons, à couvert sous leurs parapluies, n'en reçoivent pas une goutte. Ils tirent toute leur vie de la terre et du grand végétal auquel ils ont lié leur fortune : semblables à ces petits savoyards qui sont placés comme des bornes, aux portes des hôtels, ils établissent leur subsistance sur la surabondance d'autrui ; ils naissent à l'ombre des puissances des forêts, et vivent du superflu de leurs magnifiques banquets. »

Enfin, pour terminer sur un sourire pareil à celui du peintre, qui a tracé plus d'un autre croquis empreint de la même bonhomie malicieuse,

(1) *Études*, t. II, p. 253.

voyons le s'amuser à nous révéler l'irréconciliable *vendetta* qui existe entre la linotte et l'âne.

« La ronce, qui donne dans nos champs des abris à tant de petits oiseaux, a ses épines formées en crochets ; de sorte que non seulement elle empêche les troupeaux de troubler les asiles des oiseaux, mais elle leur accroche bien souvent quelques flocons de laine ou de poil propres à garnir des nids, en représailles de leurs hostilités, et comme une indemnité de leurs dommages. Pline prétend que c'est à cette occasion qu'est née la haine de la linotte et de l'âne. Ce quadrupède, dont le palais est à l'épreuve des épines, broute souvent le buisson où la linotte fait son nid. Elle est si effrayée de sa voix, qu'elle en jette, dit-il, ses œufs à bas, et quand ses petits sont nouvellement éclos, ils en meurent de peur. Mais elle lui fait la guerre à son tour en se jetant sur les égratignures que lui font les épines et en becquetant sa chair jusqu'aux os. Ce doit être un spectacle curieux de voir le combat de ce petit et mélodieux oiseau contre ce lourd et bruyant animal, d'ailleurs sans malice (1). »

Nous ne pouvons terminer sans noter aussi, comme traits caractéristiques des originalités et des nouveautés des *Études de la Nature*, les vues pratiques que l'auteur y mêle à des théories arbitraires et conjecturales sur les marées et les volcans, par exemple, vues pratiques qui en font le précurseur, l'initiateur des jardins d'acclimatation, des lois sur la protection des oiseaux utiles, de plus d'une des réformes pédagogiques

(1) *Études*, t. II, p. 342-343.

(2) *Ibid.*, p. 371.

de ces derniers temps, les leçons de choses, la prédominance des langues vivantes sur les langues mortes, les exercices physiques variant et animant les études scolaires, etc.

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur ces intuitions, ces divinations heureuses et fécondes.

CHAPITRE VII.

PAUL ET VIRGINIE. — LA CHAUMIÈRE INDIENNE.

Bernardin de Saint-Pierre n'est pas seulement le philosophe religieux, l'observateur ingénieux, le peintre brillant de la nature que révèlent les *Etudes* et les *Harmonies*. C'est aussi un conteur, l'auteur de récits humoristiques ou sentimentaux (ou sentimentaires, comme disait le prince de Ligne), et surtout du roman le plus dramatique, le plus émouvant, le plus touchant qui soit dans notre langue.

On ne lit plus guère les *Etudes* et les *Harmonies de la Nature* que par places, à moins d'un devoir ou d'un goût particuliers ; et ce serait même rendre un service signalé à la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre et aux lettrés que de faire dans ses ouvrages un choix méthodique, raisonné, assez large pour garder tout ce qui mérite d'être conservé, assez sévère pour exclure les théories chimériques, les systèmes hasardeux, les pages de circonstances, les déclamations à la mode du jour. Il résulterait de ce choix une gerbe encore assez belle d'épis toujours féconds et de fleurs qui ne se faneront jamais.

Mais on lira toujours, et jamais sans larmes, tant qu'il y aura des esprits capables d'admiration, tant qu'il y aura des cœurs susceptibles des émotions de l'amour et de la pitié, *Paul et Virginie*. Quand même Bernardin de Saint-Pierre n'aurait écrit que ce chef-d'œuvre, il mériterait l'immortalité, et il aurait droit à une place dans la collection des *Classiques populaires*.

Par un procédé que devait imiter Chateaubriand en faisant entrer *Atala* et *René* dans le *Génie du Christianisme*, Bernardin de Saint-Pierre ajouta successivement, à ses éditions des *Etudes de la Nature*, *Paul et Virginie* et la *Chaumière Indienne*. C'était, dans sa pensée, justifier le précepte par l'exemple, mettre ses leçons en action, leur donner la sanction d'une moralité dramatique, d'un tableau émouvant. Du reste, il a pris soin lui-même de nous faire connaître le but qu'il s'était proposé : « Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe... j'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres, celle-ci que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. »

Après le jugement des maîtres de la critique, de Villemain à Saint-Marc-Girardin et à Sainte-Beuve, il est bien difficile de trouver et de dire du neuf sur *Paul et Virginie*. On a épuisé les motifs et les formules de l'éloge. Cependant le concert

n'a pas été unanime. Il y a eu des dissonances, des divergences. Une controverse s'est établie, qui dure encore, sur la question de savoir si *Paul et Virginie* est une pure fiction, entièrement due à l'imagination de l'auteur, ou si ce roman est bien une histoire ; dans quelle mesure en tout cas, dans quelle



Gravure extraite de *Paul et Virginie* (édition Launette et C^{ie}).

proportion la réalité a collaboré avec l'invention pour la création des personnages de Paul et de Virginie et de leurs aventures.

Que dit à ce propos l'auteur lui-même, qu'il convient d'interroger tout d'abord ? Il a fait précéder son roman d'un *Avant-propos* et d'un *Préambule*. Voici comment il s'exprime dans l'*Avant-propos* :

« Je puis assurer que les familles dont je vais parler ont vraiment existé et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Ile-de-France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. »

Dans ce même *Avant-propos*, nous le remarquons en passant, Bernardin ne fait aucune allusion à sa mésaventure du salon de M^{me} Necker. Son silence de bon goût est déjà une vengeance. Faut-il voir une velléité de représailles ou de leçon dans les quelques lignes suivantes, où il se plaît à constater un grand succès de lecture fait pour le dédommager de cet échec, et où il pourrait sembler en appeler des larmes que ne lui ont pas marchandées de beaux yeux, aux yeux secs de M^{me} Necker ?

« Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents : j'eus la satisfac-

tion de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. »

Pour en revenir au sujet qui nous occupe, celui du degré de réalité ou de *réalisme* de *Paul et Virginie*, dans son *Préambule*, Bernardin de Saint-Pierre, loin de les esquiver, va au-devant des questions que provoque naturellement la lecture de *Paul et Virginie* de la part de la curiosité des uns et de la sensibilité des autres.

« Plusieurs personnes m'ont questionné sur le sujet de cet ouvrage. Ce vieillard, m'ont-elles dit, vous a-t-il en effet raconté cette histoire ? avez-vous vu les lieux que vous avez décrits ? Virginie a-t-elle péri d'une manière aussi déplorable ? Comment une fille peut-elle se résoudre à quitter la vie plutôt que ses habits ?...

« Au fond, je suis persuadé que ces personnes m'ont fait ces questions plutôt par un sentiment d'humanité que de curiosité. Elles étaient fâchées que deux amants si tendres et si heureux eussent fait une fin si funeste.

« Plût à Dieu qu'il m'eût été libre de tracer à la vertu une carrière parfaite de bonheur sur la terre ! Mais, je le répète, j'ai décrit des sites réels, des mœurs dont on trouverait peut-être encore aujourd'hui des modèles dans quelques parties solitaires de l'Ile-de-France ou de l'Ile de Bourbon, qui en est voisine, et une catastrophe bien certaine dont je puis produire même à Paris des témoignages irrécusables. »

Là-dessus, Bernardin raconte qu'il a fait au Jardin royal la rencontre d'une dame d'une figure très intéressante, accompagnée de son mari, qui l'a félicité d'un ouvrage dont la lecture lui a fait pourtant passer une nuit terrible, car elle n'a cessé

de gémir et de fondre en larmes. Cette dame a déclaré que la personne dont l'auteur a décrit la fin malheureuse avec tant de vérité, dans le naufrage du *Saint-Géran*, était sa parente. Cette dame enfin a depuis bien voulu permettre à Bernardin de publier son témoignage sur la vérité de cette catastrophe dont elle m'a rapporté, dit-il, des circonstances capables d'ajouter beaucoup à l'intérêt qu'inspirent la mort de cette sublime victime de la pudeur, et celle de son amant infortuné.

Cette dame, créole de Bourbon, n'était autre que M^{me} de Bonneuil, sœur de M^{me} veuve Thilaurier, qu'épousa d'Eprémesnil, femme du premier valet de chambre de Monsieur le comte de Provence, plus tard Louis XVIII. Avant de devenir la belle-mère de l'académicien Arnault et de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, cette femme pleine de beauté, de grâce et d'esprit, avait été l'amie de M^{me} Vigée Le Brun, et aussi l'amie, et même beaucoup plus, d'André Chénier, qui l'a un peu indiscrètement célébrée sous le nom familier de Camille.

Lemontey, moins galant, n'hésite pas à penser que cette belle dame n'avait pas résisté au désir de gagner les bonnes grâces de Bernardin de Saint-Pierre par une spirituelle et flatteuse mystification (1). Non pas que le *Saint-Géran* n'ait pas

(1) « Je me souviens, dit-il, que dans le temps je demandai à M^{me} de Bonneuil quelque éclaircissement sur ce point, et qu'elle ne put m'en donner aucun. Elle ne savait pas même le nom de sa prétendue parente. Je reconnus facilement que sa confidence avait été une gaieté de créole, et que M. de Saint-Pierre avait pris trop à la lettre la plaisanterie obligeante d'une jolie femme qui avait voulu l'intéresser et y avait réussi. »

existé, et qu'il n'ait pas réellement fait naufrage, comme nous allons le voir. Ce qui est plus contestable, c'est la parenté de M^{me} de Bonneuil avec Virginie, autrement qu'à titre de créole et aussi d'héroïne de roman.

Quoi qu'il en soit, la question de savoir si Bernardin de Saint-Pierre n'a pas emprunté la plupart des épisodes et des traits de son roman, et non les moins heureux au point de vue de l'effet, à la réalité, est résolue dans le sens de l'affirmative, quand on a lu la curieuse dissertation que lui a consacrée Lemontey. Cette dissertation a pour base les dépositions, devant le tribunal de la colonie, des neuf hommes échappés seuls d'un nombreux équipage, au naufrage du vaisseau de la Compagnie des Indes le *Saint-Géran*, qui s'était perdu sur les atterrages de l'Île-de-France le 18 août 1744 (1). Quatre-vingts ans après la catastrophe, c'est-à-dire en 1824, le baron Milius, commandant de l'île Bourbon, découvrait par hasard, dans la poussière d'un greffe, la procédure contenant les dépositions, d'une fruste sincérité, des neuf matelots survivants du naufrage du *Saint-Géran*, dont deux seulement savaient signer leur nom, et s'empressait de la faire parvenir en Europe, où l'autorité lui donnait aussitôt place dans son journal *les Annales maritimes*.

(1) Cette dissertation vient encore récemment d'être invoquée par un brillant écrivain et critique, un de ceux qui se sont partagé l'héritage de Sainte-Beuve, dans un article du *Temps* du 19 juillet 1891, intitulé : *Si Virginie a réellement existé*. Les conclusions de M. Anatole France confirment les nôtres, et nous en sommes heureux.

Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas eu connaissance de cette procédure destinée, par sa nature, à demeurer secrète, et qui n'aurait sans doute jamais vu le jour, si précisément le succès de *Paul et Virginie* n'avait donné un prix particulier à tous les documents pouvant se rattacher à l'histoire du célèbre roman. Mais, arrivé dans l'île seize ans après l'événement, Bernardin de Saint-Pierre put recueillir sur les lieux, à l'état de tradition déjà bien effacée, quelques-uns des faits recueillis de la bouche des survivants du naufrage. Ce n'est qu'en 1786 qu'il publia *Paul et Virginie*, et il usa de ses renseignements avec la liberté de l'art et le vague de souvenirs déjà lointains. C'est ainsi qu'il appela Aubin le commandant du bâtiment, qui s'appelait en réalité Delamare, et qu'il a placé au 24 décembre, au milieu d'un tempête, la catastrophe qui eut lieu le 17 août, par un temps calme, et quidoit être attribuée uniquement à l'impéritie du commandant et à l'inexpérience de ses officiers, car le naufrage du *Saint-Géran* ne fut pas un accident de force majeure, mais un naufrage de *main d'homme*, comme dit un peu subtilement Lemontey.

Jusqu'à quel point la mort de Virginie, sacrifiant héroïquement le salut à la pudeur, par un scrupule de vierge chrétienne admiré et blâmé à la fois, qui a fait dépenser en controverses passionnées autant d'encre qu'il a fait couler de larmes, trouve-t-elle dans les incidents suprêmes du naufrage tels qu'ils résultent des dépositions des témoins, des analogies qui ont pu servir d'indica-

tions inspiratrices à l'auteur du roman ? C'est ce qu'examine Lemontey en ces termes :

« M de Saint-Pierre put recueillir, dans les entretiens des colons de l'Ile-de-France, les deux circonstances dont il me reste à parler et qui revêtirent sous sa plume des formes impérissables. On lit dans la déposition du matelot Jauvrin, qu'au moment terrible où le vaisseau échoué allait s'engloutir, « M^{lle} Maillet était sur le gaillard d'arrière avec M. de Péramont, qui ne l'abandonnait pas. »

Cette indication n'apprend rien ; mais il ajoute aussitôt :

« M^{lle} Caillou était sur le gaillard d'avant avec messieurs Villarmois, Gresle, Guiné et Longchamps de Montendre, qui descendit le long du bord pour se jeter à la mer, et remonta presque aussitôt pour déterminer M^{lle} Caillou à se sauver. » Que de faits, que d'affections se trouvent dans ce peu de mots, si simples, si négligés ! Ce jeune homme qui descend sur les flots pour montrer à une femme le seul moyen de salut qui leur reste, qui remonte pour vaincre sa timidité, et qui, ne pouvant y réussir, abjure sa propre vie et vient mourir près d'elle, n'est-il pas tendre, délicat, héroïque ? Est ce l'amitié, l'amour ou la seule générosité qui ont inspiré M. Longchamps de Montendre ? Que nous importe ! Les antécédents d'une si belle action sont inconnus, mais faciles à supposer, et nulle imagination ne peut rester froide ou stérile à la vue d'un pareil résultat. »

Lemontey pense, non sans quelque raison, qu'il a pu y avoir là pour l'auteur de *Paul et Virginie* un élément décisif d'inspiration. Il nous semble moins heureux dans l'hypothèse d'après laquelle

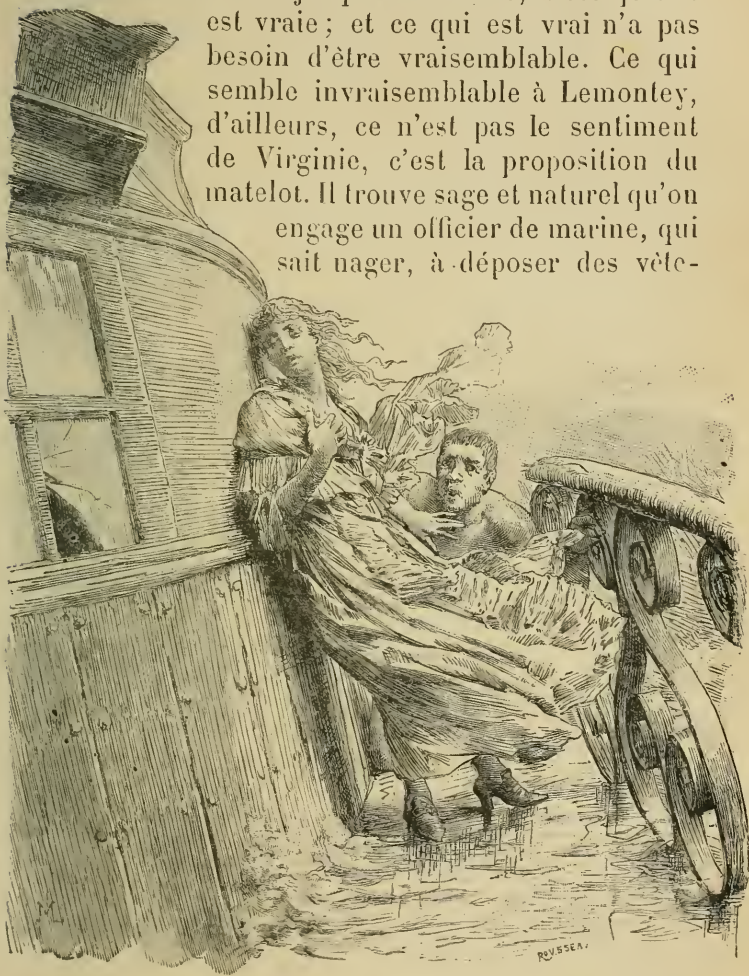
Bernardin de Saint-Pierre avait emprunté l'héroïsme de pudeur de Virginie, qui se comprend si bien dans une jeune fille, à un scrupule de même nature, mais bien moins justifié, on en conviendra, chez un vieux commandant de navire, qui coûta la vie au capitaine Delamare.

« Écoutons le témoignage de Edme Caret, son patron de chaloupe. Après avoir disposé la planche où devait se placer le capitaine et y avoir ajusté les appendices nécessaires pour la traîner lui-même à la nage, Edme Caret lui dit : « Monsieur, quittez votre veste et votre culotte, vous vous sauverez plus aisément. M. Delamare ne voulut jamais y consentir, disant qu'il ne conviendrait pas à la décence de son état d'arriver à terre tout nu, et qu'il avait des papiers dans sa poche qu'il ne devait pas quitter. » On ne saurait affirmer jusqu'à quel point cette résolution dans laquelle il persista lui devint funeste : car il se noya dans le trajet, malgré l'admirable dévouement de son patron de chaloupe. »

Nous ne pouvons nous empêcher de penser que tous ceux qui trouvent sublime le sacrifice de Virginie à la pudeur trouvent aussi le sacrifice du commandant Delamare au *décorum* quelque peu ridicule, malgré tout le respect que mérite en soi une mort tragique.

C'est pourquoi nous ne croyons pas devoir nous rallier à l'opinion de Lemontey, quand il écrit « qu'on doit à cette circonstance du naufrage le grand effet qu'a toujours produit la catastrophe du roman ». Nous avons peine à comprendre aussi pourquoi, après avoir admiré comme nous la mort sublime de Virginie, il en chicane les détails

au point de vue de la vraisemblance. Si cette mort nous émeut jusqu'aux larmes, c'est qu'elle est vraie; et ce qui est vrai n'a pas besoin d'être vraisemblable. Ce qui semble invraisemblable à Lemontey, d'ailleurs, ce n'est pas le sentiment de Virginie, c'est la proposition du matelot. Il trouve sage et naturel qu'on engage un officier de marine, qui sait nager, à déposer des vête-



Gravure extraite de *Paul et Virginie* (édition Launette et C^{ie}).

ments dont la coupe doit prodigieusement le gêner ; mais il en est tout autrement, dit-il, d'une femme dont le costume, loin d'être une gêne, est propre à la soutenir sur l'eau, et en a ainsi sauvé plus d'une. Enfin, dans la position donnée, ajoute-t-il, au lieu d'ôter les vêtements à Virginie, le matelot aurait dû les lui faire reprendre, si elle les eût déjà quittés, parce que le vêtement d'une femme est surtout nécessaire au nageur qui veut la sauver pour la saisir, la soutenir sur l'eau, la ressaisir quand elle lui échappe, et définitivement la conduire à terre.

Tout cela est de l'argutie, puérile à force d'être ingénieuse. Les sentiments vraiment dramatiques sont des sentiments simples qui ne comportent pas tant de subtilités. Il est évident qu'en préférant mourir vêtue que se sauver nue, Virginie n'est pas raisonnable. Aussi n'est-ce pas à la raison qu'elle obéit. Elle cède à une invincible répugnance de la pudeur, un sentiment qui ne raisonne pas, celui de tous qui raisonne le moins. Et voilà pourquoi elle est héroïque, pourquoi elle est sublime, pourquoi Bernardin de Saint-Pierre a touché juste, en visant non à notre esprit, mais à notre cœur, et pourquoi nous admirons et nous pleurons. Lemontey se contredit éloquentement lui-même, quand il dit :

« Quiconque a lu la mort de Virginie n'a pu l'oublier. Cette jeune fille, debout sur la poupe fracassée du navire, rejetant le secours du matelot prosterné à ses pieds, et périssant pour ne pas blesser la pudeur, est une image que rien n'efface, dont le cœur se refuse à discuter la

vraisemblance, qui porte à l'âme ce qu'il y a peut-être de plus exquis dans la sensibilité, la douleur mêlée d'admiration. L'instinct de la pudeur, ce mouvement involontaire de la dignité humaine, si vague, si élevé, si impénétrable aux définitions, entoure sa victime d'une sorte de pureté céleste, qui convertit sa mort en apo-théose. »

Pour mettre le lecteur à même de contrôler et sans doute de partager cette opinion, nous allons citer cet immortel tableau de la tempête et du naufrage au milieu desquels se détache l'épisode de la mort de Virginie.

+ « ... Tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux et cuivré sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en cul, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

« Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » Et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenu sur son arrière ; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui

s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais dans ce mouvement sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage dont il était séparé par des hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface portait par-dessous l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes : on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la mer et des cieux. »

Du milieu de la foule atterrée, attendant, impuissante, la catastrophe imminente, un cri de douleur retentit, suivi d'un frémissement d'admiration pour l'intrépide jeune homme qui s'est

jeté, malgré tous les conseils et tous les efforts, à travers les vagues en furie, et maintenu par une corde attachée à la ceinture dont deux amis tiennent les extrémités, cherche à aborder le navire échoué sur les rochers, les flancs entr'ouverts.

« Paul s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes vagues d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène et rejétaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses.

« Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la rejoindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne exposée à un si terrible danger nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un dernier adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect ; nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs ;

« Sauvez-la, sauvez-la ! ne la quittez pas ! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

• O jour affreux ! hélas ! Tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez sauvé la vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. »

En lisant, non les yeux secs, ce pathétique récit, où tout mot porte, et où la simplicité des termes laisse tout leur intérêt poignant aux faits exposés sans phrases, on ne peut s'empêcher de se reporter à ce début non moins simple, non moins magistral, à cette page, dont on ne pourrait non plus supprimer un seul mot, où l'auteur de *Paul et Virginie* décrit le paysage qui servira de cadre de fond aux scènes de ce roman si plein de réalité et de vie qu'il produit l'effet de la vérité même, et semblera toujours une histoire.

† « Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île-de-France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture

tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et au bas de cette montagne, la ville nommée Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

« A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leurs pieds les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux. — J'aimais à me rendre dans ce lieu où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. »

C'est sur le sable de la baie située vis-à-vis

l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers que la mer rejeta sa proie et que les amis de Paul découvrirent le cadavre de Virginie.

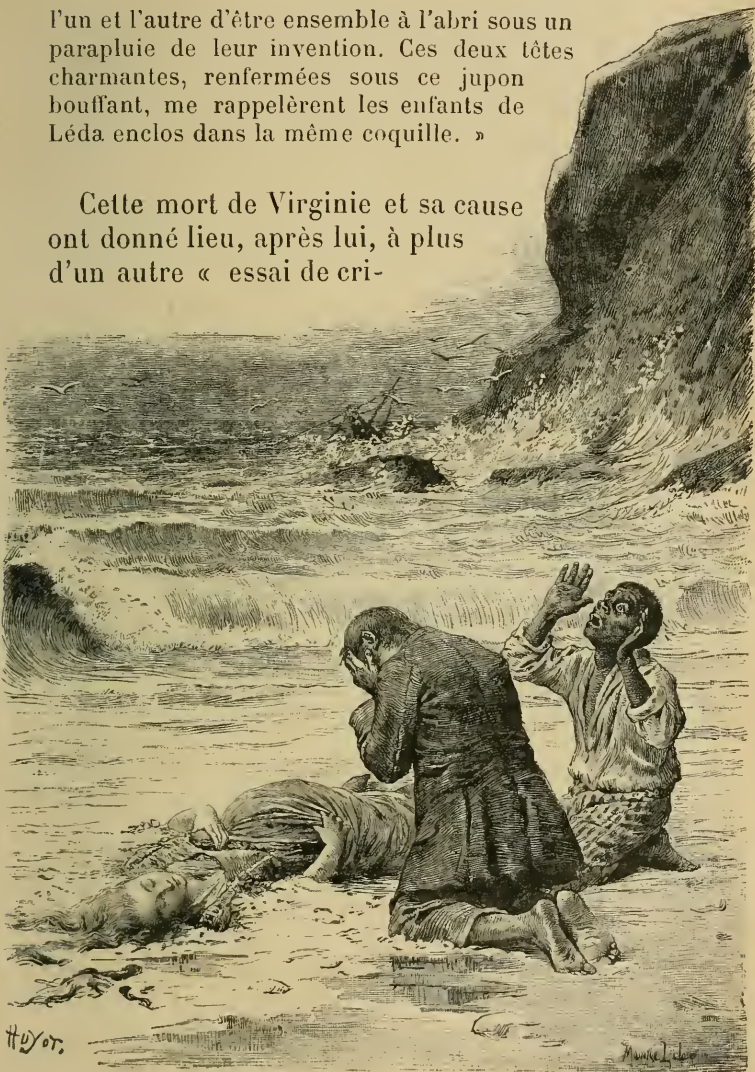
« Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie ; elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vu périr ; ses traits n'étaient point sensiblement altérés ; ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front ; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits ; et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et raidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte ; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait ! »

Aussitôt le souvenir, qui trouve un plaisir douloureux à ces rapprochements et à ces contrastes, évoque ce charmant tableau de l'enfance fraternelle de Paul et de Virginie, si différent de ce tableau funèbre.

« Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule ; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier dans la même couverture, riant

l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Leda enclos dans la même coquille. »

Cette mort de Virginie et sa cause ont donné lieu, après lui, à plus d'un autre « essai de cri-



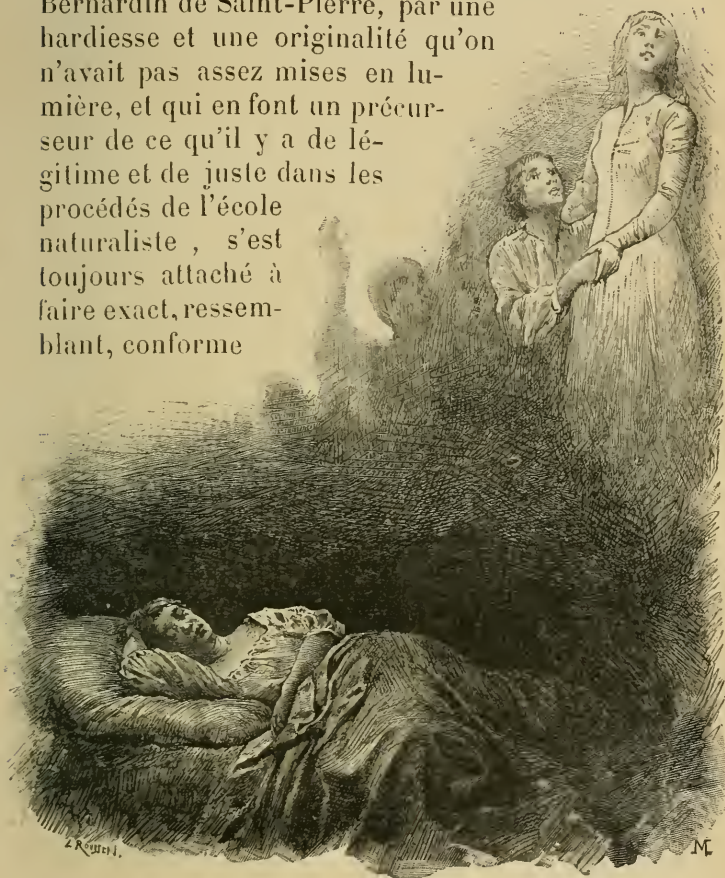
Gravure extraite de *Paul et Virginie* (édition Launette et C^{ie}).

tique expérimentale sur l'emploi des faits en littérature », comme Lemontey intitule la dissertation dans laquelle il a eu, le premier, le mérite de juger comme il convient, en le rapprochant de la réalité, le plus pittoresque, c'est-à-dire le plus exact, de nos peintres de la nature, le plus *réaliste* de nos grands écrivains, dans les images qu'il trace des faits ou des choses, comme il est le plus *idéaliste* de nos romanciers, c'est-à-dire celui qui, dans ses analyses ou ses expressions de sentiments, se rapproche le plus de la vérité vivante mais typique de l'âme humaine.

Dans un ouvrage récent, marchant sur les traces déjà explorées par Lemontey, l'auteur de *l'Ile-de-France légendaire* (1), voit, dans le récit du naufrage du *Saint-Géran*, une adaptation ingénieuse, non du procès-verbal authentique, mais d'une relation, ou plutôt des faits contenus dans une *relation* publiée au commencement du siècle dans un recueil périodique de l'île Maurice, intitulé les *Archives de l'Ile-de-France*. Nous y retrouvons la tradition qui doit avoir, à en juger par sa persistance, quelque fondement dans la réalité, d'une jeune passagère, M^{lle} de Mallet, refusant le salut que lui offre, à la condition de se déshabiller, un des officiers du *Saint-Géran* dont on ne donne pas le nom. Était-ce l'enseigne du vaisseau, M. Longchamps de Montendre, que la procédure officielle nous montre essayant de persuader M^{lle} Caillon ?

(1) Par M. Hervé de Rauville. Librairie Challamel. — L'ingénieuse et curieuse dissertation de Lemontey est au tome V de ses *Œuvres*, p. 350-376.

Quoi qu'il en soit, ce qui résulte de toutes ces investigations, c'est le soin minutieux avec lequel Bernardin de Saint-Pierre, par une hardiesse et une originalité qu'on n'avait pas assez mises en lumière, et qui en font un précurseur de ce qu'il y a de légitime et de juste dans les procédés de l'école naturaliste, s'est toujours attaché à faire exact, ressemblant, conforme



Gravure extraite de *Paul et Virginie* (édition Launette et Cie).

à la réalité dans ses tableaux de la nature, à la vérité dans ses drames de sentiment. Ce qu'on

n'a pas assez dit, après Lemontey, c'est combien Bernardin de Saint-Pierre est, dans les *Etudes* et les *Harmonies*, un peintre d'après nature, et dans ses romans, un observateur et un psychologue d'après la vie.

Il n'est pas d'homme qui ait plus travaillé d'après le modèle, d'après le modèle vivant que ce voyageur, ce promeneur infatigable, faisant chaque jour sa provision, son butin de choses vues, vécues, rapportant de ses pérégrinations des plans, des croquis, des esquisses, des notes, travaillant d'après ses *carnets*, comme l'ont fait depuis MM. Zola et Daudet, corrigeant, amendant sans cesse, d'après ses notes, ses œuvres, dont chaque édition nouvelle, pleine de retouches et de *repentirs*, atteste ce souci de la ressemblance, de la fidélité, en un mot, de la vérité pittoresque ou de la vérité humaine.

Aimé Martin, Lemontey ont montré que la plupart des épisodes, des traits de ses ouvrages, appartiennent à la réalité, et lui ont été inspirés par un souvenir de son expérience ou de celle des autres. Les deux enfants retrouvés par le chien qui a flairé un de leurs vêtements se trouvent dans les *Lettres d'un Cultivateur américain* de M. de Crèveœur, connues de Bernardin et citées par lui. Les deux cocotiers qui servent de monument à la mémoire des deux enfants, sont tirés, dit Lemontey, des *Jardins* de l'abbé Delille. Nous croirions, au contraire, que c'est dans *Paul et Virginie* que l'abbé, qui ne tra-

vaillait guère d'après nature, lui, les aurait pris (1).

L'épisode de la grâce de l'esclave fugitif obtenue de son maître irrité est un souvenir de Pologne ou un souvenir de l'Ile-de-France, car on le retrouve dans le *Voyage*. Les deux enfants s'abritant comme sous la coquille de Lédæ, sous le jupon relevé de la petite, arrondis par le vent, Bernardin les a rencontrés dans une rue du faubourg Saint Marceau. C'est une idée d'enfant parisien, plaisant et avisé. Enfin il n'est pas jusqu'aux noms du héros et de l'héroïne qui ne rappellent à l'auteur le capucin dont il fut l'enfantin compagnon, et deux jeunes filles dont il avait refusé la main en Russie et en Prusse, mais dont la gracieuse image était demeurée gravée dans son cœur, M^{lle} de La Tour, la nièce du général Du Bosquet, et Virginie, la fille de son ami Taubenheim. Il n'est pas jusqu'au nègre Dominique qui n'ait son prototype dans la réalité.

Aussi, nous comprenons la dédaigneuse assertion de Parny, rapportée par Chateaubriand, et protestant contre la fausseté des paysages tropicaux de Bernardin de Saint-Pierre. Ce dédain dissimulait mal la jalousie de l'impuissance. Parny ne voulait pas admettre que Bernardin eût réussi là où il a échoué, car rien ne donne moins

(1) Bernardin s'est expliqué nettement là-dessus, dans une *Note de l'Avant-propos* de la *Chaumière Indienne* : « Les plantes et surtout les arbres furent les premiers monuments des hommes. J'ai donc pu faire servir, à l'Ile-de-France, deux cocotiers de monuments à la naissance de Paul et Virginie, sans prendre cette idée dans un poète moderne célèbre, qui s'en est plaint sans sujet, etc. » (*Œuvres*, VII, 352.)

que ses vers, l'impression de la nature et de la vie créoles.

Si Parny a nié le talent de paysagiste de Bernardin de Saint-Pierre, un autre poète, qui est souvent un grand poète, celui-là, et qui a si bien fait ce que Parny n'a pas plus fait que Léonard, M. Leconte de l'Isle rend justice et hommage à Bernardin de Saint-Pierre, qui a donné au roman la réalité de l'histoire, et a obtenu ce triomphe de faire considérer comme ayant vécu, des héros dont une pieuse curiosité recherche et consacre les traces.

Nous comprenons donc la négation intéressée de Parny. Mais nous ne comprenons pas la chicane sentencieuse de M. de Laprade, déclarant qu'il n'est pas très frappé de la vérité de *Paul et Virginie*, qu'elle ne lui paraît pas plus vraisemblable que la poésie d'*Atala*. Et d'abord, *Atala* n'est pas si dépourvue que cela de poésie vraie, ne fût-elle pas vraisemblable. Mais où le poète, qui ne fut jamais un grand critique, est tout à fait injuste, c'est quand il ajoute :

« C'est une vérité analogue à celle des situations de l'*Emile* et de l'*Héloïse*, de toutes ces productions si artificielles que le goût factice de la nature inspirait au XVIII^e siècle. Jusque dans cette catastrophe de Virginie, qui a fait verser tant de larmes. Notre admiration hésite, car l'auteur ne nous a pas donné la clef de ce mystère d'héroïsme. Le *Code de la Nature*, même idéalisé, aucun code sérieux, aucun idéal ne prescrit à la jeune fille son sacrifice.... La fausse pudeur qui cause cette mort est un raffinement qui sent sa *Nouvelle Héloïse* et la poésie de décadence, et qui n'ajoute rien à l'émotion vraie. »

Et M. Caro de protester timidement contre cette critique sévère, déclarant que philosophiquement il se peut qu'elle ait raison contre notre émotion, et de demander presque grâce pour cette émotion cruelle, plus forte que toute raison et tout raisonnement, et à laquelle tiennent comme elles tiendraient à un bonheur les jeunes imaginations (1).

Et nous de nous étonner de ces étonnements de professeur, de ces théories de chaire, de ces dissertations académiques pesant le pour et le contre dans des balances de toiles d'araignée, de nous garder comme du feu d'un parallèle trop facile entre *Daphnis et Chloë* et *Paul et Virginie*, que n'ont évité ni les Villemain ni les Saint-Marc-Girardin, trop facile par le contraste criant des génies, des religions, des mœurs, des temps, et par conséquent inutile. Et nous de sourire en voyant un maître spirituel et sensé comme Saint-Marc-Girardin, pas trop pédant pourtant, ni trop grave à son heure, s'évertuer à montrer que le dix-huitième siècle a eu aussi son idéal d'amour ingénu et trouver de cet amour ingénu « une esquisse charmante dans la Victorine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, et un tableau achevé dans *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Ingénu, ingénu ! pourrait-on dire avec quelque mauvaise humeur contre les systèmes et les épithètes systématiques ; ingénu, pas si ingénu que cela. Amour ingénu, sans doute, à l'âge de

(1; E. Caro, *Poètes et romanciers*, p. 257-258.

l'enfance et de l'innocence; mais ensuite, toujours pur et chaste, mais d'un accent si singulièrement vrai, si sincèrement passionné, que nous comprenons que la peinture du mal de Virginie, où l'éveil des sens, sous un climat de feu, mêle ses fièvres à celles de l'éveil du cœur, ait pu paraître à des écrivains sans faiblesse, à des artistes sans préjugés comme Théophile Gautier, d'un effet troublant et dangereux pour de jeunes imaginations.

Il est certain, — et c'est encore, à propos de *Paul et Virginie*, ce qu'on n'a pas assez vu ni assez dit, — que dans ce livre capable de procurer à des poètes comme Lamartine, qui a consacré, dans les *Confidences*, d'admirables pages à son admiration pour *Paul et Virginie*, comme Théophile Gautier « une émotion brûlante, qui n'avait été égalée plus tard par aucune autre lecture », Bernardin de Saint-Pierre non seulement comme peintre de la nature, mais encore comme peintre de la passion, est un précurseur de Chateaubriand, original et puissant, et qu'il passe dans son idylle avec les parfums d'un si enivrant exotisme qui traversent *Atala*, les souffles orageux et fiévreux qui remplissent *René*. Bernardin de Saint-Pierre est bien en avant de son temps par l'accent profond et tout moderne de la passion dans les élans de Virginie et les désespoirs de Paul. Cette langue prise aux entrailles de la nature humaine, brave les vicissitudes du temps, de la mode et du goût; elle a le don, le secret, le charme d'émouvoir éternellement les âmes, de faire vibrer les fibres

les plus intimes, les plus mystérieuses du cœur. Et voilà pourquoi *Paul et Virginie* est un récit d'une éternelle jeunesse, d'un immortel attrait, douloureux et délicieux à la fois (1).

L'éditeur des *OEuvres* de Bernardin de Saint-Pierre a placé à la suite des *Etudes de la Nature* la *Chaumière indienne* et les fragments de l'*Arcadie* qui rentrent dans le cadre de ce plan originaire si vaste, si étendu des *Etudes*, que l'auteur n'a pu entièrement l'embrasser et qu'il compare lui-même à un édifice dont le péristyle seulement a pu être achevé, et dont le faite manque de son couronnement. *Pendent opera interrupta*.

La *Chaumière indienne* est un récit philosophique et humoristique d'une douce et mélancolique ironie; il contient encore beaucoup des qualités qui firent le succès de *Paul et Virginie*, et il eut une partie de ce succès. Mais ce n'est plus un conte et un drame d'amour innocent et malheureux. C'est une satire des préjugés de caste, qui répond aux préoccupations égalitaires et huma-

(1) Même au dix-huitième siècle, la critique sentit qu'il y avait là un de ces chefs-d'œuvre qui vont bien au delà, bien au-dessus de leur temps. La *Correspondance littéraire* de Grimm venge l'auteur des dédains du salon de Mme Necker par des éloges qui sortent de son ton ordinaire et vont jusqu'à l'enthousiasme « pour ce roman poétique de *Paul et Virginie*, et le charme qui anime ce délicieux ouvrage ». Remarquons que si le critique de juillet 1788 (*Correspondance littéraire*, t. XV, p. 278-279-280), sent parfaitement le charme de *Paul et Virginie*, et cite précisément un des passages les plus passionnés, les plus brûlants du roman, il ne s'offusque pas le moins du monde du sacrifice héroïque fait par Virginie, de la vie à la pudeur, et ne chicane pas le moins du monde les détails de sa mort, comme un Lemontey ou un Laprade, pensant sans doute que l'on n'ergote pas sur ce qui fait pleurer.

nitaires triomphantes, et non plu militantes, au moment de sa publication (1791).

Dans le *Café de Surate*, comme dans la *Chau-mière indienne*, nous retrouvons ce malicieux enjouement qui caractérisait Bernardin de Saint-Pierre en belle humeur, et qui n'allait pas au delà du sourire. Rien de la plaisanterie sèche et du persiflage épigrammatique de Montesquieu des *Lettres Persanes*, encore moins du rire sardonique, de la raillerie pétillante et sifflante de Voltaire. L'ironie de Bernardin est l'ironie attique, socratique, d'un sel léger, d'une amertume parfumée. Ses récits ont plutôt le caractère de l'apologue, de la parabole que de la satire. Ils font penser à La Fontaine, plus encore au Fénelon des *Fables* et au Jean-Jacques des *Contes* (car il en a fait, même des contes de fées). De plus qu'eux, et c'est là son originalité, Bernardin a joint la bonhomie à la finesse, la sensibilité à la gaieté. Il a connu Franklin, lu Richardson, Goldsmith et Sterne. Il donne au bon sens du philosophe américain quelque chose de plus cordial, de plus humain, et il tempère la fantaisie de l'humour anglais et ses écarts parfois brutaux par la pénétrante douceur d'une sorte d'humour français qui lui appartient bien en propre ; car Diderot, beaucoup plus véhément et brillant, mais bien moins juste et fin de ton, ne donne pas l'idée de cette jovialité honnête, aux saillies décentes, de cette philanthropie généreuse et tendre à la fois.

CHAPITRE VIII.

DERNIÈRES ŒUVRES. — LES VŒUX D'UN SOLITAIRE. --
LES HARMONIES DE LA NATURE.

Les *Vœux d'un solitaire*, publiés en 1791, renferment ce qu'on peut appeler la doctrine politique de Bernardin de Saint-Pierre. Si on les examine au point de vue du fond, on trouve que les idées politiques de Bernardin ne dépassent pas la moyenne de ce qui constituait à ce moment la théorie des monarchistes libéraux. Sur plus d'un point de détail, les cahiers exprimant les vœux du Tiers-Etat vont plus loin. Il est arrivé à Bernardin ce qui arrive à la plupart des philosophes, dont les spéculations perdent à l'épreuve des événements, qui marchent, à certains moments critiques et décisifs, plus vite que les idées, la saveur de nouveauté, de hardiesse, de courage même, que leur avait trouvée d'abord l'opinion. Ce qui était neuf et hardi en 1784, était devenu, en 1791, presque banal et de circulation courante. Le précurseur, l'initiateur de la Révolution, qui l'avait prévue, prédite et désirée, en était déjà réduit au rôle, beaucoup plus ingrat, de modérateur,

de censeur. Après avoir éveillé et précédé l'opinion, il avait déjà grand'peine à la suivre, ou du moins à se tenir à son pas.

Ce qu'il y avait de plus original que le fond des idées de Bernardin, c'est la forme familière et naïve dans laquelle il les exprimait, appliquant à la politique le langage de la poésie et se servant à tous moments de comparaisons et d'images empruntées à la botanique et à l'histoire naturelle. Ce n'est pas sans un sourire de surprise qu'on lit ce début, d'une bonhomie si patriarcale, des *Vœux d'un solitaire* :

« Le premier mai de cette année 1789, je descendis, au lever du soleil, dans mon jardin, pour voir l'état où il se trouvait, après ce terrible hiver où le thermomètre a baissé, le 31 décembre, de 19 degrés au-dessous de la glace. Chemin faisant, je pensais à la grêle désastreuse du 13 juillet qui avait traversé tout le royaume, mais qui, par la grâce de Dieu, avait passé sur le faubourg où je demeure sans y faire de mal. Je me disais : « Pour cette fois, rien ne sera échappé, dans mon petit jardin, à un hiver de Petersbourg. »

« En y entrant, je ne vis plus ni choux, ni artichauts, ni jasmins blancs, ni narcisses ; presque tous mes œillets et mes hyacinthes avaient péri ; mes figuiers étaient morts, ainsi que mes lauriers-thyms, qui avaient coutume de fleurir au mois de janvier. Pour mes jeunes lierres, ils avaient pour la plupart leurs branches sèches et leur feuillage couleur de rouille. »

Cependant un examen moins superficiel permet à Bernardin de constater que le reste de ses plantes se porte bien, quoique leur végétation soit retardée de plus de trois semaines. Il s'épanouit à

la vue de ses bordures de fraisiers, de violettes, de thym et de primevères, de ses haies de chèvre-feuille, de framboisiers, de groseilliers, de rosiers et de lilas, de ses allées de vignes, de pommiers, de poiriers, de pêcheurs, de pruniers, de cerisiers et d'abricotiers, déjà toutes fleuries.

La pensée des révolutions de la Nature l'amène à celle des révolutions de l'Etat. Il se dit : « Les royaumes ont leurs saisons comme les campagnes ; ils ont leur hiver et leur été, leurs grêles et leurs rosées ; l'hiver de la France est passé ; son printemps va revenir. Alors, plein d'espérance, il s'assied au bout de son jardin sur un petit banc de gazon et de trèfle, à l'ombre d'un pommier en fleurs, vis-à-vis d'une ruche dont les abeilles voltigeaient en bourdonnant de tous côtés... Et il se met à faire des vœux pour sa patrie. »

Ces vœux n'ont pas toujours le caractère bucolique et idyllique que semble annoncer ce début. Leur auteur cherche à les formuler pratiquement, mais le plus souvent dans une forme pittoresque.

Il explique que dans une entreprise si supérieure à ses forces, qui consiste à jeter les bases d'une constitution appropriée aux besoins de la nation, il a marché souvent sur les pas de l'Assemblée nationale, et que quelquefois il s'en est écarté ; mais s'il avait toujours eu ses idées, il serait fort inutile qu'il publiât les siennes.

Un premier point de divergence, c'est que l'Assemblée n'admet que deux pouvoirs primitifs dans la monarchie : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Elle attribue le premier à la nation,

et le second au roi. Mais lui conçoit dans la monarchie, ainsi que dans toute puissance, un troisième pouvoir nécessaire au maintien de son harmonie, qu'il appelle modérateur. Ce pouvoir modérateur comporte la sanction des lois, car le pouvoir exécutif ne lui semble comporter que le *veto* qui excite dans le moment de si grandes réclamations. Bernardin les trouve fondées. Il ne veut pas de ce *veto* sec et tranchant qui arrête net la machine ; il veut un droit de sanction, conciliant de sa nature comme l'autre est brutal et irritant. « Si le roi refuse de sanctionner une loi nouvelle, c'est parce qu'il la croit nuisible à l'Etat, alors il en fera connaître les inconvénients ; on l'amendera et on la modifiera. La sanction est une discussion paisible d'un père de famille avec ses enfants. »

D'après Bernardin, l'Assemblée et le roi n'ayant en vue que l'intérêt général, le bien commun, on finira toujours par s'entendre, et on n'en viendra jamais aux extrémités de la résistance ou des représailles. Cette naïve espérance donne la mesure de l'optimisme de Bernardin de Saint-Pierre. Il n'est pas toutefois toujours aussi ingénu ; et parmi ses vœux, il en est à noter au passage quelques-uns qui témoignent d'une expérience moins débonnaire.

C'est ainsi qu'il désire que les assemblées des villages, des villes et des provinces soient à la fois permanentes et périodiques, c'est-à-dire qu'elles se renouvellent chaque année dans un tiers de leurs membres. De même il lui semble

qu'on doit renouveler les membres de l'Assemblée nationale tous les trois ans, ou tous les cinq ans, si on le juge plus convenable, non tous à la fois comme en Angleterre, mais seulement la troisième ou la cinquième partie chaque année, afin que le plus grand nombre de ses membres soit toujours instruit des affaires (1).

Il demande qu'on pose ce principe pour les assemblées qu'aucune proposition n'y soit reçue ou rejetée par acclamation, mais qu'il soit donné au moins un jour pour que chaque député en délibère et en donne son avis par écrit, afin qu'il puisse conserver, par l'examen, la liberté de son jugement, et, par le scrutin, celle de son suffrage (2).

Une condition essentielle pour être électeur, c'est que le citoyen possède une portion de terre labourable, comme en Angleterre, afin de relever l'agriculture, et d'empêcher que la pluralité des électeurs ne se compose d'indigents que la nécessité oblige de vendre leurs voix. Les députés doivent être défrayés honorablement (3).

Le clergé doit subir sa part des contributions. Il doit venir au secours des malheureux et pourvoir d'abord aux besoins de ses propres membres, en sorte qu'il n'y ait pas un seul ecclésiastique qui n'ait décemment de quoi vivre. Il est nécessaire que le clergé abolisse les couvents qui servent en France de maisons de force et de cor-

(1) P. 60 et 107.

(2) P. 100.

(3) P. 109 et 110.

rection. Ces lieux de douleur où des moines se chargent, pour de l'argent, des vengeances de l'Etat et des familles, sont répartis en grand nombre dans tout le royaume, et ils sont si odieux qu'ils ont flétri même les noms des saints qu'on a osé leur donner pour patrons.

Il désirerait la création d'un ordre de chevalerie, à l'imitation de la couronne civique. Cet ordre serait donné à tout citoyen qui aurait bien mérité du peuple, dans quelque genre que ce pût être... Ses membres désignés au roi par l'Assemblée nationale auraient, à certains jours de l'année, le privilège d'entrer chez le roi et en tout temps chez les ministres, avec la prérogative d'y présenter des requêtes pour tous les hommes qui seraient dignes, par leurs vertus, de l'attention du gouvernement. La marque de cet ordre serait une couronne de chêne brodée sur la poitrine avec cette légende : *Pour le peuple* (1).

Nous ne pouvons insister. Nous finirons en recommandant comme ce qu'il y a de plus curieux dans les *Vœux d'un solitaire*, le récit, plein d'une légère ironie, des aventures et mésaventures de Bernardin de Saint-Pierre promenant les *Etudes de la Nature* à la recherche d'un imprimeur, d'un éditeur et d'un critique. Il y a là des détails curieux qui permettent de se faire une idée des mœurs de la littérature, de la librairie et du journalisme en 1784. Cet épisode caractéristique porte en lui sa leçon piquante. L'auteur lui donne

(1) P. 73.

pour conclusion des idées sur la propriété littéraire, sur la contrefaçon, sur le droit et l'intérêt des auteurs à se confédérer, à se liguier pour la défense de la cause commune, qui font de Bernardin comme de Beaumarchais un des précurseurs, des initiateurs du mouvement d'où sont sorties la Société des auteurs et compositeurs et la Société des gens de lettres (1).

De même que dans les *Vœux d'un solitaire* Bernardin de Saint-Pierre a écrit sa constitution idéale, et cherché à formuler en mesures politiques réparatrices les griefs et les revendications exposés dans les *Etudes de la Nature*, mêlant des vues raisonnables et des suggestions pratiques réalisées depuis (2), à des créations utopiques, telles que l'ordre de chevalerie du peuple et la statue aux ministres après dix ans de services irréprochables (3); de même dans les *Harmonies de la Nature* il s'est évertué à ériger en système, à codifier scientifiquement les observations et les intuitions parfois paradoxales des *Etudes*. Il a voulu faire une philosophie de ce qui n'était qu'une poésie, il a voulu forcer les suffrages des savants, tandis qu'il n'aura jamais pour lui que les gens d'imagination et de sentiment, les jeunes gens et les

(1) P. 193 et 210.

(2) Dans les *Vœux pour une éducation nationale* (p. 150 à 167), on trouve l'indication de bien des réformes et de bien des progrès qui font de celui qui les a le premier réclamés, un des ancêtres, bien inconnus, de la pédagogie contemporaine. Le plan d'un jardin d'acclimatation et d'exhibition de groupes appartenant à tous les peuples du monde se trouve p. 173 et suiv.

(3) P. 220.

femmes, ce qui est un assez joli lot, dont il aurait pu se contenter.

Bernardin de Saint-Pierre n'aurait donc pas écrit les *Harmonies de la Nature*, publiées seulement après sa mort par un éditeur plus zélé que sagace, que rien ne manquerait à sa gloire. C'est tout au plus, si elles ne lui nuisent pas. Mais elles n'y ajoutent rien. Elles pèchent par ce défaut de composition, de régularité de plan, qui lui est habituel. Elles pèchent surtout par l'exagération d'idées systématiquement poussées jusqu'au paradoxe, sinon jusqu'à l'absurde, et par l'exagération de sa manière, de son style, où la couleur délayée devient du coloriage, et où la sensibilité dégénère parfois en sensiblerie. Il y a plus d'une page qui reste digne du maître, et pourrait être signée de sa signature des bons jours. Il y en a d'autres qui font penser à Demoustier et à Duguay-Duminil. Il y a des théories chimériques et des intuitions, des divinations prophétiques sur certains sujets. On pourrait, par exemple, à lire certaines lignes sur les animalcules propagateurs des maladies contagieuses, le considérer comme un précurseur de la doctrine microbienne et des découvertes de Pasteur, dont il n'a pourtant pas éveillé le génie.

Mais ce qui rend les *Harmonies* difficiles à lire autrement que par fragments et par instants, c'est moins encore la forme que le fond, qui n'est que le long et diffus développement de la doctrine pythagoricienne sur les harmonies qui régissent l'univers et président à sa vie. L'éditeur et le sco-

liaste de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé Martin, a essayé d'expliquer son *Système de la Nature*.

Le commentaire n'est pas beaucoup plus clair que le texte, et celui-ci ne l'est guère. Qu'on en juge par cet extrait :

« La puissance végétale présente, comme chacune des autres puissances, treize harmonies. La première est céleste, ou soli-lunaire ; six sont physiques, et six sont morales. J'appelle la première soli-lunaire, parce que la lune influe sur elle conjointement avec le soleil. Dans les six physiques, trois sont élémentaires, l'aérienne, l'aquatique, la terrestre ; trois sont organisées, la végétale, l'animale et l'humaine. Dans les morales, il y en a pareillement trois élémentaires, la fraternelle, la conjugale, la maternelle ; et trois organisées ou sociales, la spécifiante, la générique et la sphérique.

« Ces harmonies vont en progression de puissance, de manière que la seconde réunit en elle et accroît les facultés de la première ; la troisième, celles de la seconde ; et ainsi de suite jusqu'à la sphérique, qui non seulement se compose de celles des espèces et des genres, mais, par ses révolutions, tend sans cesse vers l'infini. »

Lorsque, appliquant ses principes au blé, l'auteur, après avoir considéré les harmonies physiques du blé, nous parle de ses harmonies morales et écrit gravement : « Elles sont au nombre de six, comme les physiques. Trois sont élémentaires comme elles : la fraternelle, la conjugale, la maternelle ; et trois sont sociales ou agrégées : la spécifiante, la générique et la sphérique », nous ne pouvons nous empêcher de fermer le livre avec

l'impatience du lecteur quand il ne comprend pas.

À la suite des *Harmonies* comme à la suite des *Études*, Bernardin a placé des récits, des épisodes, et donné pour pendant aux fragments de l'*Arcadie* la *Mort de Socrate*. Nous sommes, — non certes sur la valeur morale, qui n'est pas en conteste, mais sur la valeur littéraire de ces récits, — moins de l'avis de Villemain que de celui de Joubert. Villemain y louait un vif sentiment de l'antiquité ; Joubert faisait de malicieuses réserves. À propos de cette *Arcadie*, à propos de cette *Mort de Socrate*, qu'il est curieux de comparer au poème de Lamar-tine sur le même sujet, le philosophe critique disait : « Au premier abord, cela a l'air plus antique que Fénelon ; mais au fond cela l'est beaucoup moins. »

Et maintenant si, parvenu au terme de cette étude, nous cherchons à formuler ses conclusions et si nous nous demandons : « Que reste-t-il, que restera-t-il de Bernardin de Saint-Pierre et de ses ouvrages ? » nous répondrons en quelques mots.

Un auteur se survit par ceux de ses ouvrages qui méritent de lui servir de témoins devant la postérité, et par les disciples ou les imitateurs qui honorent son influence, continuent sa doctrine, et perpétuent sa mémoire.

Que reste-t-il, que restera-t-il donc de Bernardin de Saint-Pierre et de ses ouvrages ? Il en reste, il en restera un art nouveau de sentir, de comprendre et de peindre les merveilles de la création, les miracles de la nature. Il en restera les *Études de la Nature*, sinon dans leur ensemble,

du moins dans plusieurs de leurs parties, et dans beaucoup de pages exquises, de tableaux charmants où l'auteur a déployé des richesses de coloris, des souplesses de pinceau, des caresses d'harmonie qui font de la lecture des *Etudes*, à ces places choisies, une volupté d'esprit, un enchantement. Envisagées au point de vue philosophique, les *Etudes* sont le plus magnifique, le plus éloquent plaidoyer qui ait jamais été prononcé en faveur des causes finales et de la Providence bienveillante et salutaire qui préside au jeu des forces naturelles. On a chicané plus d'un des arguments, raillé même plus d'une des explications de ce plaidoyer, qui, comme les meilleurs plaidoyers, touche souvent au sublime et parfois au ridicule.

Le système et le style des *Etudes* et surtout des *Harmonies* ont prêté, de la part même de juges bienveillants, admirateurs, dans une large mesure, de Bernardin, à des critiques qu'on trouve résumées dans ce double jugement de Joubert :

« Le système de Bernardin de Saint-Pierre n'est qu'un épicuréisme extatique, une morale gravement anacréontique. Ceux qui partagent ce système ne ramènent pas tout à Dieu dans leurs mouvements religieux les plus vifs; mais ils ramènent Dieu à eux, sorte d'égoïsme moral, par lequel, au lieu de se conformer à la règle, on ajoute la règle à soi.

« Il y a dans le style de Bernardin de Saint-Pierre un prisme qui lasse les yeux. Quand on l'a lu longtemps, on est charmé de voir la verdure et les arbres moins colorés dans la campagne qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses *Harmonies* nous font aimer les dissonances qu'il bannis-

sait du monde, et qu'on y trouve à chaque pas. La nature a bien sa musique, mais elle est rare heureusement. Si la réalité offrait les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivrait dans une langueur extatique et l'on mourrait d'assoupissement (1). »

Ce jugement n'est pas sans fondement, quoiqu'il pèche aussi par quelque excès. Joubert était homme de cabinet, et voyait la nature plus volontiers à travers la vitre de sa fenêtre que dans ce contact direct, cet embrassement passionné qui donnent un accent si particulier aux impressions et aux descriptions de l'auteur de *Paul et Virginie*.

Nous venons de prononcer le titre de l'ouvrage devant lequel toute dissidence s'efface, et qui a été sacré chef-d'œuvre par l'accord unanime des esprits et des cœurs.

Un tel livre suffit à l'immortalité de son auteur. C'est toujours à lui qu'il faut revenir quand on cherche et quand on pèse les titres de gloire de Bernardin de Saint-Pierre. Par *Paul et Virginie*, par les *Etudes de la Nature*, par les fragments sur J.-J. Rousseau qui constituent la meilleure des biographies de ce grand homme, Bernardin de Saint-Pierre a créé un genre nouveau, renouvelé, vivifié la langue sous le double rapport de la description pittoresque et de l'expression du sentiment. Il a fondé une école dont les plus illustres disciples ont été Chateaubriand, Lamartine et George Sand. Peu importe qu'ils aient, en plusieurs points, dépassé leur maître. Il suffit de dire pour son hon-

(1) Joubert, *Pensées*, p. 373.

neurque sans lui, sans son exemple, sans ses modèles, ils n'auraient pas été tout ce qu'ils ont été. Chateaubriand a contesté la valeur de sa dette sans pouvoir la nier. Lamartine et George Sand ont été plus franchement reconnaissants. « Jocelyn lit et relit *Paul et Virginie* ; Graziella est perdue pour l'avoir entendu une fois (1). » George Sand place Bernardin de Saint-Pierre au nombre de ses ancêtres littéraires, entre J.-J. Rousseau et Chateaubriand.

Après eux, si nous voulions reconstituer la postérité littéraire de Bernardin de Saint-Pierre, citer tous ceux qui ont appris de lui quelque chose de la langue de la nature et de la passion, ne pourrions-nous placer sur cette liste de filiation ou d'affinité, qui atteste une influence encore durable et féconde, le nom de Michel, et malgré son dédain affecté (2), de Ramond, le peintre des Pyrénées, de Humboldt, qui rend, sur les lieux mêmes, un hommage d'admiration et de gratitude au grand peintre des paysages tropicaux ; de Maurice de Guérin, qui a dit des *Etudes* : « Ce livre dégage et illumine un sens que nous avons tous, mais voilé, vague et privé de toute activité, le sens qui recueille les beautés physiques et les livre à l'âme » ; de Sainte-Beuve, qui place Bernardin un nombre de ses écrivains favoris ; de Toussenel, le créateur de l'anthologie passionnelle ; de Jean

(1) Arvède Barine, *Bernardin de Saint-Pierre*, p. 185.

(2) « Le puissant dix-huitième siècle s'est reposé sur ce livre aimable et consolateur (quoique faible scientifiquement) de Bernardin de Saint-Pierre. » (*L'Oiseau*, p. 4 et 5.)

Reynaud, l'auteur de *Terre et Ciel* ; de Camille Flammarion, l'astronome poète ; de Calemard de La Fayette, le Virgile de nos *Géorgiques* françaises ; de Fromentin, d'André Theuriet, le romancier délicat, épris des mystères des bois ; de Pierre Loti, qui a emprunté à la palette de Bernardin plus d'une couleur et plus d'une nuance de ses descriptions de nuages et de ses tableaux de tempête ?

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

L'HOMME ET LA VIE.

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . — Voyages et apprentissages (1737-1771). . .	11
CHAPITRE II. — Liaison avec Jean-Jacques. — Le premier livre (1772-1778).	41
CHAPITRE III. — Triomphe littéraire (1779-1789).	59
CHAPITRE IV. — Bernardin pendant la Révolution et l'Empire (1790-1814).	91

LIVRE SECOND

LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE.

CHAPITRE V. — Les voyages	129
CHAPITRE VI. — Les <i>Études de la Nature</i>	145
CHAPITRE VII. — <i>Paul et Virginie</i> . — <i>La Chaumière indienne</i>	195
CHAPITRE VIII. — Dernières œuvres : <i>Les Vœux d'un solitaire</i> . — <i>Les Harmonies de la Nature</i>	223

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Bernardin de Saint-Pierre	<i>Frontispice.</i>
Paul et Virginie, <i>vignette</i>	5
Intérieur de la case	118
Dîner sur l'herbe au bord de la rivière	153
Paul et Virginie buvant à la source.	197
Virginie sur le navire	205
Paul agenouillé devant le corps de Virginie	213
Paul voit en rêve Virginie montant au ciel.	215

Tous ces dessins, à l'exception du portrait de Bernardin de Saint-Pierre, sont de Maurice Leloir, gravés sur bois par Huyot et Rousseau. Ils sont tirés de la magnifique édition de Paul et Virginie, publiée par la maison Launette et C^{ie}, Boudet et C^{ie} successeurs.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



002430931b

CE PQ 2065
.Z5L4 1892
COO LESCURE, MAT BERNARDIN DE
ACC# 1218326

